This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
L'AUTEUR, RUE DU BAC, N° 53;
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

1823.

TABLE

DES SOMMAIRES DU TROISIÈME VOLUME.

pages.

Description de l'appartement de l'Empereur. — Détails minutieux de sa toilette. — Son costume. — Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. — Complot de Georges. — De Cérachi. — Attentat du fanatique de Schœnbrun. 9

Partis à prendre après Waterloo. 25

Traits caractéristiques sur Napoléon. 37

Politique. — Etat de l'Europe. — Ascendant irrésistible des idées libérales. 40

Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. — Posso di Borgo. — Metternich. — Bassano. — Clarke. Cambacérès. — Lebrun. — Fouché, etc. 43

Papiers d'Europe. — Politique. 56

Arrivée du Gouverneur. 58

Progrès de l'Empereur dans son anglais. 59

Première visite du Gouverneur. — Déclaration exigée de nous. 60

Conversation caractéristique. — Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. — Introduction du Gouverneur. — Mortification de l'Amiral. — Nos griefs contre lui. — Signalement de sir Hudson Lowe. 63

Convention des Souverains sur Napoléon, etc. — Paroles remarquables. 76

Déclaration exigée de nous. 81

Visite d'adieu de l'ancien Gouverneur. — Conversation remarquable. — Saillie d'un vieux soldat anglais. 83

Message de l'Empereur au Prince Régent. — Paroles caractéristiques. — Portefeuille perdu à Waterloo. — Sur les

pages.
ambassadeurs. — M. de Narbonne. — Après Moscow, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. — Compte de toilette de l'Empereur. — Budjet d'un ménage dans les capitales de l'Europe. — Dispute pour l'ameublement de la rue de la Victoire. — Ameublement des palais impériaux. — Moyen de vérification de Napoléon. 90
Le Gouverneur visite ma chambre. — Critique du Mahomet de Voltaire. — Du Mahomet de l'histoire. — Grétry. 101
Ma visite à Plantation-House. — Insinuation. — Première méchanceté du Gouverneur. — Proclamations de Napoléon. — Sa politique en Egypte. — Aveu d'acte illégal. 106
Première insulte. — Première barbarie du Gouverneur. — Traits caractéristiques. 112
Abbé de Pradt. — Son ambassade à Varsovie. — Guerre de Russie, son origine. 117
L'Empereur souffrant. — Premier jour de complette réclusion — Ambassadeurs Persan et Turc. — Anecdotes. 132
Deuxième jour de réclusion. — L'Empereur reçoit le Gouverneur dans sa chambre. — Conversation caractéristique. 141
Bataille de Castiglione. 151
Ici une Carte géographique pour l'intelligence des chapitres, des campagnes d'Italie insérées dans le Mémorial *.
Bataille d'Arcole. 181
Bataille de Rivoli. 212
Troisième jour de réclusion. — Beau résumé de l'histoire de l'Empereur. 239
Quatrième jour de réclusion absolue. — Le Moniteur favorable à l'Empereur, etc. 241
Cinquième jour de réclusion. 243
Sixième jour de réclusion. 243

* Cette carte n'est pas jointe aux exemplaires in-12; mais on peut se la procurer séparément, à très-bas prix.

pages.
Sur la Chine et la Russie. — Rapprochemens des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre. 245
Docteur O'Méara; explications. — Consulat. — Opinion de l'émigration sur le Consul. — Idées de l'Empereur sur les biens des émigrés; syndicat projeté. — Circonstances heureuses qui concourent à la carrière de l'Empereur. — Opinion des Italiens. — Couronnement par le Pape. — Les mécontens séduits à Tilsit. — Bourbons d'Espagne. — Arrivée du fameux palais de bois. 255
Iliade; Homère. 269
Paroles caractéristiques de l'Empereur. 272
Hoche. — Divers généraux. 274
Invitation ridicule de sir Hudson Lowe. 281
Napoléon à l'Institut. — Au Conseil d'Etat. — Code civil. — Mot pour lord Saint-Vincent. — Sur l'intérieur de l'Afrique. — Ministère de la marine. — Decrès. 283
Etat dangereux de mon fils. — Paroles remarquables. — Dictionnaire des Girouettes. — Bertholet. 305
Réception des passagers de la flotte du Bengale. 308
Egalité des peines. — L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon Atlas. 313
Visite du Gouverneur. — Conversation chaude avec l'Empereur. 340
Mme la maréchale Lefèvre. 347
Le Gouverneur de Java. — Le docteur Warden. — Conversation familière de l'Empereur sur sa famille. 352
L'Empereur endormi. — Morale. 371
Le Gouverneur arrêtant lui-même un domestique. — Lecture de la Bible. — Terre Sainte. 374
Caprices de l'autorité. La princesse Stéphanie de Bade. 375
Maximes de l'Empereur. — Scène de Portalis au Conseil d'Etat, etc. — Accidens de l'Empereur à Saint-Cloud, à Auxonne, à Marly. 379

pages.
Politique. 387
Brutus de Voltaire. 391
Etablissemens français sur le fleuve Saint-Laurent. — L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. — Carnot au moment de l'abdication. 392
Etat de l'industrie en France. — Sur les physionomies. 399
L'Empereur devant le camp anglais. 403
La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame mère. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du Consul. — Mme de Chevreuse. — Lettre de Madame mère. 404
Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne. — De Paris. 418
Politique. — Angleterre. — Lettres retenues par le Gouverneur. — Paroles caractéristiques. 428

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^TE-HÉLÈNE.

Lundi 1. — Mardi 2 Avril 1816.

Description de l'appartement de l'Empereur. — Détails minutieux de sa toilette. — Son costume. — Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. — Complot de Georges. — de Cérachi. — Attentat du fanatique de Schœnbrun.

Tout ce qui touche l'Empereur et le concerne semble devoir être précieux; des milliers de personnes le penseront ainsi : c'est dans ce sentiment, avec cette opinion, que je vais décrire minutieusement ici son appartement, l'ameublement qui s'y trouve, les détails de sa toilette, etc., etc. Et puis avec le temps, peut-être un jour son fils se plaira-t-il à reproduire les détails, la contexture de sa prison? Peut-être aimera-t-il à s'entourer d'objets éloignés, d'ombres fugitives, qui lui recomposeront une espèce de réalité?

L'appartement de l'Empereur est formé de

deux pièces *A* et *B*, ainsi qu'on peut le voir sur le plan de Longwood inséré au second volume *, chacune de 15 pieds de long sur 12 de large, et d'environ 7 de haut; un assez mauvais tapis en couvre le plancher; des pièces de nankin, tendues en guise de papier, les tapissent toutes deux.

Dans la chambre à coucher *A* se voit le petit lit de campagne *a*, où couche l'Empereur; le canapé *b*, sur lequel il repose la plus grande partie du jour; il est encombré de livres qui semblent lui en disputer l'usage; à côté est un petit guéridon *c*, sur lequel il déjeûne et dîne dans son intérieur, et qui, le soir, porte un chandelier à trois branches, recouvert d'un grand chapiteau.

Entre les deux fenêtres, à l'opposite de la porte, est une commode *d*, contenant son linge, et sur laquelle est son grand nécessaire.

La cheminée *e*, supportant une fort petite glace, présente plusieurs tableaux : à droite est celui du Roi de Rome sur un mouton, par Aimée Thibault; à gauche, en pendant, est un

* Voyez le second volume, page 43.

autre portrait du Roi de Rome, assis sur un carreau, essayant une pantoufle, par le même auteur; plus bas, sur la cheminée, est un petit buste en marbre du même enfant. Deux chandeliers, deux flacons et deux tasses de vermeil, tirés du nécessaire de l'Empereur, achèvent l'ornement et la symétrie de la cheminée.

Enfin au pied du canapé, et précisément en regard de l'Empereur quand il y repose étendu, ce qui a lieu la plus grande partie du jour, est le portrait de Marie-Louise, tenant son fils entre ses bras, par Isabey. Ce mauvais petit réduit est ainsi devenu un sanctuaire de famille.

Il ne faut pas oublier, sur la gauche de la cheminée et en dehors des portraits, la grosse montre d'argent du grand Frédéric, espèce de réveil-matin, prise à Postdam; et en pendant, à droite, la propre montre de l'Empereur, celle qu'il portait à l'armée d'Italie, recouverte des deux côtés d'une boîte en or, portant son chiffre B. Voilà la première chambre.

La seconde pièce *B*, servant de cabinet, présente, le long des murs du côté des fenêtres, des planches brutes posées sur de simples tréteaux, supportant un bon nombre de livres

épars, et les divers chapitres écrits par chacun de nous, sous la dictée de l'Empereur.

Entre les deux fenêtres est une armoire *g*, en forme de bibliothèque; à l'opposite un second lit de campagne *h*, semblable au premier, sur lequel l'Empereur repose parfois le jour, et se couche même la nuit, après avoir quitté le premier, dans ses fréquentes insomnies, ou avoir travaillé ou promené quelque temps seul dans sa chambre.

Enfin dans le milieu est la table de travail *i*, avec l'indication de la place qu'occupe ordinairement l'Empereur et chacun de nous quand il nous dicte.

L'Empereur fait sa toilette dans sa chambre à coucher; quand il se déshabille, ce qu'il fait de ses propres mains. Il jette tout ce dont il se dépouille par terre, s'il ne se trouve là un de ses valets de chambre pour s'en saisir. Combien de fois je me suis précipité pour ramasser son cordon de la légion d'honneur, quand je le voyais arriver sur le plancher !

La barbe est une des dernières parties de sa toilette, qui ne vient qu'après qu'on lui a mis ses bas, ses souliers, etc. Il se rase toujours lui-même, ôtant d'abord sa chemise, et demeu-

rant en simple gilet de flanelle, qu'il avait quitté sous les chaleurs de la Ligne, et qu'il a été obligé de reprendre à Longwood, à la suite de vives coliques, dont il a eté immédiatement soulagé par la reprise de la flanelle.

L'Empereur se rase dans l'embrasure de la fenêtre à côté de la cheminée; son premier valet de chambre lui présente le savon et un rasoir; un second tient devant lui la glace de son nécessaire, de manière à ce que l'Empereur présente au jour la joue qu'il rase. Ce second valet de chambre l'avertit si le rasoir a laissé quelque chose en arrière. Cette joue rasée, il se fait une évolution complète pour faire l'autre, chacun changeant de côté.

L'Empereur se lave ensuite la figure, et très-souvent la tête, dans un grand *lavabo* d'argent *f*, fixé dans l'encoignure de la chambre, et apporté de l'Élysée. Vient ensuite l'histoire des dents; après quoi l'Empereur quitte son gilet de flanelle. Il est fort gras, peu velu, a la peau blanche, et présente un certain embonpoint qui n'est pas de notre sexe; ce qu'il observe parfois gaîment. L'Empereur se frotte alors la poitrine et les bras avec une brosse assez rude; la

donne ensuite à son valet de chambre, pour qu'il lui frotte le dos et les épaules, qu'il arrondit à cet effet, lui répétant d'ordinaire quand il est de bonne humeur : « *Allons, fort,* « *comme sur un âne.* »

Il s'inondait ensuite d'eau de Cologne, tant qu'il en a eu à sa disposition; mais il en a bientôt manqué, et ne s'en trouvant point dans l'île, il a dû se réduire à de l'eau de Lavande; ce qui a été pour lui une privation réelle.

Quand il était en gaîté ou sans préoccupation, il lui arrivait d'ordinaire, à la fin du frottage de ses épaules, comme à chaque évolution pour les deux côtés de sa barbe, de considérer en face quelques secondes, le valet de chambre en service, et de lui appliquer ensuite un bonne tape sur les oreilles, en l'accompagnant de quelques mots de plaisanterie.

C'est-là, sans doute, ce que les faiseurs de libelles et de pamphlets, ont appelé battre cruellement tout ce qui était autour de lui? Car, à nous aussi, il lui arrivait souvent de nous pincer l'oreille ou de nous la prendre à poignée; mais à l'expression qui accompagnait toujours ce geste, nous devions penser qu'on était bien

heureux, au temps de sa puissance, d'une pareille faveur.

C'est ce qui me rappelle du reste, et m'explique tout à fait aujourd'hui, certaines paroles d'un de ses anciens ministres. Ce ministre (le duc Decrès), au temps de sa gloire et de sa faveur, désirait vivement une certaine grâce. Après avoir parcouru avec moi toutes les chances de succès, il lui échappa de dire, dans l'épanchement : « Je l'aurai, après tout, la pre-« mière fois que je serai *bourré*. » Et sur ce qu'il remarquait quelque chose sur ma figure, il ajouta avec sourire significatif : « Mon cher, « c'est qu'après tout, ce n'est pas aussi terrible « que tu le penses; ne l'est pas qui veut, je « t'assure... »

L'Empereur ne sortait de sa chambre qu'habillé et toujours en souliers, ne portant des bottes que le matin, s'il allait à cheval. En arrivant à Longwood, il a quitté son petit uniforme vert de la garde; il n'a plus alors porté qu'un habit de ses chasses, dont on avait ôté le galon; il lui allait assez mal et commençait à être fort usé : on s'inquiétait déjà comment on le remplacerait. Du reste ce n'était pas le seul besoin

de cette espèce dont il était entouré. Nous souffrions de le voir contraint, par exemple, à porter plusieurs jours les mêmes bas de soie, et nous nous récriions sur ce qu'on pouvait compter les jours par le nombre de marques que les souliers y tracaient; il ne faisait qu'en rire. Dans toute autre chose, il a continué son costume habituel; veste et culotte de casimir blanc et cravate noire. Enfin, quand il allait sortir, celui de nous qui se trouvait là lui donnait son petit chapeau; chapeau remarquable, en quelque sorte devenu identique à sa personne, et dont on lui en a déjà volé plusieurs depuis que nous sommes dans l'île; car, quiconque nous approche est avide d'en remporter quelque chose. Combien de fois chacun de nous a été persécuté par les personnes les plus distinguées pour en obtenir, ne fusse qu'un bouton de son habit ou toute autre minutie de même nature.

J'assistais presque tous les jours à cette toilette, soit que je m'y trouvasse par la fin de mon travail, soit que j'y fusse appelé pour causer.

Un jour, considérant l'Empereur remettre

son gilet de flanelle, mes traits exprimaient sans doute quelque chose de particulier. « De quoi « sourit *Votre Excellence ?* (Expression de « sa bonne humeur). Qu'est-ce qui l'occupe en « ce moment? — Sire, c'est que je viens de « trouver, dans un pamphlet, que Votre Ma- « jesté, pour plus de sûreté, était cuirassée nuit « et jour. Certains salons de Paris disaient « aussi quelque chose de semblable, et en don- « naient pour preuve l'embonpoint subit de « Votre Majesté, qui, suivant eux, n'était pas « naturel. Or, je pensais en cet instant que je « pourrais témoigner avec connaissance de « cause, que cet embonpoint était très-naturel ; « et que je pourrais affirmer aussi, qu'à Sainte- « Hélène, du moins, Votre Majesté avait laissé « toute précaution de côté. — C'est une des « mille et une bêtises qu'ils ont écrites sur mon « compte. Celle-ci est d'autant plus gauche, « que tous ceux qui me connaissent savent le « peu de soin que je prenais de ma conserva- « tion. Accoutumé dès l'âge de dix-huit ans « aux boulets des batailles, et sachant toute l'i- « nutilité de vouloir s'en préserver, je m'a- « bandonnais à ma destinée. Depuis, lorsque

« je suis arrivé à la tête des affaires, j'ai dû me « croire encore au milieu des batailles, dont « les conspirations étaient les boulets : j'ai con- « tinué mon même calcul; je me suis abandonné « à mon étoile, laissant à la police tout le soin des « précautions. J'ai été peut-être le seul souve- « rain de l'Europe qui n'avait point de gardes- « du-corps; on m'abordait sans avoir à tra- « verser une salle des gardes; quand on avait « franchi l'enceinte extérieure des sentinelles, « on avait la circulation de tout mon palais. « C'était un grand sujet détonnement pour « Marie-Louise, de me voir si peu de défense; « elle me disait souvent que son père était bien « mieux gardé, qu'il avait des armes autour de « lui, etc. Pour moi, j'étais aux Tuileries « comme ici, je ne sais seulement pas où est « mon épée; la voyez-vous ?

« Ce n'est pas, continuait-il, que je n'aye « couru de grands dangers; je compte trente et « quelques conspirations à pièces authentiques, « sans parler de celles qui sont demeurées « inconnues : d'autres en inventent, moi j'ai « soigneusement caché toutes celles que j'ai pu. « La crise a été bien forte pour mes jours, sur-

« tout depuis Marengo jusqu'à la tentative de « Georges et l'affaire du duc d'Enghien. »

Napoléon disait que huit jours avant l'arrestation de Georges, un des plus déterminés de sa bande lui avait remis en main propre une pétition à la parade; d'autres s'introduisirent à Saint-Cloud ou à la Malmaison parmi les gens; enfin Georges lui-même paraît avoir été fort près de sa personne et dans un même appartement.

L'Empereur, indépendamment de son étoile, attribue son salut à certaines circonstances qui lui étaient propres. Ce qui l'avait sauvé sans doute, disait-il, c'était d'avoir vécu de fantaisie, de n'avoir jamais eu d'habitudes régulières ni de marche suivie. L'excès du travail le retenait dans son cabinet et chez lui; il ne dînait jamais chez personne, allait rarement au spectacle, et ne paraissait guère que quand et où il n'était pas attendu, etc., etc.

Les deux attentats qui l'avaient mis le plus en péril, me disait-il, tout en gagnant le jardin, la toilette finie, étaient ceux du sculpteur *Cerachi* et du *fanatique de Schœnbrun*.

Cérachi, avec quelques forcenés, avait résolu la mort du Premier Consul : ils devaient l'immoler au sortir de sa loge au spectacle. Le Consul, averti, s'y rendit néanmoins, et passa hardiment au travers de ceux qui s'étaient montrés les plus empressés à venir occuper leurs postes ; on ne les arrêta qu'au milieu ou vers la fin du spectacle.

Cérachi, disait l'Empereur, avait jadis adoré le Consul ; mais il avait juré sa perte, depuis qu'il ne voyait plus en lui, prétendait-il, qu'un tyran. Ce sculpteur avait été comblé par le général Bonaparte, il en avait exécuté le buste, et sollicitait en ce moment, par tous les moyens imaginables, d'obtenir seulement une séance pour une correction, disait-il, nécessaire. Conduit par son étoile, le Consul ne put disposer d'un instant, et pensant que le besoin était la véritable cause des pressantes sollicitations de Cérachi, il lui fit donner 6 mille francs. Il se méprenait étrangement ! Cérachi n'avait eu d'autre intention que de le poignarder quand il poserait !

La conspiration fut dévoilée par un capitaine de la ligne, complice lui-même. « Etrange mo-

« dification de la cervelle humaine, observait « Napoléon, et jusqu'où ne vont pas les combi- « naisons de la folie et de la bêtise! Cet officier « m'avait en horreur comme Consul; mais il « m'adorait comme général. Il voulait bien « qu'on m'arrachât de mon poste; mais il eût « été bien fâché qu'on m'eût ôté la vie. Il fal- « lait, disait-il, se saisir de moi, ne pas me faire « de mal, et m'envoyer à l'armée pour y conti- « nuer de battre l'ennemi et de faire la gloire « de la France. Le reste des conjurés lui rit au « nez; mais quand il vit distribuer des poi- « gnards et qu'on dépassait ses intentions, alors « il vint lui-même dénoncer le tout au Consul. »

A ce sujet quelqu'un dit à Napoléon, qu'il avait été témoin, à Feydeau, d'une circonstance qui mit la plus grande partie de la salle en émoi. L'Empereur arrivait dans la loge de l'Impératrice Joséphine; à peine assis, un jeune homme grimpe vivement sur la banquette qui était au-dessous de la loge, et pose la main sur la poitrine de l'Empereur; tous les spectateurs du côté opposé frémirent : heureusement que ce n'était qu'une pétition, que l'Empereur prit et lut froidement.

Le *fanatique de Schœnbrun*, disait l'Empereur, était le fils d'un ministre protestant d'Erfurt, qui, vers le temps de la bataille de Wagram, résolut d'assassiner Napoléon en pleine parade. Déjà il était venu à bout de percer l'enceinte des soldats qui éloignaient de l'Empereur; déjà il avait été repoussé deux ou trois fois d'auprès de lui, quand le général Rapp voulant de nouveau l'éloigner de la main, rencontra quelque chose sous son habit; c'était un couteau d'un pied et demi de long, pointu et tranchant des deux côtés. « J'en ai frémi en le « considérant, disait l'Empereur, il n'était « enveloppé que d'une simple gazette! »

Napoléon se fit amener l'assassin dans son cabinet : il appela Corvisart, et lui ordonna de tâter le pouls au criminel, tandis qu'il lui adressait la parole. L'assassin demeura constamment sans émotion, avouant son acte d'une voix ferme et citant souvent la Bible.

« Que me vouliez-vous, lui dit l'Empereur? « — Vous tuer. — Que vous ai-je fait? Qui « vous a établi mon juge ici bas? — Je voulais « terminer la guerre. — Et que ne vous adressiez-« vous à l'Empereur François? — Lui! Et à

« quoi bon! Il est si nul, disait l'assassin! Et « puis, lui mort, un autre lui succéderait; au « lieu qu'après vous, les Français disparaî- « traient aussitôt de toute l'Allemagne. »

Vainement l'Empereur chercha à l'émouvoir. « Vous repentez-vous, lui dit-il? — Non. — « Le feriez-vous encore? — Oui. — Mais si je « vous faisais grâce? » Ici pourtant, disait Napoléon, la nature reprit un instant ses droits; la figure, la voix de l'homme s'altérèrent momentanément. « — Alors, dit-il, je croirais « que Dieu ne le veut plus. » Mais bientôt il reprit toute sa férocité. On le garda à l'écart plus de vingt-quatre heures sans manger; le médecin l'examina encore; on le questionna de nouveau, tout fut inutile, il resta toujours le même homme, ou pour mieux dire, une véritable bête féroce, et on l'abandonna à son sort.

Mercredi 3.

Partis à prendre après Waterloo.

L'Empereur, dans la matinée, a travaillé à l'ombre dans le jardin. Le temps était superbe, le jour des plus purs et des plus beaux. Il lisait

l'expédition d'Alexandre dans Rollin; il avait plusieurs cartes étendues devant lui; il se plaignait d'un récit fait sans goût, sans intention, qui ne laissait, disait-il, aucune idée juste des grandes vues d'Alexandre; il lui prenait envie de refaire ce morceau, etc., etc.

Sur les cinq heures, j'ai été le joindre dans le jardin; il y promenait entouré de tous. D'aussi loin qu'il m'a aperçu, il m'a dit : « Arrivez, « venez nous dire votre opinion sur un point « que nous débattons depuis une heure.

« En arrivant de Waterloo, croyez-vous que « j'eusse pu renvoyer le Corps Législatif et « sauver la France sans lui? — Non, ai-je dit, « le Corps Législatif ne se serait pas dissous « volontairement : il eût fallu employer la force, « il eût protesté; et il y eût eu scandale. Le « dissentiment qui eût éclaté dans son sein, « se fût répété dans la nation. Cependant « l'ennemi serait arrivé, Votre Majesté eût suc- « combé, accusée par toute l'Europe, accusée « par les étrangers, accusée par nous-mêmes, « emportant peut-être la malédiction univer- « selle, et semblant n'avoir été qu'un chef « d'aventures et de violences. Au lieu de cela

« Votre Majesté est sortie pure de la mêlée, et « demeurera le héros d'une cause qui vivra « éternellement dans le cœur de tous ceux qui « croyent à la cause des peuples : elle s'est assuré, « par sa modération, le plus beau caractère de « l'histoire, dont autrement elle eût pu courir « le risque de devenir la réprobation : elle a « perdu sa puissance, il est vrai; mais elle a « comblé la mesure de sa gloire..... !

« Eh ! bien, c'est aussi en partie mon avis, a « repris l'Empereur; mais est-il bien sûr que le « peuple français sera juste avec moi? ne m'ac- « cusera-t-il pas de l'avoir abandonné? L'his- « toire décidera : je suis loin de la redouter; je « l'invoque !

« Et moi-même, me suis-je demandé quel- « quefois, ai-je bien fait pour ce peuple mal- « heureux tout ce qu'il avait droit d'attendre? « Il a tant fait pour moi ! Saura-t-il jamais, ce « peuple, tout ce que m'a coûté la nuit qui pré- « céda ma dernière décision? cette nuit des « incertitudes et des angoisses !

« Deux grands partis m'étaient laissés : celui « de tenter de sauver la patrie par la violence, « ou celui de céder moi-même à l'impulsion

« générale. J'ai dû prendre celui que j'ai suivi ;
« amis et ennemis, bien intentionnés et méchans,
« tous étaient contre moi. Je demeurais seul,
« j'ai dû céder; et une fois fait, cela a été fait :
« je ne suis pas pour les demi-mesures; et puis
« la souveraineté ne se quitte pas, ne se reprend
« pas de la sorte, comme on le ferait d'un
« manteau.

« L'autre parti demandait une étrange vi-
« gueur. Il se fût trouvé de grands criminels,
« il eût fallu de grands châtimens. Le sang
« pouvait couler; et alors sait-on où nous étions
« conduits? Quelles scènes pouvaient se renou-
« veler? Moi, n'allais-je pas par-là me tremper,
« noyer ma mémoire de mes propres mains dans
« ce cloaque de sang, de crimes, d'abominations
« de toute espèce, que la haine, les pamphlets,
« les libelles, ont accumulés sur moi? Ce jour-là
« je semblais justifier tout ce qu'il leur a plu
« d'inventer. Je devenais pour la postérité et
« l'histoire, le Néron, le Tibère de nos temps.
« Si encore, à ce prix, j'eusse sauvé la patrie !..
« Je m'en sentais l'énergie !... Mais était-il bien
« sûr que j'aurais réussi? Tous nos dangers ne
« venaient pas du dehors; et nos dissentimens

« au dedans ne leur étaient-ils pas supérieurs ? « Ne voyait-on pas une foule d'insensés s'acharner à disputer sur les nuances avant d'avoir « assuré le triomphe de la couleur ? A qui d'eux « eût-on persuadé que je ne travaillais pas pour « moi seul, pour mes avantages personnels ? « Qui d'eux eût-on convaincu que j'étais désintéressé ? Que je ne combattais que pour sauver « la patrie ? A qui eût-on fait croire tous les « dangers, tous les malheurs auxquels je cherchais à la soustraire ? Ils étaient visibles pour « moi ; mais quant au vulgaire, il les ignorera « toujours, s'ils n'ont pesé sur lui.

« Qu'eût-on répondu à celui qui se fût écrié : « Le voilà de nouveau le despote, le tyran ! « le lendemain même de ses sermens il les viole « de nouveau ! Et qui sait si, dans tous ces mouvemens, cette complication inextricable, je « n'eusse point péri d'une main, même française, dans le conflit des citoyens ? Et alors « que devenait la nation aux yeux de tout l'univers et dans l'estime des générations les « plus reculées ! Car sa gloire est à m'avouer ! « Je ne saurais avoir fait tant de choses pour « son honneur et son lustre, sans elle, en dépit

« d'elle : elle me rendrait trop grand !..... Je le « répète, l'histoire décidera !... »

Après cette sortie il est revenu sur les mesures et les détails de la campagne, et s'arrêtait avec complaisance sur son glorieux début, avec angoisse, sur le terrible désastre qui l'avait terminée.

« Toutefois, concluait-il, rien ne me sem- « blait encore désespéré, si j'eusse trouvé le « concours que je devais attendre. Nos seules « ressources étaient dans les Chambres : j'accou- « rus à Paris pour les en convaincre ; mais elles « s'insurgèrent aussitôt contre moi, sous je ne « sais quel prétexte, que je venais les dissoudre. « Quelle absurdité ! Dès cet instant tout fut « perdu *.

---

* Le temps, qui apprend tout, nous a fait connaître les petits ressorts qui ont amené un des plus grands dénouemens.

Voici ce que je tiens de la propre bouche des acteurs : En apprenant l'arrivée de Napoléon à l'Elysée, après Waterloo, Fouché court aux membres inquiets, défians, ombrageux de la Chambre : « Aux armes, leur crie-t-il ! « Il revient furieux et résolu de dissoudre les Cham- « bres et de saisir la dictature. Nous ne devons pas « souffrir ce retour de la tyrannie. » Et de là, il court

« Ce n'est pas, ajoutait l'Empereur, qu'il « faille peut-être accuser la masse de ces Cham- « bres; mais telle est la marche inévitable de « ces corps nombreux, ils périssent par défaut « d'unité; il leur faut des chefs aussi bien « qu'aux armées : on nomme à celles-ci; mais « les grands talens, les génies éminemment « supérieurs, se saisissent de celles-là et les

---

aux meilleurs amis de Napoléon : « Savez-vous, leur « dit-il, que la fermentation est extrême contre l'Em- « pereur, parmi certains députés, et que nous n'avons « d'autre parti pour le sauver que de leur montrer les « dents, de leur faire voir toute la force de l'Empereur, « et combien il lui serait facile de les dissoudre. »

Les amis de Napoléon, aisément dupés, au fort de cette crise soudaine, ne manquent pas de suivre, ou peut-être même dépassent les suggessions de Fouché, qui recourt ensuite aux premiers, leur disant « : Vous voyez « bien que ses meilleurs amis en conviennent, le danger « est pressant; dans peu d'heures; si on n'y pourvoit, « il n'y aura plus de Chambre, et l'on serait bien cou- « pable de laisser échapper le seul instant de s'y oppo- « ser. » Alors la permanence des Chambres, l'abdication forcée de Napoléon et un grand empire succombe sous les plus petites, les plus subalternes intrigues, à la faveur de rapports, de vrais commérages d'anti-chambre. Ah! Fouché!.... Fouché!.... Que l'Empereur le connaissait bien, quand il disait qu'on était toujours sûr de trouver son vilain pied sali dans les souliers de tout le monde!

« gouvernent. Or nous manquions de tout cela ;
« aussi, en dépit du bon esprit dont le grand
« nombre pouvait être animé, tout se trouva,
« dès l'instant, confusion, vertige, tumulte; la
« perfidie, la corruption, vinrent s'établir aux
« portes du Corps Législatif; l'incapacité, le
« désordre, le travers d'esprit, régnèrent dans
« son sein, et la France devint la proie de l'é-
« tranger.

« Un moment j'eus envie de résister, conti-
« nuait-il, je fus sur le point de me déclarer en
« permanence aux Tuileries, au milieu des mi-
« nistres et du Conseil d'État; d'appeler autour
« de moi les six mille hommes de la garde que
« j'avais à Paris; de les grossir de la partie bien
« intentionnée de la garde nationale, qui était
« nombreuse, et de tous les fédérés des fau-
« bourgs; d'ajourner le Corps Législatif à Tours
« ou à Blois; de réorganiser sous Paris les dé-
« bris de l'armée et de travailler seul, ainsi et
« par forme de dictature, au salut de la patrie.
« Mais le Corps Législatif aurait-il obéi? J'au-
« rais bien pu l'y contraindre par la force; mais
« alors quel scandale et quelle nouvelle com-
« plication! Le peuple ferait-il cause commune

« avec moi? L'armée même m'obéirait-elle cons-
« tamment? Dans les crises toujours renaissantes,
« ne se séparerait-on pas de moi? N'essayerait-
« on pas de s'arranger à mes dépens? L'idée
« que tant d'efforts et de dangers n'avaient que
« moi pour objet, ne seraient-ils pas un prétexte
« plausible? Les facilités que chacun avait
« trouvées l'année précédente auprès des Bour-
« bons, ne seraient-elles pas aujourd'hui, pour
« bien des gens, des inductions décisives?

« Oui, j'ai balancé long-temps, disait l'Em-
« pereur, pesé le pour et le contre; et, comme
« je vois vite et loin, que je pense fortement,
« j'ai conclu que je ne pouvais résister à la coa-
« lition du dehors, aux royalistes du dedans, à
« la foule de sectes que la violation du Corps
« Législatif aurait créées, à cette partie de la
« multitude qu'il faut faire marcher par la
« force; enfin à cette condamnation morale qui
« vous impute, quand vous êtes malheureux,
« tous les maux qui se présentent. Il ne m'est
« donc resté absolument que le parti de l'ab-
« dication; elle a tout perdu malgré moi : je
« l'ai vu, je l'ai dit; mais je n'ai pas eu d'autre
« choix.

« Les alliés avaient toujours suivi contre « nous le même système; ils l'avaient commencé « à Prague, continué à Francfort, à Châtillon, « à Paris et à Fontainebleau. Ils se sont con- « duits avec beaucoup d'esprit! Les Français « purent en être la dupe en 1814; mais l'his- « toire concevra difficilement qu'ils le fussent « en 1815, elle flétrira à jamais ceux qui s'y « laissèrent prendre. Je leur avais dit leur his- « toire en partant pour l'armée : *Ne ressem- « blons pas aux Grecs du Bas-Empire qui « s'amusaient à discuter entre eux, quand le « bélier frappait les murailles de leur ville.* « Je la leur ai dite encore quand ils m'ont forcé « d'abdiquer : *Les ennemis veulent me sépa- « rer de l'armée; quand ils auront réussi, ils « sépareront l'armée de vous; vous ne serez « plus alors qu'un vil troupeau, la proie des « bêtes féroces.* »

Nous avons demandé à l'Empereur, si, avec le concours du Corps Législatif, il eût cru pouvoir sauver la patrie? Il a répondu sans hésitation, qu'il s'en serait chargé avec confiance, et eût cru pouvoir en répondre.

« En moins de quinze jours, disait-il, c'est-

« à-dire, avant que les masses de l'ennemi « eussent pu se présenter devant Paris, j'en « eusse complette les fortifications; j'eusse réuni, « sous ses murailles, des débris de l'armée, plus « de 80 mille hommes de bonnes troupes, et 300 « pièces attelées. Au bout de quelques jours « de feu, la garde nationale, les fédérés, les « habitans de Paris, eussent suffi à la défense « des retranchemens; il me serait donc demeuré « 80 mille hommes disponibles, sous la main.

« Et l'on savait, continuait-il, tout le parti « que j'étais capable d'en tirer. Les souvenirs « de 1814 étaient encore tout frais : *Champaubert*, *Montmirail*, *Craone*, *Montereau*, « vivaient encore dans l'imagination de ceux « qui avaient à nous combattre. Les même lieux « leur eussent rendu présens les prodiges de « l'année précédente; ils m'avaient alors surnommé, dit-on, le 100 *mille hommes*. La « rapidité, la force de nos coups leur avait « arraché ce mot; le fait est que nous nous « étions montrés admirables : jamais une poignée de brave n'accomplit plus de merveilles. Si ses hauts faits n'ont jamais été « bien connus dans le public, par les circons-

« tances de nos désastres, ils ont été dignement « jugés de nos ennemis, qui les ont comptés « par nos coups. Nous fûmes vraiment alors les « Briarés de la fable !...

« Paris, continuait-il, serait devenu en peu « de jours une place imprenable. L'appelle à la « nation, la magnitude du danger, l'inflamma- « tion des esprits, la grandeur du spectacle, « eussent dirigé de toutes parts des multitudes « sur la capitale. J'aurais aggloméré indubita- « blement plus de 400 mille hommes, et je « n'estime pas que les alliés dépassassent 500 « mille. L'affaire était alors ramenée à un com- « bat singulier qui eût causé autant d'effroi « à l'ennemi qu'à nous; il eût hésité, et la con- « fiance du grand nombre me fût revenue.

« Cependant je me serais entouré d'une con- « sulte ou junte nationale, tirée par moi des « rangs du Corps Législatif, toute formée de « noms nationaux, dignes de la confiance de « tous; j'aurais ainsi fortifié ma dictature mi- « litaire de toute la force de l'opinion civile; « j'aurais eu ma tribune, elle eût soufflé le ta- « lisman des principes sur toute l'Europe; les « souverains eussent frémi de voir la conta-

« gion gagner les peuples; ils eussent tremblé,
« traité, ou succombé!....

« Mais, Sire, nous sommes-nous écriés, pour-
« quoi n'avoir pas entrepris ce qui eût infail-
« liblement réussi, et pourquoi nous trouvons-
« nous ici?

« Eh bien! vous autres aussi, vous y voilà,
« reprenait-il; vous blâmez, vous condamnez!
« Mais si je vous faisais passer en revue les
« chances contraires, vous changeriez bientôt
« de langage. Et puis, vous oubliez que nous
« avons raisonné dans l'hypothèse que le Corps
« Législatif se fût réuni à moi; et vous sa-
« vez ce qu'il en a été. J'eusse pu le dissou-
« dre, il est vrai; la France, l'Europe me blâ-
« ment peut-être, et la postérité me blâmera
« sans doute d'avoir eu la faiblesse de ne pas
« m'en défaire après son insurrection; je me
« devais, dira-t-on, aux destinées d'un peuple
« qui avait tout fait pour moi. Mais en le dis-
« solvant, je pouvais, tout au plus, obtenir de
« l'ennemi quelque capitulation, et encore,
« je le répète m'aurait-il fallu du sang et me
« montrer tyran!.. J'en avais néanmoins arrêté
« le plan dans la nuit du 20, et le 21 au matin

« allait voir des déterminations d'une étrange « vigueur; quand, avant le jour, tout ce qu'il y « avait de bon et de sage vint m'avertir qu'il « n'y fallait pas songer; que tout m'échappait « et qu'on ne cherchait aveuglément qu'à s'ac- « commoder. Mais ne recommençons pas; n'en « voilà déjà que trop sur un sujet qui fait tou- « jours du mal. Je le répète de nouveau; l'his- « toire décidera !.... Et l'Empereur est rentré dans son intérieur en me disant de le suivre.

. . . . . .

. . . . . .

Jeudi 4.

J'ai été trouver l'Empereur sur les cinq heures, dans le jardin; il avait pris un bain trop chaud, et il en souffrait. Nous avons été en calèche; le temps était magnifique : depuis plusieurs jours il est fort chaud et très-sec. Napoléon a travaillé, avant le dîner, avec le Grand-Maréchal, dont la femme dînait chez l'Amiral. L'Empereur est rentré de suite, après le dîner, dans sa chambre.

Vendredi 5 au Lundi 8.

Traits caractéristiques.

Tous ces différens jours, l'Empereur est monté à cheval sur les six à sept heures du matin, n'emmenant que moi et mon fils.

Je puis affirmer que je n'ai jamais surpris, dans Napoléon, ni préjugés ni passions, c'est-à-dire, jamais un jugement sur les personnes et sur les choses, que la raison ne l'ait dicté; et je n'ai jamais vu, dans ce qu'on aurait pu appeler passions, que de pures sensations, jamais des guides; aussi je dis avec vérité, que, dans l'habitude de dix-huit mois, je ne l'ai jamais trouvé n'ayant pas raison.

Un autre point dont j'ai pu me convaincre, et que je consigne ici, parce qu'il me revient en ce moment, c'est que, soit nature, soit calcul, soit habitude de la dignité, il renfermait, la plupart du temps, et gardait en lui-même les impressions de la peine vive qu'on lui causait, et encore peut-être davantage les émotions de bienveillance qu'il éprouvait. Je l'ai surpris souvent à réprimer des mouvemens de sensibi-

lité, comme s'il s'en fût trouvé compromis. Tôt ou tard j'en fournirai quelques preuves. En attendant voici un trait caractéristique qui va trop au but que je me propose dans ce journal, celui de montrer l'homme à nu, de prendre la nature sur le fait, pour que j'aie dû me trouver arrêté par d'autres considérations.

Napoléon, depuis quelques jours, avait quelque chose sur le cœur; il avait été extrêmement choqué d'une circonstance domestique, il s'en trouvait vivement blessé. Durant ces trois jours que nous nous sommes promenés à l'aventure dans le parc, il y est revenu presque chaque fois avec beaucoup de chaleur, me faisant tenir très-près à son côté et ayant ordonné à mon fils de pousser en avant. Dans un certain moment il lui arriva de dire : « Je sais bien que je suis « déchu ; mais le ressentir du milieu des miens ! « Ah !... »

Ces paroles, son geste, son accent, m'ont percé l'ame; je me serais précipité à ses genoux, je les aurais embrassés si j'eusse pu.

« L'homme est exigeant, a-t-il continué, sus- « ceptible; il a souvent tort, je le sais; aussi « quand je me défie de moi-même, je me de-

« mande : eût-on agi de la sorte aux Tuileries? « C'est toujours là ma grande épreuve. »

Il a ensuite beaucoup parlé de lui, de nous, de nos rapports réciproques, de notre situation dans l'île, de l'influence que notre attitude individuelle aurait pu exercer, etc., etc... Et ces réflexions étaient nombreuses, vives, fortes; elles étaient justes. Dans l'émotion qu'elles me causaient je me suis écrié : « Sire, permet- « tez-moi de m'emparer de cette affaire; jamais « elle n'a paru bien certainement sous de telles « couleurs; si elle était vue de la sorte, je suis « sûr qu'elle navrerait de douleur, et vous ver- « riez quels repentirs! Je ne vous demande qu'à « pouvoir dire un mot. » Sur quoi l'Empereur, revenant à lui, a dit avec dignité : « Non, « Monsieur; bien plus, je vous le défends. L'é- « panchement est fait, la nature a eu son cours, « je ne m'en souviens plus, et vous, vous ne « devez jamais l'avoir su. »

En effet, au retour nous avons tous déjeûné dans le jardin, et il s'y est montré plus gai que de coutume. Le soir il a dîné dans son intérieur.

Mardi 9, Mercredi 10.

Politique. — Etat de l'Europe. — Ascendant irrésistible des idées libérales.

Il est arrivé, le 9, un bâtiment d'Angleterre portant les journaux jusqu'au 21 janvier. L'Empereur, dont les promenades à cheval ont continué tous les matins, a passé le reste du temps dans sa chambre à parcourir ces journaux.

Les derniers numéros que nous venions de recevoir étaient aussi chauds qu'aucun de ceux que nous eussions vus. L'agitation en France allait croissant; le Roi de Prusse arrêtait chez lui les sociétés secrètes, il conservait la Landwer; la Russie faisait de nouvelles recrues; l'Autriche se querellait avec la Bavière; en Angleterre la persécution des protestans de France et la violence du parti qui se rendait maître, remuaient l'esprit public et préparaient des armes à l'opposition : jamais l'Europe n'avait été plus en fermentation.

Au récit du déluge de maux et des événemens sanglans qui affligeaient tous les départemens, l'Empereur s'est élancé de son canapé,

et frappant du pied avec chaleur, il s'est écrié :
« Ah! quel malheur que je n'aie pu gagner
« l'Amérique! De l'autre hémisphère j'eusse
« protégé la France contre les réacteurs! La
« crainte de mon apparition eût tenu en bride
« leur violence et leur déraison; il eût suffi de
« mon nom pour enchaîner les excès et frapper
« d'épouvante! »

Puis continuant sur le même sujet, il a conclu avec une chaleur qui tenait de l'inspiration :
« La contre-révolution, même en la laissant
« aller, doit inévitablement se noyer d'elle-
« même dans la révolution. Il suffit à présent
« de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer
« les vieux féodalistes; car rien ne saurait dé-
« sormais détruire ou effacer les grands prin-
« cipes de notre révolution; ces grandes et
« belles vérités doivent demeurer à jamais, tant
« nous les avons entrelacées de lustre, de mo-
« numens, de prodiges; nous en avons noyé les
« premières souillures dans des flots de gloire;
« elles sont désormais immortelles! Sorties de
« la tribune française, cimentées du sang des
« batailles, décorées des lauriers de la victoire,
« saluées des acclamations des peuples, sanc-

« tionnées par les traités, les alliances des sou-
« verains, devenues familières aux oreilles
« comme à la bouche des Rois, elles ne sau-
« raient plus rétrograder !!!

« Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles
« éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées
« en France : voilà le trépied d'où jaillira la
« lumière du monde !!!

« Elles le régiront; elles seront la foi, la
« religion, la morale de tous les peuples, et
« cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on
« ait voulu dire, à ma personne; parce qu'après
« tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré
« les principes, et qu'aujourd'hui la persécu-
« tion achève de m'en rendre le Messie. Amis
« et ennemis, tous m'en diront le premier soldat,
« le grand représentant. Aussi, même quand
« je ne serai plus, je demeurerai encore pour
« les peuples l'étoile. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Jeudi 11. — Vendredi 12.

Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. — Pozzo di Borgo. — Metternich. — Bassano. — Clarke. — Cambacérès. — Lebrun. — Fouché, etc.

L'Empereur a continué de profiter des matinées supportables pour monter à cheval; il déjeûnait dans le jardin; la conversation se prolongeait ensuite avec un grand abandon et beaucoup d'intérêt sur sa vie privée, les événemens publics, les personnes qui l'ont entouré, celles qui ont joué un grand rôle chez les autres puissances, etc., etc...

Il n'était plus question de leçon d'anglais : elles ne se prenaient plus qu'à cheval ou dans le cours de la journée en promenant; la régularité de la langue perdait beaucoup, la facilité de l'exprimer gagnait infiniment.

Aujourd'hui sur les cinq heures nous avons fait notre tour de calèche accoutumé; le soir les conversations ont recommencé sur des anecdotes ministérielles et plusieurs personnages devenus célèbres.

Napoléon nous a fait l'histoire de M. *Pozzo*

di Borgo, son compatriote, qui avait été membre de la législative. C'est lui, croit-on, qui a conseillé à l'empereur Alexandre de marcher sur Paris, bien que Napoléon se fût jeté sur ses derrières. « Et en cela, disait l'Em-« pereur, il a, par ce seul fait, décidé des « destinées de la France, de celles de la civi-« lisation européenne, de la face et du sort du « monde; il était devenu très-influent sur le « cabinet russe. Au 20 Mars, disait l'Empereur,

. . . . . .

. . . . . .

Il a fait aussi l'histoire de M. *Capo d'Istria*.

Il est passé de-là à M. de *Metternich*. C'est lui, nous a-t-il dit, qui . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'Empereur est venu ensuite à ses propres ministres : *Bassano*, qu'il croyait, disait-il, lui avoir été sincèrement attaché; *Clarke*, dont le temps devait, selon lui, faire pleine justice; *C*....., que les derniers événemens avaient montré être bien peu de chose. Il l'avait fait successivement ambassadeur à Vienne, ministre

de l'intérieur, ministre des relations extérieures, etc. Talleyrand, observait l'Empereur, l'avait jugé d'un mot, en disant de lui, avec son esprit et sa malice ordinaires, que c'était un homme propre à toutes les places la veille du jour qu'on l'y nommait.

Vint ensuite M. *Cambacérès*, que Napoléon disait être l'homme des abus, avec un penchant décidé pour l'ancien régime. *Lebrun*, au contraire, avait, disait-il, une pente extrême vers le sens opposé : c'était, disait l'Empereur, l'homme des idéalités. Voilà les deux contre-poids, observait-il, entre lesquels s'était placé le Premier Consul, qu'on appela si plaisamment dans le temps *le tiers consolidé*.

M. de T..... et *Fouché* eurent leur tour : il s'y arrêta long-temps, et partit de là pour faire une vigoureuse sortie sur l'immoralité des hauts administrateurs en France, et généralement de tous les fonctionnaires ou hommes à place; sur leur manque de religion politique, ou de sentiment national, qui les portait à administrer indifféremment, un jour pour l'un, un jour pour l'autre : « Cette « légèreté, cette inconséquence, nous venait

« de loin, disait-il, nous demeurions toujours
« Gaulois : aussi nous ne vaudrions tout notre
« prix que lorsque nous substituerions les
« principes à la turbulence, l'orgueil à la
« vanité, et surtout l'amour des institutions à
« l'amour des places. »

De tout cela, l'Empereur concluait que les souverains, à la suite de nos derniers événemens, devaient nécessairement avoir retenu une arrière-pensée de mépris et de dépit contre un grand peuple qui se jouait ainsi de la souveraineté. « Du reste, continuait-il, l'excuse est peut-être dans la nature des choses, « dans la force des circonstances. La *démocratie* élève la souveraineté, l'*aristocratie* seule la conserve. La mienne n'avait pas encore pris les racines ni l'esprit qui convaient lui être propres; au moment de la crise, elle s'était trouvée encore de la démocratie; elle avait été se confondre avec la foule, et céder à l'impulsion du moment, au lieu de lui servir d'ancre de salut contre la tempête, et de l'éclairer sur son aveuglement. »

Voici ce qui s'est dit de neuf sur M

T..... et M. Fouché qui reviennent si souvent : je cherche à me répéter le moins possible *.

---

* Je dois m'excuser ici de nouveau sur le peu d'ordre et le trop d'abandon que pourraient présenter mes récits. J'ai essayé d'abord de réunir en une seule masse plusieurs détails épars de la même nature et sur les mêmes objets; ils eussent présenté plus d'ensemble, de force et de couleur; mais cette opération même, quelque facile, quelque simple qu'elle fût, s'est encore trouvée au-dessus de ma santé et de mes forces.

La même cause doit faire excuser aussi l'extrême négligence du style, ainsi que les incorrections de toutes espèces qu'on pourrait rencontrer. Ce dernier point, du reste, est celui qui m'a le moins inquiété, espérant que l'importance des choses ferait passer sur l'arrangement des mots.

Les seuls points sur lesquels j'ai pu me satisfaire à mon aise, ont été les retranchemens; aussi, sont-ils fort nombreux et de plus d'une espèce. C'est sur ce qui touche les personnes surtout que j'ai élagué avec profusion; aussi puis-je affirmer qu'il n'est aucun de ceux qui croiraient avoir à se plaindre qui ne me doive au contraire quelques chose.

Une fois en train de retrancher et de supprimer, j'ai été sur le point de sabrer toute observation, toute réflexion, tous sentimens de ma part à l'égard de Napoléon, et de me réduire entièrement aux simples faits; car, me disais-je, si l'on venait à m'accuser d'une exagération partiale, ne suffirait-il pas, aux yeux de bien

« M. de T..... avait attendu, disait l'Empe-
« reur, deux fois vingt-quatre heures à Vienne,
« des pleins pouvoirs pour traiter de la paix
« en mon nom. Mais j'aurais eu honte de pros-
« tituer ainsi ma politique; et pourtant il m'en
« coûte peut-être l'exil de Ste.-Hélène; car je
« ne disconviens pas qu'il ne soit d'un rare

---

des gens, d'une telle imputation, si facile à porter, pour frapper mon ouvrage, et nuire à mon but? D'un autre côté, ma circonspection, ma réserve, me suis-je demandé, convaincront-elles bien d'avantage, ramèneront-elles beaucoup de monde à mon opinion? Non. Et dès-lors à quoi bon gêner en moi des sentimens de si bonne foi? Pourquoi contraindre une expansion d'une si réelle, si intime conviction? Car tout ce que j'ai exprimé je l'ai cru; et si j'ai pu me tromper en le croyant, bien certainement je ne trompe point en le disant. Enfin, et c'est ce qui m'a décidé, tant ont écrit avec passion dans un sens directement opposé, se sont tellement évertués à faire ressortir le mal, que je puis bien à mon tour, si j'y trouve quelque satisfaction, m'évertuer aussi à faire ressortir le bien. Les gens froids, sages, raisonnables de tous les temps et de tous les pays, me suis-je dit, s'ils aiment et recherchent la vérité, sauront bien dépouiller ces productions extrêmes de leurs excès adverses et se mettre en présence des faits à nu, et j'ai conservé au manuscrit ce dont mes sentimens ont pu ensombrer ces faits.

« talent, et ne puisse en tout temps mettre un « grand poids dans la balance. »

« T....., continuait-il, était toujours en état « de trahison; mais c'était de complicité avec « la fortune. Sa circonspection était extrême; « se conduisant avec ses amis comme s'ils de- « vaient être ses ennemis; avec ses ennemis « comme s'ils pouvaient devenir ses amis. M. de « T..... avait toujours été contraire, dans « mon esprit, au faubourg St.-Germain. Dans « l'affaire du divorce, il avait été pour l'im- « pératrice Joséphine; c'était lui qui avait « poussé à la guerre d'Espagne, bien que dans « le public, il eut eu l'art de s'y montrer con- « traire. » Aussi était-ce par une espèce de malice que Napoléon avait choisi Valencey pour y placer Ferdinand. « C'était lui enfin, disait « l'Empereur, qui avait été l'instrument prin- « cipal et la cause active de la mort du duc « d'Enghien.

Une actrice célèbre (Mlle Raucourt) l'avait peint, assurait Napoléon, d'une manière fort vraie : « Si vous le questionnez, disait-elle, « c'est une boîte de fer blanc dont vous ne « tirez pas un mot; si vous ne lui demandez rien,

« bientôt vous ne saurez comment l'arrêter, ce « sera une véritable commère. »

C'est en effet une indiscrétion qui, dans le principe, heurta la confiance de l'Empereur et l'ébranla dans son esprit. « J'avais confié, disait « Napoléon, une chose fort importante à M. de « T.....; peu d'heures après Joséphine me la « rendit mot pour mot. J'envoyai chercher aus- « sitôt ce ministre pour lui dire que je venais « d'apprendre de l'Impératrice une chose que « je n'avais confiée qu'à lui seul : or le cercle du « rapport se composait déjà de quatre ou cinq « intermédiaires. »

« Le visage de M. de T..... est tellement « impassible, disait l'Empereur, qu'on ne sau- « rait jamais y rien lire; aussi Lannes ou Murat « disaient-ils plaisamment de lui, que si, en « vous parlant, son derrière venait à recevoir un « coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

M. de T..... avait un intérieur fort doux et même attachant; ses familiers et ses agens l'aimaient et lui étaient fort dévoués.

Dans son intimité on l'a entendu parler volontiers et gaîment de sa profession ecclésiastique : il réprouvait un jour un air que l'on fredonnait

autour de lui; il l'avait en horreur, disait-il; il lui rappelait le temps où on le forçait d'apprendre le plein-chant et de chanter au lutrin.

Une autre fois, un de ses habitués racontait pendant le souper; M. de T....., préoccupé, semblait étranger à la conversation. Durant le récit, il échappe au conteur, qui se trouvait en verve, de dire de quelqu'un : *Celui-là est un vilain drôle; c'est un prêtre marié.* M. de T....., réveillé par ces paroles, saisit une cuiller, la plonge précipitamment dans le plat vis à vis de lui, et d'un geste menaçant lui crie : « Un tel, « voulez-vous des épinards? » Le narrateur de se confondre, et chacun de rire, M. de T....., comme les autres.

L'Empereur, lors du Concordat, avait voulu faire M. de T..... cardinal, et le mettre à la tête des affaires ecclésiastiques : c'était son lot, lui disait-il, il rentrait dans le giron, réhabilitait sa mémoire, fermait la bouche aux déclamateurs. M. de T..... ne le voulut jamais : son aversion pour l'état ecclésiastique était invincible.

Napoléon avait été sur le point de lui donner l'ambassade de Varsovie, confiée depuis à l'abbé

de Pradt; mais des affaires d'agiotage, des salletés, disait-il, sur lesquelles M. de T..... était incorrigible, le forcèrent à y renoncer. C'était par le même motif et sur la réclamation de plusieurs souverains d'Allemagne, qu'il s'était vu contraint de lui retirer le portefeuille des relations extérieures.

Fouché, disait l'Empereur, était le T....., des clubs, et T....., le Fouché des salons.

« L'intrigue, observait-il, était aussi néces-« saire à Fouché que la nourriture : il intriguait « en tous temps, en tous lieux, de toutes ma-« nières et avec tous. On ne découvrait jamais « rien qu'on ne fût sûr de l'y rencontrer pour « quelque chose; il n'était occupé que de cou-« rir après : sa manie était de vouloir être de « tout.....! Toujours dans les souliers de tout « le monde. » C'était le mot souvent répété de l'Empereur.

Lors de la conspiration de Georges, quand on arrêta Moreau, Fouché n'était plus au ministère de la police, et cherchait fort à se faire regretter. « Quelle gaucherie, disait-il, ils « ont arrêté Moreau quand il revenait de sa cam-« pagne à Paris, ce qui pouvait montrer en lui

« une innocente confiance : c'est quand il se « rendait à Gros-Bois, au contraire, qu'il « fallait le saisir; car il devenait évident alors « qu'il fuyait. »

On connaît de lui le mot qu'il a dit, ou qu'on lui a prêté, sur l'affaire du duc d'Enghien : C'est plus qu'un crime, c'est une faute. De pareils traits peignent plus le caractère d'un homme que des volumes entiers.

L'Empereur connaissait bien Fouché, et n'en a jamais été la dupe.

On l'a beaucoup blâmé de s'en être servi en 1815, où en effet Fouché l'a indignement trahi. Napoléon n'ignorait pas ses dispositions; mais il savait aussi que le danger reposait plus sur les événemens que sur la personne. « Si « j'eusse été victorieux, disait-il, Fouché eût « été fidèle : il est vrai qu'il se donnait de « grands soins pour être prêt selon toutes les « chances. Il me fallait vaincre ! »

L'Empereur, du reste eut connaissance de ses menées, et l'on va voir qu'il le ménageait peu.

Après le retour de l'Empereur en 1815, un des premiers banquiers de Paris se présente à

l'Elysée, pour le prévenir que peu de jours auparavant quelqu'un arrivant de Vienne, s'était présenté chez lui avec des lettres de crédit, et s'était informé des moyens d'arriver à Fouché. Soit réflexion, soit pressentiment, ce banquier conçut quelques doutes sur cet individu, et vint les communiquer personnellement à l'Empereur, qui fut frappé que Fouché lui en eût fait mystère.

En peu d'heures Réal eut trouvé l'homme en question; il le conduisit aussitôt à l'Élysée, où il fut enfermé dans un cabinet. L'Empereur le fit amener au jardin. « Me connaissez-vous, dit-« il à cet homme? » Ce début, les idées qu'inspirait la présence de l'Empereur, ébranlèrent fortement l'étranger. « Je sais toutes vos « menées, continua Napoléon avec sévérité, si « vous le confessez à l'instant je puis vous faire « grâce, sinon vous ne sortez de ce jardin que « pour être fusillé. — Je vais tout dire : Je « suis envoyé ici par M. de Metternich au duc « d'Otrante, pour lui proposer de faire partir « un émissaire pour Bâle : il y rencontrera « celui que M. de Metternich y a envoyé de « Vienne; ils doivent avoir des signes de recon-

« naissance et les voici, dit il en délivrant quel-
« ques papiers.—Avez-vous rempli votre mission
« auprès de Fouché? — Oui. — A-t-il envoyé
« son émissaire? — Je n'en sais rien. »

L'homme fut remis sous la clef, et une heure après quelqu'un de confiance (l'auditeur F.....) était en route pour Bâle; il s'aboucha avec l'émissaire autrichien; et eut même avec lui jusqu'à quatre conférences.

Cependant Fouché, inquiet de la disparition de son Viennois, se présente un soir chez l'Empereur, affectant une gaîté, une aisance, au travers de laquelle se réfugiait un extrême embarras. « Plusieurs glaces se
« trouvaient dans l'appartement où nous pro-
« menions, disait l'Empereur; je me plaisais
« à l'étudier à la dérobée; sa figure était hi-
« deuse; il ne savait guère comment entamer ce
« qui l'intéressait si fort. — Sire, dit-il enfin, il
« y a quatre ou cinq jours qu'il m'est arrivé
« une circonstance dont je crains de n'avoir
« pas fait part à Votre Majesté..... Mais j'ai
« tant d'affaires..... Je suis entouré de tant
« de rapports, de tant d'intrigues..... Il m'est
« venu un homme de Vienne, avec des propo-

« sitions si ridicules..... Et cet homme je ne « le retrouve plus.

« M. Fouché, lui dit alors l'Empereur, il « pourrait être funeste pour vous que vous « me prissiez pour un sot. Je tiens votre homme « et toute son intrigue depuis plusieurs jours. « Avez-vous envoyé à Bâle? — Non, Sire. — « Ce sera heureux pour vous; s'il en était autre- « ment; et j'en aurai la preuve, vous péririez. »

Les événemens ont montré que ce n'eût été que justice. Toutefois ici il paraît que Fouché n'y avait pas envoyé; aussi l'affaire en demeura là.

Samedi 13.

Papiers d'Europe. — Politique.

L'Empereur a déjeûné au jardin, et nous y a tous fait appeler. Il a résumé les papiers que nous avions parcourus le matin, et s'est étendu sur la haute politique. Voici ce que j'en ai retenu de plus saillant.

« Paris au 13 vendémiaire était tout à fait « dégoûté de son gouvernement, disait l'Empe- « reur; mais la totalité des armées, la grande « majorité des départemens, la petite bourgeoi- « sie, les paysans lui demeuraient attachés:

« aussi la révolution triompha-t-elle de cette « grande attaque de la contre-révolution, bien « qu'il n'y eût encore que quatre ou cinq ans « que les nouveaux principes eussent été pro- « clamés; on sortait des scènes les plus effroya- « bles et les plus calamiteuses; on cherchait un « meilleur avenir.

« Mais quelle différence aujourd'hui..... « Un soldat, dans la longueur de la journée, dans « l'ennui de ses casernes, a besoin de parler « de guerre; il ne peut parler de Fontenoy « ni de Prague, qu'il ne connaît pas; il fau- « dra qu'il parle des victoires de Marengo, « d'Austerlitz, d'Iéna, de celui qui les a ga- « gnées, de moi enfin, qui remplis toutes les « bouches et suis dans toutes les imaginations.

« Une telle situation est sans exemple dans « l'histoire; de quelque côté qu'on la considère, « on ne voit que malheurs! Que résultera-t-il « de tout cela? Deux peuples sur un même « sol, acharnés, irréconciliables, qui se cha- « mailleront sans relâche, et s'extermineront « peut-être.

« Bientôt la même fureur gagnera toute « l'Europe. L'Europe ne formera bientôt plus

« que deux partis ennemis : on ne s'y diviserа « plus par peuples et par territoires; mais par « couleur et par opinion. Et qui peut dire « les crises, la durée, les détails de tant « d'orages! car l'issue n'en saurait être dou- « teuse, les lumières et le siècle ne rétrogra- « deront pas!... Quel malheur que ma chute!... « J'avais refermé l'outre des vents; les baïon- « nettes l'ont déchirée. Je pouvais marcher « paisiblement à la régénération universelle: « elle ne s'exécutera désormais qu'au travers « des tempêtes! J'amalgamais, peut-être extir- « pera-t-on! »

Dimanche 14.

Arrivée du Gouverneur.

Le temps était revenu à la pluie; depuis deux jours il était détestable. Des bâtimens étaient en vue; les signaux ont appris qu'ils portaient le nouveau gouverneur, sir *Hudson Lowe*.

L'Empereur à dîner, était silencieux et triste; il n'était pas bien; il s'est retiré de fort bonne heure.

Lundi 15.

Progrès de l'Empereur dans son anglais.

Sur les midi, j'ai reçu quatre lettres d'Europe, qui m'ont donné tout le bonheur dont je pouvais jouir ici.

J'ai vu l'Empereur à cinq heures dans le jardin; il profitait d'un intervalle de beau temps; la pluie avait été battante toute la journée. Je lui ai fait part de mes lettres. Chacun de nous en avait reçu : elles nous arrivent ouvertes, partant point de nouvelles; mais elles nous montraient que nous avions des amis, et c'est sur un roc qu'il est doux d'en être assuré.

Pendant le dîner, il nous fait, en anglais, un récit des papiers français, contenant, disait-il, la destinée de M. Lapeyrouse; le lieu où il avait fait naufrage, ses divers événemens, sa mort et son journal etc., etc.; le tout composait des détails curieux, piquans, romanesques, qui nous attachaient extrêmement; l'Empereur en a joui, et s'est mis à rire; car son récit n'était qu'une fable improvisée pour nous montrer ses progrès en Anglais, disait-il.

Mardi 16.

Première visite du Gouverneur. — Déclaration exigée de nous.

Le nouveau Gouverneur est arrivé sur les 10 heures, malgré le mauvais temps et la pluie qui continuait encore; il était accompagné de l'Amiral, chargé de le présenter, et qui lui avait dit, sans doute, que c'était l'heure la plus convenable.

L'Empereur ne l'a point reçu; il était malade, et se fût-il bien porté, il ne l'eût pas reçu davantage. Le Gouverneur, en arrivant de la sorte, manquait aux formes de la bienséance la plus commune; il nous fut aisé de deviner que c'était une espièglerie de l'Amiral. Le Gouverneur, qui n'avait peut-être pas l'intention de se rendre aucunement désagréable, a paru fort déconcerté; nous en riions sous cape; pour l'Amiral : il en était triomphant.

Le Gouverneur, après avoir hésité long-temps, et donné des marques évidentes de mauvaise humeur, nous a quittés assez brusquement.

Nous n'avons pu douter que toute l'ordonnance de cette première entrevue, avait été

conduite par l'Amiral, dans l'intention secrette de nous indisposer, dès les premiers momens, les uns contre les autres. Le Gouverneur s'y sera-t-il prêté? n'en aura-t-il eu aucun soupçon? C'est ce que le temps nous apprendra.

Sur les cinq heures et demie, l'Empereur m'a fait appeler dans le jardin : il était seul; il m'a dit qu'il se présentait une nouvelle circonstance personnelle à chacun de nous : on allait exiger notre déclaration individuelle d'unir notre destinée à la sienne, ou, si nous le préférions, on devait nous sortir de Sainte-Hélène, et nous rendre à la liberté.

Nous ne devinions pas le motif de cette mesure. Etait-ce, de la part du ministère anglais, pour se ménager des pièces régulières? Mais nous n'étions partis de Plymouth, pour Sainte-Hélène, qu'avec cette condition préalable. Etait-ce pour isoler l'Empereur? Mais devait-on croire que nous l'abandonnerions?

Il me demanda quelle serait ma détermination à cet égard; je répondis qu'elle ne pouvait être douteuse; que si j'avais pu éprouver quelques déchiremens, c'eût été au moment de ma première détermination; qu'à compter de cet

instant, mon sort s'était trouvé irrévocablement fixé : qu'alors j'avais suivi la gloire et mon honneur; que depuis, chaque jour d'avantage, je suivais mes affections et mes sentimens. La voix de l'Empereur devint plus douce; ce furent là ses remercîmens; je le connaissais désormais : ils étaient grands !

J'ajoutai, que d'ailleurs ma détermination aurait peu de mérite; elle ne changerait, disais-je, rien à notre situation; nous demeurions le lendemain de cette signature, ce que nous étions la veille. Notre destinée ne dépendait point du calcul des hommes, mais de la force des choses. Il serait peu sage à nous de compliquer nos peines par des prévoyances ou des combinaisons hors des facultés humaines; nous devions nous abandonner avec tranquillité au cours mystérieux des événemens; trouver quelques jouissances dans l'excès de nos maux, en nous nourrissant de cette satisfaction intérieure, récompense précieuse qu'il était hors du pouvoir des hommes de balancer ni de détruire.

Mercredi 17.

Conversation caractéristique. — Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. — Introduction du Gouverneur. — Mortification de l'Amiral. — Nos griefs contre lui. — Signalement de sir Hudson Lowe.

L'Empereur m'a fait venir à 9 heures chez lui; il a lu avec moi un article du Courrier de Portsmouth, où l'on peignait fort au long son séjour à Briars. La peinture était fidèle.

Il m'a fait rappeler dans le milieu du jour pour causer. Une partie de la conversation fournit des développemens trop précieux du caractère de l'interlocuteur, pour que je n'en transcrive pas ici quelques traits

Il se trouvait parfois entre nous des contrariétés, des piquasseries, des bouderies qui gênaient l'Empereur et le rendaient malheureux : il est tombé sur ce sujet, il analysait notre situation avec sa logique ordinaire; il appréciait les peines et les ennuis de notre exil; il en indiquait les meilleurs soulagemens. Nous devions faire, disait-il, des sacrifices mutuels, nous passer bien des choses: l'homme ne marquait dans la vie qu'en don-

minant le caractère que lui avait donné la nature, ou en s'en créant un par l'éducation, et sachant le modifier suivant les obtacles qu'il rencontrait.

« Vous devez tâcher de ne faire ici qu'une « famille, observait-il; vous m'avez suivi pour « adoucir mes peines : comment ce sentiment ne suffirait-il pas pour tout maîtriser? « Si la sympathie ne peut faire ici tous les frais, « il faut être conduit du moins par le raisonnement et le calcul; il faut savoir compter ses « peines, ses sacrifices, ses jouissances, pour « arriver à un résultat, de même qu'on additionne ou qu'on soustrait tout ce qui se calcule. Tous les détails de la vie ne doivent-ils « pas être soumis à cette règle? Il faut savoir « vaincre sa mauvaise humeur. Il est assez « simple que vous ayez ici des différends, des « querelles; mais il faut une explication, et non « pas une bouderie; l'une amène des résultats, « l'autre ne fait que compliquer les choses : la « raison, la logique, un résultat surtout, doivent être le guide et le but constant de tout « ici bas. » Et alors il se citait lui-même, ou pour avoir suivi ces principes, ou pour s'en

être éloigné. Il ajoutait qu'il fallait savoir pardonner, et ne pas demeurer dans une hostile et acariâtre attitude, qui blesse le voisin et empêche de jouir soi-même; qu'il fallait reconnaître les faiblesses humaines, et se plier à elles plutôt que de les combattre.

« Que serais-je devenu, disait-il, si je n'eusse « suivi ces maximes? On m'a dit souvent que « j'étais trop bon, pas assez défiant. C'eût été « bien pis si j'eusse été le contraire. J'ai été « trahi deux fois; eh bien, je le serais peut-être « encore une troisième; et c'est par cette grande « connaissance du caractère des hommes, cette « indulgence raisonnée que je m'étais créée, « que j'ai pu gouverner la France, et que je « suis le plus propre peut-être, dans l'état où « elle se trouve, à la gouverner encore. En « quittant Fontainebleau, n'avais-je pas dit à « tous ceux qui me demandaient leur ligne de « conduite : Allez au Roi, servez-le... J'avais « voulu leur rendre légitime ce que beaucoup « n'eussent pas manqué de faire d'eux-mêmes; « je n'avais pas voulu laisser écraser ceux qui « eussent été obstinément fidèles; enfin je n'a-

« vais pas voulu surtout avoir à blâmer per-
« sonne au retour. »

Ici, contre ma constante coutume, il m'est échappé d'oser questionner, en quelque sorte, l'Empereur : « Comment, Sire, me suis-je écrié, « dès Fontainebleau, Votre Majesté a songé au « retour? — Oui, sans doute, et par le raisonne- « ment le plus simple. Si les Bourbons, me suis- « je dit, veulent commencer une cinquième « dynastie, je n'ai plus rien à faire ici, mon rôle « est fini; mais s'ils s'obstinaient, par hasard, à « vouloir recontinuer la troisième, je ne tarderai « pas à reparaître. On pourrait dire que les Bour- « bons eurent alors ma mémoire et ma conduite « à leur disposition; s'ils l'eussent voulu, je « demeurais pour le vulgaire, un ambitieux, « un tyran, un brouillon, un fléau. Que de « sagacité, de sang froid il eût fallu pour « m'apprécier et me rendre justice!.. Mais leur « entourage, une fausse marche, m'ont rendu « désirable, et ce sont eux qui ont réhabilité « ma popularité et prononcé mon retour; au- « trement ma mission politique était consommée; « je demeurais pour toujours à l'île d'Elbe; et « nul doute qu'eux et moi nous y eussions tous

« gagné : car je ne suis pas revenu pour recueil-
« lir un trône, mais bien pour acquitter une
« grande dette. Peu le comprendront, n'im-
« porte, j'entrepris une étrange charge; mais
« je la devais au peuple français, ses cris arri-
« vaient jusqu'à moi; pouvais-je y demeurer
« insensible?

« Mon existence, du reste, à l'île d'Elbe, était
« encore assez enviable, assez douce; j'allais
« m'y créer en peu de temps une souveraineté
« d'un genre nouveau : ce qu'il y avait de plus
« distingué en Europe commençait à venir pas-
« ser en revue devant moi. J'aurais offert un
« spectacle inconnu à l'histoire; celui d'un mo-
« narque descendu du trône, qui voyait défiler,
« avec empressement devant lui, le monde civi-
« lisé. »

« On m'objectera, il est vrai, que les alliés
« m'auraient enlevé de mon île, et je conviens
« que cette circonstance a même hâté mon re-
« tour. Mais si on eût bien gouverné en France,
« si les Français eussent été contens, mon in-
« fluence avait fini, je n'appartenais plus qu'à
« l'histoire, et l'on n'eût point songé, à Vienne,
« à me déplacer. C'est l'agitation créée, entre-

« tenue en France, qui a forcé de songer à mon « éloignement. »

Ici le Grand-Maréchal est entré chez l'Empereur, annonçant l'arrivée du Gouverneur, conduit par l'Amiral, et suivi de tout son état-major.

Après quelque temps encore de conversation, Bertrand est resté seul avec Napoléon, et j'ai gagné le salon d'attente (voir le plan). Nous y étions tous réunis, et en grand nombre, nous efforçant d'échanger quelques mots; nous nous observions bien plus que nous ne causions.

Au bout d'une demi-heure, l'Empereur étant passé dans son salon, le valet de chambre en service, à la porte et de notre côté, a appelé le Gouverneur, qui a été introduit. L'Amiral suivait de près; mais le valet de chambre, qui n'avait entendu demander que le Gouverneur, a refermé brusquement la porte sans admettre l'Amiral, qui, sur ses instances, s'est vu même repoussé; il s'est retiré, fort déconcerté, dans une embrasure de fenêtre.

Ce valet de chambre était Noverraz, bon et vrai Suisse, dont toute l'intelligence, disait

souvent l'Empereur, était dans son attachement à sa personne.

Nous demeurâmes saisis d'une circonstance aussi inattendue, que nous crûmes être la volonté de l'Empereur. Mais bien que nous eussions à nous plaindre de l'Amiral, nous avons été à lui pour le distraire de son embarras; sa situation vraiment cruelle nous peinait. Cependant l'état-major du Gouverneur a bientôt après été demandé et introduit; l'embarras de l'Amiral s'en est accru. Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur ayant congédié tout le monde, le Gouverneur est ressorti; l'Amiral a couru à lui, ils se sont dit quelques mots avec chaleur, nous ont salués et sont partis.

Nous avons rejoint l'Empereur au jardin, et lui avons parlé de la déconfiture de l'Amiral : il ignorait tout. Par la plus singulière fatalité, le hasard seul avait amené cette circonstance; mais il en a été ravi, disait-il; il en riait aux éclats, il s'en frottait les mains : c'était la joie d'un enfant; celle d'un écolier qui vient d'attrapper son régent.

« Ah! mon bon *Noverraz*, a-t-il dit, tu as « donc eu une fois de l'esprit. Vous verrez qu'il

« m'aura entendu dire que je ne voulais plus « voir l'Amiral, et il se sera cru obligé de lui « fermer la porte au nez : c'est charmant ! Il « n'y aurait pourtant pas à se jouer avec ce « bon Suisse ; si j'avais le malheur de dire qu'il « faut se défaire du Gouverneur, il serait « homme à le tuer à mes yeux. Du reste, con- « tinuait plus gravement l'Empereur, c'est la « faute du Gouverneur, que ne demandait-il « l'Amiral ; d'autant plus qu'il m'avait fait dire « ne pouvoir m'être présenté que par lui ; que « ne l'a-t-il fait demander encore quand il m'a « présenté ses officiers ; c'est donc tout-à-fait sa « faute. Au demeurant, l'Amiral y a gagné « sans doute, je n'eusse pas manqué de l'apos- « tropher en présence de tous ses compatriotes. « Je lui aurais dit que, par le sentiment de « l'habit militaire que nous portions tous deux « depuis quarante ans, je le plaignais d'avoir, « aux yeux du monde, compromis, dégradé son « ministère, sa nation, son souverain, en man- « quant, sans nécessité et sans discernement, à « un des plus vieux soldats de l'Europe : je lui « eusse reproché de m'avoir débarqué à Sainte- « Hélène comme un galérien de Botany-Bay ;

« je lui eusse dit que pour un véritable homme « d'honneur, je devais être plus vénérable sur « un roc, que sur mon trône, au milieu de mes « armées. »

La force, la nature de ces paroles mirent fin à toute gaîté, et terminèrent la conversation.

Mais puisque nous sommes sur le compte de l'Amiral et qu'il va nous quitter, résumons ici, et avec autant d'impartialité que peut admettre notre situation et notre mauvaise humeur, les torts que nous avons à lui reprocher; le tout pour n'y plus revenir.

Nous ne pouvions lui passer la familiarité affectée dont il usait avec nous, bien que nous y répondissions peu; nous lui pardonnions encore moins d'avoir osé essayer de l'étendre jusqu'à l'Empereur; nous ne pouvions lui pardonner non plus l'air gonflé et satisfait de lui-même, avec lequel il l'appelait général. Certes l'Empereur avait immortalisé ce titre; mais le terme, le ton et l'intention, étaient autant d'outrages.

En arrivant dans l'île, il avait jeté l'Empereur dans une chambre de quelques pieds en carré, et l'y avait retenu deux mois, bien qu'il existât

d'autres logemens dans l'île; notamment celui que lui-même s'était adjugé. Il lui avait indirectement interdit la promenade à cheval dans l'enclos de Briars; on avait abreuvé d'embarras et d'humiliations les officiers de l'Empereur, lorsqu'ils venaient le visiter journellement dans sa petite cellule.

Plus tard à Longwood, il avait placé des sentinelles sous les fenêtres mêmes de l'Empereur, et, par un tour d'esprit, qui ne pouvait être que la plus amère des ironies, il prétendait que ce n'était que dans l'intérêt du *Général*, et pour sa propre sûreté. Il ne permettait d'arriver à nous qu'avec un billet de sa part, et en nous mettant ainsi au secret, il disait que c'était une attention particulière pour que l'on n'importunât pas l'Empereur, et qu'il n'était là que son *Grand-Maréchal*. Il donnait un bal, et envoyait une invitation par écrit au *Général Bonaparte*, comme à chacun de ceux de sa suite. Il répondait avec un persifflage indécent aux notes du Grand-Maréchal, qui employait le mot d'*Empereur*, qu'il ne savait pas qu'il y eût aucun *Empereur* dans l'île de Sainte-Hélène, qu'il n'en connaissait aucun en Europe ou

ailleurs qui fût hors de ses états. Il refusait à l'Empereur d'écrire au Prince Régent, à moins qu'il ne reçût la lettre ouverte, ou qu'on ne lui en donnât lecture. Il avait gêné les égards, les expressions, les sentimens d'autrui pour Napoléon; mis aux arrêts des subordonnés, nous assurait-on, pour s'être servi de la qualification d'Empereur, ou autres expressions semblables, usitées souvent néanmoins par ceux du 53me, et sans doute, disait Napoléon, par un sentiment irrésistible de ces braves.

L'Amiral avait limité, par son seul caprice, la direction de nos promenades. Il avait même, à cet égard, manqué de parole à l'Empereur; il l'avait assuré, dans un moment de rapprochement, qu'il pouvait désormais aller dans toute l'île, sans que la surveillance de l'officier anglais préposé à sa garde pût même être aperçue. Mais deux ou trois jours après, au moment où Napoléon mettait le pied à l'étrier pour aller déjeûner à l'ombre, loin de notre demeure habituelle, il eut l'insigne désagrément d'être contraint de rentrer : l'officier ayant déclaré qu'il devait désormais faire partie de son groupe, et ne point le quitter d'un pas. Depuis

cet instant l'Empereur ne voulut jamais revoir l'Amiral. Celui-ci d'ailleurs n'avait jamais observé les formes de bienséance les plus ordinaires, affectant toujours de choisir pour ses visites des heures inaccoutumées; dirigeant dans la même voie les étrangers de distinction qui arrivaient dans l'île, pour éviter, par là sans doute, qu'ils ne parvinssent jusqu'à l'Empereur, qui ne manquait pas de les refuser. On a vu que l'Amiral en avait agi de la sorte lors de la première visite du Gouverneur; sa joie, dans cette dernière circonstance, sur le mauvais succès du Gouverneur, n'avait que trop visiblement trahi ses intentions.

Toutefois s'il fallait, à travers notre mauvaise humeur et la délicatesse de sa mission, résumer une opinion impartiale, nous n'hésiterions pas à convenir, à la suite de tant de griefs, que ces griefs reposaient bien plus dans les formes que dans le fond, et nous dirions, avec l'Empereur, qui avait naturellement un faible pour lui, que l'amiral Cockburn est bien loin d'être un méchant homme, qu'il est même susceptible d'élans généreux et délicats; mais qu'il est capricieux, irascible, vain, dominateur, fort

habitué à l'autorité, l'exerçant sans élégance; mettant souvent la force à la place de la dignité. Et pour exprimer en deux mots la nature de nos rapports, nous dirions que, comme geolier, il a été doux, humain, généreux; nous lui devons de la reconnaissance : mais que, comme notre hôte, il a été généralement impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontens et de nous plaindre.

Sur les 2 ou 3 heures l'Empereur a fait sa promenade accoutumée; il a beaucoup causé avec nous dans le jardin, et en calèche, sur les circonstances du matin; et la conversation sur cet objet a repris encore après le dîner. Quelqu'un a observé, toutefois assez plaisamment, que les deux premiers jours du Gouverneur avaient été des jours de batailles, et devaient lui faire croire que nous étions intraitables, nous qui sommes naturellement si doux et si patiens. A ces dernières expressions, l'Empereur n'a pu s'empêcher de sourire et de pincer l'oreille de l'observateur.

On est passé de là au signalement de sir Hudson-Lowe, on l'a trouvé un homme d'environ 45 ans, d'une taille commune; mince, maigre,

sec ; rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur ; des yeux obliques, fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminens. « Il est hideux ! a dit l'Empereur, c'est « une face patibulaire. Mais ne nous hâtons « pas de prononcer, le moral après tout peut « raccommoder ce que cette figure a de sinistre ; « cela ne serait pas impossible. »

Jeudi 18.

Convention des Souverains sur Napoléon, etc. — Paroles remarquables.

Le temps avait été horrible depuis plusieurs jours : aujourd'hui il est devenu très-beau ; l'Empereur est sorti de bonne heure pour promener dans le jardin ; sur les 4 heures il est monté en calèche, il a fait une promenade plus longue que de coutume. Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler pour lui traduire la convention des Souverains relative à sa captivité. La voici :

Convention entre la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, signée à Paris le 20 *août* 1815.

« Napoléon Bonaparte étant au pouvoir des

souverains alliés, leurs Majestés le Roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'Empereur d'Autriche, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse ont agréé, en vertu des stipulations du traité du 25 Mars 1815, sur les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de sa part contre le repos de l'Europe.

« ARTICLE Ier. Napoléon Bonaparte est considéré par les puissances qui ont signé le traité du 20 Mars dernier, comme leur prisonnier.

ART. 2me. Sa garde est spécialement confiée au Gouvernement Britannique.

Le choix de la place et des mesures qui peuvent le mieux assurer l'objet de la présente stipulation sont réservés à Sa Majesté Britannique.

« ART. 3me. Les cours impériales d'Autriche et de Russie et la cour royale de Prusse, nommeront des commissaires, pour se rendre et habiter dans la place que le gouvernement de S. M. Britannique aura assignée pour la résidence de Napoléon Bonaparte, et qui, sans être responsables de sa garde, s'assureront de sa présence.

« ART. 4me. S. M. très-Chrétienne est invi-

tée, au nom des quatre cours ci-dessus mentionnées, d'envoyer pareillement un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

Art. 5me. Sa Majesté le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, s'oblige à remplir les engagemens qui lui sont assignés par la présente convention.

« Art. 6me. La présente convention sera ratifiée et la ratification sera échangée dans quinze jours, ou plus tôt s'il est possible.

« En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention, et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Paris ce 20 Août de l'année de notre Seigneur, 1815.

La lecture faite, l'Empereur m'a demandé ce que j'en pensais.

« Sire, ai-je répondu, dans la position où nous « nous trouvons, j'aime mieux dépendre des « intérêts d'un seul que de la décision compli- « quée de quatre. L'Angleterre évidemment a « dicté ce traité; voyez avec quel soin elle sti- « pule qu'elle seule répondra, disposera du

« prisonnier ; je ne la vois occupée qu'à nantir « ses mains *du levier d'Archimède ;* elle ne « saurait donc avoir l'idée de le briser. »

L'Empereur, sans expliquer sa pensée sur cet objet, est passé aux différentes chances qui pouvaient amener sa sortie de Sainte-Hélène, et a dit ces paroles remarquables : « Si l'on est sage « en Europe, si l'ordre s'établit partout, alors « nous ne vaudrons plus ni l'argent ni les soins « que nous coûtons ici ; on se débarrassera de « nous ; mais cela peut se prolonger encore « quelques années ; trois, quatre ou cinq ans : « autrement, et à part les événemens fortuits, « qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine « de prévoir, je ne vois guère, mon ami, que « deux grandes chances bien incertaines pour « sortir d'ici : le besoin que pourraient avoir « de moi les rois contre les peuples débordés ; « ou celui que pourraient avoir les peuples « soulevés aux prises avec les rois ; car, dans « cette immense lutte du présent avec le passé, « je suis l'arbitre et le médiateur naturel, j'a- « vais aspiré à en être le juge suprême ; toute « mon administration au dedans, toute ma di- « plomatie au dehors, roulaient vers ce grand

« but. L'issue eût été plus facile et plus prompte;
« mais le destin en a ordonné autrement. Enfin
« une dernière chance, et ce pourrait être la
« plus probable, ce serait le besoin qu'on au-
« rait de moi contre les Russes; car, dans l'état
« actuel des choses, avant dix ans, toute l'Eu-
« rope peut être cosaque, ou toute en répu-
« blique; voilà pourtant les hommes d'état qui
« m'ont renversé. . . . . .
« . . . . . .
« . . . . . .
« . . . . . .
« . . . . . .

Et puis, revenant sur la décision des Souverains à son égard, à son style, au fiel qu'elle témoigne « il est difficile de les expliquer, a-t-il « dit.

« *François!* Il est religieux, et je suis son fils! »

« *Alexandre!* Nous nous sommes aimés! »

« *Le roi de Prusse!* Je lui ai fait beaucoup « de mal sans doute; mais je pouvais en faire « davantage; et puis n'y a-t-il donc pas de la « gloire, une véritable jouissance à s'agrandir « par le cœur! »

« Pour l'*Angleterre*, c'est à l'animosité de

« ses ministres que je suis redevable du tout.
« Mais encore serait-ce au *Prince Régent* à s'en
« apercevoir, à interférer, sous peine d'être
« noté de fainéant ou de protéger une vulgaire
« méchanceté.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ces Sou-
« verains se compromettent, se dégradent, se
« perdent en moi.....

Vendredi 19.

Déclaration exigée de nous.

L'Empereur avait le projet de déjeûner dans le jardin, le Grand-Maréchal et Mme Bertrand étaient venus en suite de cette intention. L'Empereur avait passé une mauvaise nuit, n'avait point dormi : il a déjeûné dans son intérieur.

Le Gouverneur nous a notifié officiellement que nous devions lui donner chacun notre déclaration, exprimant que nous demeurions volontairement à Longwood, et nous soumettions d'avance à toutes les restrictions que nécessiterait la captivité de Napoléon ; voici la mienne :

Déclaration. — « Je, soussigné, réitère la

« déclaration que j'ai déjà faite en rade de Ply-
« mouth : vouloir m'attacher à la destinée de
« l'Empereur Napoléon, l'accompagner, le sui-
« vre, et diminuer, autant qu'il est en mon
« pouvoir, l'injuste traitement qu'il éprouve
« par la violation la plus inouie du droit des
« gens, laquelle m'est d'autant plus sensible
« personnellement, que c'est moi qui lui ai trans-
« mis l'offre et l'assurance du capitaine Mait-
« land du Bellerophon, comme quoi il avait
« les ordres de recevoir l'Empereur et sa suite,
« sous la protection du pavillon britannique,
« si cela lui était agréable, et de le conduire
« en Angleterre.

« La lettre de l'Empereur Napoléon (que
« connaît toute l'Angleterre), au Prince Ré-
« gent, laquelle j'ai communiquée d'avance au
« capitaine Maitland, sans qu'il m'ait fait la
« moindre observation, démontre au monde,
« bien mieux que ne pourraient le faire toutes
« mes paroles, comme l'Empereur vint li-
« brement au devant de cette offre d'hospi-
« talité, et combien, par conséquent, on l'a
« rendu la dupe de sa confiance et de sa bonne
« foi.

« Aujourd'hui, malgré l'expérience que j'ai « de l'horrible séjour de l'île de Sainte-Hélène, « si contraire à la santé de l'Empereur et à celle « de tout Européen, et quoique depuis six « mois que nous sommes dans l'île, j'aie éprouvé « toute espèce de privations, lesquelles je mul- « tiplie journellement moi-même pour m'ex- « poser le moins possible au manque d'égard « que réclament mon rang et mes habitudes; « toutefois, constant dans les mêmes sentimens, « et résolu désormais à ce que la crainte d'au- « cun mal, l'espoir d'aucun bien puissent me sé- « parer de l'Empereur Napoléon, je réitère mon « désir de vouloir demeurer auprès de lui, en « me soumettant aux restrictions qui lui seraient « arbitrairement imposées. »

Samedi 20.

Visite d'adieu de l'ancien Gouverneur. — Conversation remarquable. — Saillie d'un vieux soldat anglais.

Le colonel Wilks, repassant en Europe, est arrivé, avec sa fille, pour prendre congé de l'Empereur: elle a été présentée par madame Bertrand. J'ai déjà dit que le colonel Wilks

était l'ancien gouverneur de la colonie, pour la Compagnie des Indes; c'est lui que l'Amiral avait remplacé en cette qualité, au nom du roi, lorsque notre translation à Sainte-Hélène avait fait passer cette île des mains de la Compagnie dans celles du Gouvernement.

L'Empereur était ce matin d'une gaîté remarquable; il a causé quelque temps avec ces dames, puis il s'est retiré, avec M. Wilks, dans une embrasure de fenêtre, me faisant suivre pour servir d'interprète.

Le colonel Wilks, comme je l'ai déjà peut-être dit, a été long-temps agent diplomatique de la Compagnie, dans la péninsule indienne; il a écrit une histoire de ces régions, a beaucoup de connaissances, surtout en chimie: c'était donc un militaire, un littérateur, un diplomate, un chimiste. L'Empereur l'a questionné sur tous ces objets, et les a traités lui-même avec beaucoup d'abondance et d'éclat; la conversation a été longue, vive et variée, elle a duré plus de deux heures. Voici les principaux traits que j'en ai retenus. Je me répéterai peut-être, car l'Empereur et le colonel Wilks avaient déjà eu, il y a quelques mois, une longue conversation pré-

cisément sur les mêmes objets; mais n'importe, ces objets sont d'un tel intérêt, que j'aime mieux encore répéter quelque chose que de rien perdre.

L'Empereur lui a d'abord parlé de l'armée anglaise, de son organisation, et surtout de son mode d'avancement, il l'a opposé au nôtre, et a répété ce que j'ai dit ailleurs sur son excellente composition, les avantages de notre conscription, l'esprit valeureux des Français, etc.

Passant à la politique, il a dit : « Vous avez « perdu l'Amérique par l'affranchissement; « vous perdrez l'Inde par l'invasion. La pre- « mière perte était toute naturelle : quand les « enfans deviennent grands, ils font bande à « part; mais pour les Indous, ils ne grandis- « sent pas; ils demeurent toujours enfans; aussi « la catastrophe ne viendra que du dehors : « vous ne savez pas tous les dangers dont vous « avez été menacés par mes armes ou par mes « négociations, etc., etc.

« Mon système continental!..... Vous en « avez ri peut-être? — Sire, a dit le colonel, « nous en avons fait le semblant; mais tous les

« gens sensés ont senti le coup. — Eh bien ! a « continué l'Empereur, moi, je me suis trouvé « seul de mon avis sur le continent; il m'a fallu « pour l'instant employer partout la violence. « Enfin l'on commence à me comprendre, déjà « l'arbre porte son fruit : j'ai commencé, le « temps fera le reste....

« Si je n'eusse succombé, j'aurais changé la « face du commerce, aussi bien que la route de « l'industrie; j'avais naturalisé, au milieu de « nous, le sucre, l'indigo ; j'aurais naturalisé « le coton, et bien d'autres choses encore: « on m'eût vu déplacer les colonies, si l'on « se fût obstiné à ne pas nous en donner une « portion.

« L'impulsion chez nous était immense, la « prospérité, les progrès, croissaient outre me- « sure; et pourtant vos ministres répandaient « par toute l'Europe que nous étions misérables « et que nous retombions dans la barbarie. « Aussi le vulgaire des alliés a-t-il été étrange- « ment surpris à la vue de notre intérieur; aussi « bien que vous autres, qui en êtes demeurés « déconcertés, etc., etc.

« Le progrès des lumières en France était

« gigantesque, les idées partout se rectifiaient et « s'étendaient, parce que nous nous efforcions « de rendre la science populaire. Par exemple, « on m'a dit que vous étiez très-forts sur la chi- « mie; et bien, je suis loin de prononcer de « quel côté de l'eau se trouve le plus habile « ou les plus habiles chimistes... — En France, « a dit aussitôt le colonel. » — « Peu importe, « a continué l'Empereur; mais je maintiens que « dans la masse française, il y a dix, et peut-être « cent fois plus de connaissances chimiques « qu'en Angleterre; parce que les diverses « branches industrielles l'appliquent aujour- « d'hui à leur travail; et c'était là un des carac- « tères de mon école : si l'on m'en eût laissé le « temps, bientôt il n'y aurait plus eu de métier « en France, tous eussent été des arts, etc., etc. »

Enfin il a terminé par ces mots remarquables: « L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs « mains le sort de la terre, celui surtout de la « civilisation européenne. Que de mal nous « nous sommes fait! Que de bien nous pouvions « nous faire!

« Sous l'école de Pitt, nous avons désolé le « monde, et pour quel résultat? Vous avez im-

barquement de l'île d'Elbe ; le chef observait aux soldats qu'ils étaient bien vêtus, bien nourris, que leur solde était à jour ; à quoi le grenadier auquel il s'adressait répondait à chaque observation : « Oui assurément. — Eh bien ! conclut le chef, d'un air confiant et proscripteur, « vous n'étiez pas de la sorte avec Bonaparte ? Il « y avait de l'arriéré, on vous devait ? — « Eh « qu'est-ce que cela fait, repartit vivement le « grenadier, s'il nous plaisait de lui faire « crédit ? »

Dimanche 21.

Message de l'Empereur au Prince Régent. — Paroles caractéristiques. — Porte-feuille perdu à Waterloo. — Sur les ambassadeurs. — M. de Narbonne. — Après Moscow, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. — Compte de toilette de l'Empereur. — Budjet d'un ménage dans les capitales de l'Europe. — L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. — Ameublemens des palais impériaux. — Moyens de vérification de Napoléon.

L'Empereur m'a fait demander au jardin, sur les quatre heures, pour servir d'interprète. Un capitaine Hamilton, commandant la frégate la Havane, partait le lendemain pour l'Europe.

Il était venu prendre congé de l'Empereur avec tous ses officiers.

Le capitaine Hamilton parlait français. Quand je suis arrivé, l'Empereur s'exprimait avec chaleur.

« On veut savoir ce que je désire, disait-il? « je demande ma liberté ou un bourreau. Rap- « portez ces paroles à votre Prince-Régent. Je « ne demande plus des nouvelles de mon fils, « puisqu'on a eu la barbarie de laisser mes « premières demandes sans réponse. »

« Je n'étais point votre prisonnier: les sau- « vages eussent eu plus d'égards pour ma po- « sition. Vos ministres ont indignement violé « en moi le droit sacré de l'hospitalité, ils ont « entaché votre nation pour jamais! »

Le capitaine Hamilton s'étant hasardé de répondre que l'Empereur n'était pas prisonnier de l'Angleterre seule, mais de tous les alliés, l'Empereur a repris avec chaleur :

« Je ne me suis point livré à la Russie, elle « m'eût bien reçu sans doute; je ne me suis « point livré à l'Autriche, j'en aurais été éga- « lement bien traité; mais je me suis livré, « librement et de mon choix, à l'Angleterre,

« parce que je croyais à ses lois, à sa morale « publique ; je me suis cruellement trompé ! « Toutefois il est un ciel vengeur, et tôt ou « tard vous porterez les peines d'un attentat « que les hommes vous reprochent déjà !..... « Redites tout cela au Prince Régent, Mon- « sieur. » Et accompagnant ces dernières paroles d'un geste de la main, il le congédia.

Nous avons continué de promener quelque temps encore. Le Grand-Maréchal, qui avait accompagné quelques pas M. Hamilton, étant revenu, nous avons cru devoir le laisser seul avec l'Empereur ; mais à peine rentré dans ma chambre, il m'a fait appeler. Il était seul dans la sienne, et m'a demandé si je ne m'étais pas assez retiré dans la journée. Je lui ai dit que le respect seul et la discrétion m'avaient ôté d'auprès de lui. A quoi il m'a répondu que c'était à tort ; qu'il n'y avait ici rien de mystérieux ni de secret. « Et puis, a-t-il ajouté, une cer- « taine liberté, un certain abandon, ont bien « aussi leur charme. » Ces paroles, découlées négligemment de la bouche de Napoléon, peuvent servir à le peindre plus que beaucoup de pages.

Nous avons alors parcouru une publication anglaise, renfermant les pièces officielles trouvées dans le porte-feuille qui lui a été enlevé à Waterloo. L'Empereur, étonné lui-même de tous les ordres qu'il donnait presque à la fois, des détails sans nombre qu'il dirigeait sur tous les points de l'Empire, a dit: « Cette publi-« cation après tout ne saurait me faire du mal; « elle fera dire à bien des gens que ce qu'elle « contient n'est pas d'un homme qui dormait: « on me comparera aux légitimes; je n'y per-« drai pas. »

Après le dîner, l'Empereur a causé longtemps de sujets rompus. En parlant de ses ambassadeurs, il a trouvé que M. *de Narbonne* était le seul qui eût bien mérité ce titre et rempli vraiment cette fonction. « Et cela, disait-« il, par l'avantage personnel, non seulement « de son esprit, mais bien plus encore par celui « de ses mœurs d'autrefois, de ses manières, « de son nom; car, tant qu'on n'a qu'à pres-« crire, le premier venu suffit, tout est bon; « peut-être même l'aide-de-camp est-il pré-« férable. Mais dès qu'on en est réduit à né-« gocier, c'est autre chose; alors à la vieille

« aristocratie des cours de l'Europe on ne doit « plus présenter que des élémens de cette même « aristocratie ; car elle aussi est une espèce de « Maçonnerie : un Otto, un Andréossi entre- « ront-ils dans les salons de Vienne? aussitôt « les épanchemens de l'opinion se tairont, les « habitudes de mœurs cesseront; ce sont des « intrus, des profanes; les mystères doivent « être interrompus. C'est le contraire pour un « Narbonne, parce qu'il y a affinité, sympa- « thie, identité; et telle femme de la vieille « roche livrera peut-être sa personne à un « plébéien, qu'elle ne lui découvrira pas les « secrets de l'aristocratie. »

L'Empereur aimait beaucoup M. de Narbonne; il s'y était fort attaché et le regretta vivement. Il ne l'avait fait son aide-de-camp que parce que Marie-Louise, disait-il, par une intrigue de son entourage, l'avait refusé pour chevalier d'honneur; poste qui était tout-à-fait son lot, disait Napoléon. « Jusqu'à son ambassade, ré- « pétait-il, nous avions été dupe de l'Autriche. « En moins de quinze jours M. de Narbonne « eut tout pénétré, et M. de Metternich se « trouva fort gêné de cette nomination. »

« Toutefois, observait l'Empereur, ce que « peut faire la fatalité! les succès mêmes de « M. de Narbonne m'ont perdu peut-être; ses « talens m'ont été du moins bien plus nuisibles « qu'utiles : l'Autriche, se croyant devinée, « jeta le masque et précipita ses mesures. Avec « moins de pénétration de notre part, elle eût « mis plus de réserve, plus de lenteur; elle eût « prolongé quelque temps encore ses indéci- « sions naturelles; et durant ce temps, d'autres « chances pouvaient s'élever. »

Quelqu'un ayant parlé des ambassades de Dresde et de Berlin, et penchant à blâmer nos agens diplomatiques dans ces cours, lors de la crise du retour de Moscow; l'Empereur a répondu que le vice, à cet instant, n'avait point été dans les personnes, mais bien dans les choses; que chacun avait pu prévoir d'un coup-d'œil ce qui pouvait arriver; que lui n'en avait pas été la dupe une minute. Que s'il n'avait pas ramené l'armée lui-même à Wilna et en Allemagne, ce n'avait été que par la crainte de ne pouvoir regagner la France de sa personne. Il avait voulu remédier, disait-il, à ce péril imminent par de l'audace et de la rapidité, en tra-

versant toute la Germanie, seul et vite. Toutefois, il s'était vu à l'instant d'être retenu en Silésie. « Mais heureusement, disait-il, les Prus-« siens passèrent, à se consulter, le moment « qu'ils eussent dû employer à agir. Ils firent « comme les Saxons pour Charles XII, qui di-« sait gaîment à sa sortie de Dresde, dans une « occasion semblable : Vous verrez qu'ils déli-« béreront demain s'ils auraient bien fait de « m'arrêter aujourd'hui, etc., etc. »

L'Empereur, avant dîner, m'a fait appeler dans son cabinet pour faire quelques thêmes anglais; il venait, me disait-il, de faire son compte de toilette; elle lui coûtait quatre napoléons par mois. Nous avons beaucoup ri de l'immensité du budjet. Il m'a parlé de faire venir ses vêtemens, ses souliers, ses bottes, de ses ouvriers ordinaires, qui avaient ses mesures. J'y trouvais de graves inconvéniens; mais ce qui devait nous mettre d'accord, lui disais-je, c'est que bien certainement on ne le permettrait pas.

« Il est dur pourtant, observait-il, de me « trouver sans argent, et je veux régulariser « quelque chose à cet égard. Aussi, dès que le

« bill, qui doit fixer notre situation ici, nous « sera notifié, je m'arrangerai pour avoir un « crédit annuel de 7 à 8 mille napoléons sur Eu- « gène. Il ne saurait s'y refuser, il tient de moi « plus de quarante millions peut-être; et puis « ce serait faire injure à ses sentimens person- « nels, que d'en douter. D'ailleurs, nous avons « de grands comptes à régler ensemble; je suis « sûr que si j'avais chargé une Commission de « mes Conseillers-d'État, d'un rapport à ce su- « jet, elle m'eût présenté une reprise sur lui de « dix à douze millions au moins. »

A dîner, l'Empereur nous a questionnés sur ce qui était nécessaire, disait-il, pour un garçon, dans une capitale de l'Europe, ou pour un ménage raisonnable, ou enfin pour un ménage de luxe.

Il aime ces questions et ces calculs, et les traite avec une grande sagacité, et des détails toujours curieux.

Chacun de nous a présenté ses budjets, et l'on s'est accordé, pour Paris, à quinze mille, quarante mille et cent mille francs. L'Empereur s'est arrêté sur l'extrême différence qu'il y avait entre le prix des choses, et des mêmes

choses suivant les personnes et les circonstances.

« En quittant l'armée d'Italie, a-t-il dit, pour « venir à Paris, madame Bonaparte avait écrit « qu'on meublât, avec tout ce qu'il y avait de « mieux, une petite maison que nous avions « rue de la Victoire. Cette maison ne valait « pas plus de quarante mille francs. Quelle fut « ma surprise, mon indignation et ma mauvaise « humeur, quand on me présenta le compte des « meubles du salon, qui ne me semblaient rien « de très-extraordinaire, et qui montaient pour- « tant à la somme énorme de cent vingt à cent « trente mille francs. J'eus beau me défendre, « crier, il fallut payer. L'entrepreneur montrait « la lettre qui demandait tout ce qu'il y avait de « mieux : or tout ce qui était là était de nou- « veaux modèles, faits exprès ; il n'y avait pas « de juge-de-paix qui ne m'eût condamné. »

De là l'Empereur est passé aux prix fous demandés pour les ameublemens des palais impériaux, aux grandes économies qu'il y avait introduites. Il nous a donné le prix du trône, celui des ornemens impériaux, etc., etc. . Quoi de plus curieux que de tenir de sa bouche ces

détails, ces comptes, le mode de ses économies! Combien je regrette de ne les avoir pas consignés dans le temps! mais veut-on connaître un de ses moyens de vérification. Il revenait aux Tuileries, qu'on avait magnifiquement meublés en son absence. On n'eut rien de plus pressé que de lui faire voir et admirer le tout: il s'en montre très-satisfait, et s'arrêtant à une embrasure de fenêtre, devant une fort riche tenture, il demande des ciseaux, coupe un superbe gland d'or en pendant, le met froidement dans sa poche et continue son inspection, au grand étonnement de ceux qui le suivaient, incertains et cherchant à deviner son motif.

A quelques jours de là, à son lever, le gland ressort de sa poche, et le remettant à celui qui était chargé des ameublemens: « Tenez, mon « cher, lui dit-il, Dieu me garde de penser « que vous me volez; mais on vous vole: vous « avez payé ceci un tiers au-dessus de sa valeur: « on vous a traité en intendant de grand Sei- « gneur, vous eussiez pu faire un meilleur mar- « ché si vous n'aviez pas été connu. »

C'est que Napoléon, dans une de ses promenades matinales, et déguisé, ce qui lui arrivait

fréquemment, était entré dans plusieurs magasins de la rue Saint-Denis, avait fait évaluer ce qu'il avait emporté, proposé des entreprises analogues, et amené le résultat à sa plus simple expression, disait-il. Chacun connaissait son faire à cet égard, et c'était là, disait-il encore, ses grands moyens d'économie domestique, qui, malgré une extrême magnificence d'ailleurs, était portée au dernier degré d'exactitude et de régularité. En dépit de ses immenses occupations, il revisait lui-même tous ses propres comptes; mais il avait sa manière, on les lui présentait toujours par spécialité. Il s'arrêtait sur le premier article venu, le sucre, par exemple, et trouvant des milliers de livres, il prenait une plume et demandait au comptable : « Combien de personnes dans ma maison, Mon« sieur? (et il fallait pouvoir lui répondre sur le champ)—« Sire, tant.—A combien de livres « de sucre par jour les portez-vous l'une dans « l'autre? — Sire, à tant: » Il faisait aussitôt son calcul, et se montrait satisfait, ou s'écriait en lui rejetant son papier : « Monsieur, je double « votre propre estimation, et vous dépassez « encore énormément : votre compte est donc

« faux ? Recommencez tout cela, et montrez-moi « plus d'exactitude. » Et il suffisait de ce seul calcul, de cette seule algarade pour tenir chacun dans la plus stricte régularité. Aussi disait-il parfois de son administration privée, comme de son administration publique : « J'ai introduit « un tel ordre, j'emploie de telles contre-épreu- « ves, que je ne puis être volé de beaucoup. Si « je le suis encore, je le laisse sur la conscience « du coupable ; il n'en sera pas étouffé, cela ne « saurait être lourd. »

Lundi 22 au Jeudi 25.

Le Gouverneur visite ma chambre. — Critique du Mahomet de Voltaire. — Du Mahomet de l'histoire. — Grétry.

Depuis plusieurs jours le temps a été très-mauvais. L'Empereur a discontinué ses promenades du matin : son travail est devenu plus régulier ; il a dicté chaque jour sur l'époque des événemens de 1814.

Sir Hudson-Lowe est venu visiter l'établissement : il est entré chez moi et y a demeuré un quart d'heure. Il m'a dit être fâché de la manière dont nous nous trouvions ; nos demeures

étaient plutôt des bivouacs, convenait-il, que des chambres. Et il avait raison : le papier goudronné, dont on s'était servi pour la couverture, cédait déjà à la chaleur du climat : quand il faisait du soleil, j'étouffais ; quand il pleuvait, j'étais inondé.

Il allait donner l'ordre d'y remédier autant que possible, disait-il, et a ajouté poliment, qu'il avait apporté avec lui quinze cents à deux mille volumes français ; que, dès qu'ils seraient en ordre, il se ferait un plaisir de les mettre à notre disposition, etc., etc.....

Racine et Voltaire ont fait les frais de ces soirées : Phèdre, Athalie, qui nous étaient lues par l'Empereur, ont fait nos délices. Il ajoutait des observations et des commentaires qui leur donnaient un nouveau prix.

Mahomet a été l'objet de sa plus vive critique, dans le caractère et dans les moyens. Voltaire, disait l'Empereur, avait ici manqué à l'histoire et au cœur humain. Il prostituait le grand caractère de Mahomet par les intrigues les plus basses. Il faisait agir un grand homme, qui avait changé la face du monde, comme le plus vil scélérat, digne au

plus du gibet. Il ne travestissait pas moins inconvenablement le grand caractère d'Omar, dont il ne faisait qu'un coupe-jarrets de mélodrame, et un vrai maquereau.

Voltaire péchait ici surtout par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartient qu'à l'opinion. « Les hommes qui ont changé « l'univers, observait l'Empereur, n'y sont ja- « mais parvenus en gagnant des chefs; mais « toujours en remuant des masses. Le premier « moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène « que des résultats secondaires; le second est « la marche du génie, et change la face du « monde ! »

De là, l'Empereur, passant à la vérité historique, doutait de tout ce qu'on attribuait à Mahomet. « Il en aura été sans doute de lui « comme de tous les chefs de sectes, disait- « il. Le Coran, ayant été fait trente ans après « lui, aura consacré bien des mensonges. Alors « l'empire du Prophète, sa doctrine, sa mission, « étant déjà fondés, accomplis, on a pu, on a « dû parler en conséquence. Néanmoins il reste « encore à expliquer comment l'événement pro- « digieux, dont nous sommes certains, la con-

« quête du monde, a pu s'opérer en si peu de « temps; cinquante ou soixante ans ont suffi. « Par qui a-t-elle été opérée? par des peupla- « des du désert, peu nombreuses, ignorantes, « nous dit-on, mal aguerries, sans discipline, « sans système. Et pourtant elles agissaient « contre le monde civilisé, riche de tant de « moyens! Ici le fanatisme ne saurait suffire; « car il lui a fallu le temps de se créer lui- « même, et la carrière de Mahomet n'a été « que de treize ans... »

L'Empereur pensait, qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent, parfois, les prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée; que peut-être ces peuples, surgis tout-à-coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talens, des impulsions irrésistibles, ou quelqu'autre cause de cette nature, etc. etc.

En somme, Napoléon, sur les affaires de l'O-

rient, s'éloignait beaucoup des croyances communes, tirées de nos livres habituels. Il avait, à cet égard, des idées tout-à-fait à lui, et pas bien arrêtées, disait-il; et c'était son expédition d'Égypte qui avait amené ce résultat dans son esprit.

« Il est étonnant, pour revenir à Voltaire, « disait-il, combien peu il supporte la lecture. « Quand la pompe de la diction, les prestiges « de la scène ne trompent plus l'analyse et le « vrai goût, alors il perd immédiatement mille « pour cent. On ne croira qu'avec peine, con- « tinuait-il, qu'au moment de la Révolution, « Voltaire eût détrôné Corneille et Racine. On « s'était endormi sur les beautés de ceux-ci, et « c'est au Premier Consul qu'est dû le réveil. »

Et l'Empereur disait vrai. Il est sûr que c'est en nous ramenant à la civilisation, qu'il nous a ramenés au bon goût. C'est lui qui fit reparaître alors tous nos chefs-d'œuvre nationaux dramatiques et lyriques, jusqu'aux pièces même proscrites par la politique : ainsi on revit Richard Cœur-de-Lion, qu'un tendre intérêt avait comme consacré aux Bourbons.

« Le pauvre Grétry m'en sollicitait depuis

« long-temps, disait l'Empereur; je hasardais « là une épreuve redoutable; on me prédisait « de grands scandales. La représentation eut lieu « néanmoins sans nul inconvénient. Alors j'or- « donnai de la répéter huit jours, quinze jours « de suite, jusqu'à indigestion. Le charme « rompu, Richard a continué d'être joué sans « qu'on y songeât davantage; jusqu'au moment « où les Bourbons à leur tour l'ont proscrit, « parce qu'un tendre intérêt le consacrait dé- « sormais à ma personne. »

Étrange vicissitude, qui s'est renouvelée encore, nous a-t-on dit, pour le drame du Prince Édouard ou du Prétendant en Écosse. L'Empereur l'avait interdit à cause des Bourbons, et les Bourbons viennent de l'interdire à cause de l'Empereur.

Vendredi 26.

Ma visite à Plantation-House. — Insinuation. — Première méchanceté du Gouverneur. — Proclamations de Napoléon. — Sa politique en Egypte. — Aveu d'acte illégal.

J'ai été à Plantation-House faire ma visite. Lady Lowe m'a paru belle, aimable, un tant

soit peu actrice. Sir Hudson Lowe l'a épousée peu de temps avant son départ d'Europe, et précisément, nous a-t-on dit, pour l'aider à faire les honneurs de la Colonie. J'ai compris que cette dame était veuve d'un des officiers de l'ancien régiment de sir Hudson Lowe, et sœur d'un colonel tué à Waterloo.

Le Gouverneur m'a témoigné une politesse et une bienveillance toutes particulières qui m'ont frappé. Nous étions de connaissance depuis longtemps, sans que je m'en doutasse, m'a-t-il dit. Depuis long-temps l'*Atlas de M. Lesage*, continuait-t-il, avait charmé ses instans, sans qu'il pût imaginer certainement alors la circonstance qui lui ferait connaître son auteur. Il s'était procuré cet ouvrage en Sicile, où il l'avait fait venir de Naples en contrebande. Il ne tarissait pas sur les louanges données à l'Atlas; il avait souvent lu la bataille d'Iéna avec le général Blucher, au quartier-général duquel il était commissaire de sa nation, dans la campagne de 1814; il avait toujours admiré les expressions libérales, l'esprit de modération et d'impartialité avec lesquels l'Angleterre, bien qu'ennemie, y était constamment traitée:

mais certains passages équivoques l'avaient grandement frappé dans le temps, observait-il; c'étaient des passages d'opposition ou de censure envers celui qui nous gouvernait. Il les expliquait par ma qualité et mes doctrines d'ancien émigré; et aujourd'hui cela lui semblait une singulière contradiction de me retrouver ici, auprès de cette personne, etc., etc., etc.

Or nous venions d'apprendre que sir H. Lowe avait toujours été, en Italie, un chef de haute police, un agent actif d'espionnage et d'embauchage. Je n'ai pu me défendre, je l'avoue, de soupçonner, dans cette conversation, certaine insinuation. S'il en eût été ainsi, et l'Empereur n'en a pas douté, la chose était assez bien embarquée de sa part; et si je me fusse moins respecté, je pouvais lui faire beau jeu, et le laisser aller fort loin; mais je me suis contenté de répondre qu'il s'était tout-à-fait mépris sur l'application des passages équivoques, et qu'ils ne pouvaient s'adresser à Napoléon, puisqu'il me voyait auprès de lui.

J'ai trouvé chez moi au retour deux ouvrages français que sir H. Lowe m'avait envoyés dès le matin, avec un billet dans lequel il ex-

primait son espoir qu'ils seraient agréables à l'Empereur. Le croirait-on ! le premier de ces ouvrages était l'Ambassade de Varsovie, par l'abbé de Pradt !... *Première méchanceté de sir H Lowe !* car c'était une nouveauté, il est vrai ; mais un véritable libelle, uniquement dirigé contre Napoléon.

Quant au second, au premier instant je l'ai cru un trésor ; j'ai pensé qu'il allait tout-à-fait nous tenir lieu des moniteurs, et nous fournir tous les matériaux qui nous manquaient. C'était le Recueil des proclamations et de toutes les pièces officielles de Napoléon, comme *Général*, comme *Premier Consul*, comme *Empereur :* mais il était du libelliste Goldsmith ; fort incomplet, les plus beaux bulletins sont supprimés, les discours au Corps Législatif sont tronqués, etc., etc. Toutefois, dans cet état d'imperfection, ce recueil demeure encore le plus beau monument qu'aucun homme ait jamais laissé sur la terre.

L'Empereur, après le dîner, s'est amusé à lire dans Goldsmith quelques-unes de ses proclamations à l'armée d'Italie. Elles réagissaient sur lui-même, il s'y complaisait, il en était ému. « Et ils ont osé « dire que je ne savais pas écrire ! s'est-il écrié..! »

Il est ensuite passé à celles d'Egypte, et a beaucoup plaisanté sur celle dans laquelle il se donnait comme inspiré et envoyé de Dieu. « C'était du charlatanisme, convenait-il; mais « du plus haut. D'ailleurs, tout cela n'était « que pour être traduit en beaux vers arabes, « par un de leurs scheiks les plus habiles. Mes « Français, disait-il, ne faisaient qu'en rire, et « leurs dispositions à cet égard étaient telles, « en Italie et en Egypte, que pour pouvoir les « ramener à entendre citer la religion, j'étais « obligé d'en parler fort légèrement moi-même, « de placer les juifs à côté des chrétiens, les rab- « bins à côté des évêques. »

Du reste il était faux, comme on le disait dans Goldsmith, qu'il se fût jamais habillé en musulman; s'il était jamais entré dans une mosquée, cela avait toujours été, disait-il, comme vainqueur, jamais comme fidèle. Je renvoie à cet égard aux campagnes d'Egypte. Il donnait trop à la gravité, avait trop de respect de lui-même pour avoir jamais laissé échapper aucun signe équivoque à ce sujet.

« Et après tout, observait-il gaîment, ce « n'est pas qu'il eût été impossible que les

« circonstances m'eussent amené à embrasser « l'Islamisme, et, comme disait cette bonne reine « de France: *Vous m'en direz tant !* . . . Mais ce « n'eût été qu'à bonne enseigne; il m'eût fallu « pour cela au moins jusqu'à l'Euphrate. Le « changement de religion, inexcusable pour des « intérêts privés, peut se comprendre peut- « être par l'immensité de ses résultats politi- « ques. Henri IV avait bien dit: *Paris vaut « une messe*. Croit-on que l'empire d'Orient, « et peut-être la sujétion de toute l'Asie, « n'eussent pas valu un turban et des panta- « lons; car c'est au vrai uniquement à quoi « cela se fût réduit. Les grands scheiks s'étaient « étudiés à nous faire beau jeu, ils avaient « aplani les grandes difficultés; ils permettaient « le vin, et nous faisaient grâce de toute for- « malité corporelle; nous ne perdions donc que « nos culottes et un chapeau. Je dis nous, car « l'armée, disposée comme elle l'était, s'y fût « prêtée indubitablement, et n'y eût vu que « du rire et des plaisanteries. Cependant voyez « les conséquences! je prenais l'Europe à re- « vers, la vieille civilisation européenne de- « meurait cernée, et qui eût songé alors à in-

« quiéter le cours des destinées de notre France,
« ni celui de la régénération du siècle !...
« Qui eût osé l'entreprendre ! Qui eût pu y
« parvenir ! etc. »

L'Empereur, continuant de parcourir Goldsmith, est tombé par hasard sur l'acte des consuls qui cassait le général Latour Foissac, pour la reddition de Mantoue. « C'était un acte illé-
« gal, tyrannique, sans doute, a-t-il observé ;
« mais ici c'était un mal nécessaire, c'était la
« faute des lois. Il était cent fois, mille fois
« coupable, et pourtant il est douteux que nous
« l'eussions fait condamner. Son acquittement
« eût produit le plus mauvais effet. Nous le
« frappâmes donc avec l'arme de l'honneur et
« de l'opinion ; mais, je le répète, c'était un
« acte tyrannique, un de ces coups de boutoirs
« indispensablement nécessaires parfois, au mi-
« lieu des grandes nations, et dans les grandes
« circonstances. »

Samedi 27.

Première insulte. — Première barbarie du Gouverneur. — Traits caractéristiques.

Le Gouverneur est venu sur les deux heures.

Il a fait demander à l'Empereur son agrément pour qu'on fît comparaître tous ses domestiques devant lui. *Première insulte du Gouverneur.*

Il voulait probablement vérifier s'ils avaient fait leur déclaration avec pleine et libre volonté. M. de Montholon, chargé du service de la maison, a répondu, au nom de l'Empereur, sir Hudson Lowe, que Sa Majesté ne pouvait imaginer qu'on eût la prétention de mettre le doigt entre lui et son valet de chambre; que si on demandait sa permission, il la refusait; que si les instructions portaient cette mesure, on avait la force, on pouvait la remplir; que ce serait un outrage de plus, ajouté à ceux que le ministère anglais accumulait sur sa tête.

Je les ai joints à cet instant, il m'a été aisé de voir que les deux interlocuteurs étaient peu satisfaits l'un de l'autre. Après quelques momens de silence et de mécontentement apparent, le Gouverneur, s'adressant à moi, m'a dit qu'il semblait qu'autour de l'Empereur on ne cherchât qu'à créer des désagrémens et des embarras. Il m'a mis au courant. Je lui ai observé qu'il était assez simple que l'Empereur, ayant une maison, qu'il n'avait pas demandée, il n'y

voulût pas de son gré aucune interférence étrangère. Que si lui, Gouverneur, avait quelques doutes à éclaircir, relativement aux domestiques, il avait deux systèmes à suivre : des voies indirectes, inaperçues, qui ne blessent point; ou bien la force et l'autorité; qu'il possédait celles-ci, et que rien ne pouvait le gêner à cet égard : mais que la route qu'il prenait était fort éloignée de nos mœurs. Que l'Empereur du reste voulait se montrer l'homme le plus facile et le plus tranquille du monde, dans sa situation nouvelle; qu'il se retirait en lui-même, ne voulant, ne demandant rien, sentant, dévorant tout; que la fortune avait pu lui arracher la puissance; mais que rien ne pouvait le dépouiller du respect de lui-même; que la connaissance, la délicatesse de sa dignité étaient les seules choses qui lui restassent, dont il pût se dire le maître.

Toutefois les domestiques vinrent, M. de Montholon et moi nous nous mîmes à l'écart, pour ne pas sanctionner une telle mesure par notre présence. Le Gouverneur leur parla et vint nous joindre ensuite, nous disant : « Je « suis content à présent, je puis mander à mon

« Gouvernement que tous ont signé de plein « gré et de leur bonne volonté. »

Il lui restait pourtant de l'humeur sans doute; car il se mit, assez hors de propos, à nous vanter la beauté du site, nous disant qu'après tout, nous n'étions pas si mal. Et comme nous observions que dans ce climat brûlant nous restions sans ombrage, sans un seul arbre. *On en plantera*, nous dit-il. Quel mot atroce!..... *Première barbarie du Gouverneur!* et il nous a quittés.

Vers les cinq heures l'Empereur est monté en voiture pour faire un tour de promenade. En sortant de chez lui il nous a dit: « *Mes-* « *sieurs, un homme de moins, et j'étais le* « *maître du monde!* Cet homme le devinez- « vous? » Nous écoutions..... « Eh! bien, c'est « l'abbé de Pradt, a-t-il dit, l'aumônier du « Dieu Mars. » Nous nous sommes mis à rire.

« Je n'en impose pas, a-t-il continué, c'est « ainsi qu'il commence dans son ambassade « de Varsovie, vous pouvez le lire. C'est un « bien méchant ouvrage contre moi; un vrai « libelle, dans lequel il m'accable de torts, « d'injures, de calomnies. Mais soit que j'aie

« été bien disposé, soit qu'il n'y ait, comme on « dit, que la vérité qui blesse, il n'a fait que « me faire rire, il m'a vraiment amusé. »

Deux de nous avaient parfois des différends. On ne le trouve ici que parce que j'y rencontre des traits caractéristiques de l'ame et du cœur de celui à qui nous nous étions consacrés. Et puis d'ailleurs les papiers du temps et le retour de l'un d'eux en Europe, à cause de cette circonstance, l'ont assez fait connaître.

Me rendant au salon pour y attendre le dîner, j'y ai trouvé l'Empereur qui s'exprimait avec la dernière chaleur sur ce sujet, qui le contrariait à l'excès. Cela a été fort long, très-vif, fort touchant. « . . . . . .

« Vous m'avez suivi pour m'être agréables, « dites-vous? *Soyez frères!* autrement vous « ne m'êtes qu'importuns!..... Vous voulez « me rendre heureux? *Soyez frères!* autrement « vous ne m'êtes qu'un supplice!

« Vous parlez de vous battre, et cela sous mes « yeux! ne suis-je donc plus tout pour vos soins, « et l'œil de l'étranger n'est-il pas arrêté sur « nous! . . . . Je veux qu'ici chacun soit animé « de mon esprit . . . . . je veux que chacun soit

« heureux autour de moi; que chacun surtout « y partage le peu de jouissances qui nous sont « laissées. Il n'est pas jusqu'au petit Emmanuel « que voilà, que je ne prétende en avoir sa part « complète. . . . . .

Le dîner seul a terminé la mercuriale; l'Empereur y a été silencieux. Au dessert il s'est fait apporter Voltaire, et a entamé la lecture de quelques-unes de ses pièces, qu'il a interrompue bientôt après. Nous nous en dégoûtons chaque jour davantage.

L'Empereur s'est retiré de très-bonne heure, et bientôt après m'a fait appeler dans sa chambre à coucher, où je suis demeuré assez tard. . . . . .

Dimanche 28.

Abbé de Pradt. — Son ambassade à Varsovie. — Guerre de Russie. — Son origine.

L'Empereur est revenu sur M. l'abbé de Pradt et son ouvrage; il le réduisait à la première et à la dernière page. « Dans la « première, disait-il, il se donne pour le seul « homme qui ait arrêté Napoléon dans sa « course; dans la dernière, il laisse voir que

« l'Empereur, à son passage, au retour de « Moscow, le chassa de son ambassade; ce « qui est vrai, et c'est ce que son amour- « propre cherche à défigurer ou à venger : « voilà tout l'ouvrage.

« Mais l'abbé, continuait-il, n'avait rempli « à Varsovie aucun des buts qu'on se propo- « sait; il avait, au contraire, fait beaucoup « de mal. Les bruits contre lui étaient ac- « courus en foule de toutes parts au-devant « de moi. Les auditeurs de son ambassade, « ces jeunes gens même, avaient été choqués « de sa tenue, et furent jusqu'à l'accuser d'in- « telligence avec l'ennemi, ce que je fus loin « de croire. Mais il eut en effet avec moi une « longue conversation qu'il dénature comme « de raison; et c'est, pendant même qu'il « débitait complaisamment un long verbiage « d'esprit, que je jugeais être autant d'inep- « ties et d'impertinences, que je griffonnai « sur le coin de la cheminée, sous les pro- « pres yeux de M. de Pradt, et tout en l'é- « coutant, l'ordre de le retirer de son ambas- « sade et de l'envoyer au plus tôt en France *.

* Voyez lettre du Cap.

« Circonstance qui fit beaucoup rire alors, « et que l'abbé semble tenir extrêmement à « dissimuler. »

Du reste, je ne puis me refuser de transcrire ici ce qu'il dit, dans cet ouvrage, de la Cour de l'Empereur Napoléon à Dresde, parce que ces paroles font image, et donnent une juste idée de la nature des choses et des personnes en ce moment-là.

« O vous, y est-il dit, qui voulez vous « faire une juste idée de la prépotence qu'a « exercée en Europe l'Empereur Napoléon! qui « désirez mesurer les degrés de frayeur au « fond de laquelle étaient tombés presque « tous les souverains! transportez-vous en « esprit à Dresde, et venez-y contempler ce « prince superbe, au plus haut période de sa « gloire, si voisin de sa dégradation! »

« L'Empereur occupait les grands appar- « temens du château; il y avait mené une « partie nombreuse de sa maison, il y tenait « table, et à l'exception du premier diman- « che, où le roi de Saxe donna un gala, ce « fut toujours chez Napoléon que les Souve-

« rains et une partie de leurs familles se réu-
« nirent, d'après les invitations adressées par
« le Grand-Maréchal de son palais. Quelques
« particuliers y étaient admis. J'ai joui de
« cet honneur, le jour de ma nomination à
« l'ambassade de Varsovie. »

« Les levers de l'Empereur se tenaient, comme
« aux Tuileries, à 9 heures. C'est là qu'il
« fallait voir en quel nombre, avec quelle
« soumission craintive une foule de princes,
« confondus avec les courtisans, souvent à
« peine aperçus par eux, attendaient le mo-
« ment de comparaître devant le nouvel ar-
« bitre de leurs destinées. »

Ce morceau et quelques autres, d'une aussi grande vérité et d'une aussi belle diction, sont étouffés sous une foule de détails pleins de déguisement et de malice. Ce sont des faits dénaturés, dit l'Empereur, des conversations mutilées; et, s'arrêtant sur les détails de l'Impératrice d'Autriche, comblée d'adulations, et sur ceux de l'Empereur Alexandre, dont l'auteur vante les vertus aimables, les qualités brillantes au détriment et en op-

position de lui, Napoléon; il a conclu : « Certes « ce n'est pas là un évêque français; c'est un « mage de l'Orient, adorateur du soleil qui « s'élève. » Et ici je vais supprimer encore; et par un sentiment de justice désormais, plusieurs autres articles et beaucoup de détails. Toutefois à ses efforts pour prouver que nous avons été les injustes agresseurs dans la querelle de Russie, je vais opposer ce qui suit :

L'Empereur, parlant de cette guerre, disait : « Il n'est point de petits événemens pour les « nations et les souverains : ce sont eux qui « gouvernent leurs destinées. Depuis quelque « temps, il s'était élevé de la mésintelligence « entre la France et la Russie.

« La France reprochait à la Russie la vio- « lation du système continental.

« La Russie exigeait une indemnité pour le « duc d'Oldembourg, et élevait d'autres pré- « tentions.

« Des rassemblemens russes s'approchaient « du duché de Varsovie; une armée française « se formait au nord de l'Allemagne. Cependant « on était encore loin d'être décidé à la guerre,

« lorsque tout à coup une nouvelle armée russe « se met en marche vers le duché, et une note « insolente est présentée à Paris, comme ultima- « tum, par l'ambassadeur russe, qui, au « défaut de son acceptation, menace de quitter « Paris sous 8 jours.

« Je crus alors la guerre déclarée. Depuis « long-temps je n'étais plus accoutumé à un « pareil ton. Je n'étais pas dans l'habitude de « me laisser prévenir; je pouvais marcher à la « Russie, à la tête du reste de l'Europe; l'en- « treprise était populaire, la cause était euro- « péenne; c'était le dernier effort qui restait « à faire à la France. Ses destinées, celles du « nouveau système européen, étaient au bout « de la lutte. La Russie était la dernière res- « source de l'Angleterre; la paix du globe « était en Russie, et le succès ne devait point « être douteux. Je partis; toutefois arrivé à la « frontière, moi, auquel la Russie avait déclaré « la guerre en retirant son ambassadeur, je crus « devoir envoyer le mien (Lauriston), à l'Em- « pereur Alexandre, à Wilna; il fut refusé et « la guerre commença!

« Cependant, qui le croirait? Alexandre et

« moi nous étions tous les deux, continuait « l'Empereur, dans l'attitude de deux brava- « ches, qui, sans avoir envie de se battre, cher- « chent à s'effrayer mutuellement. Volontiers « je n'eusse pas fait la guerre; j'étais entouré, « encombré de circonstances inopportunes, et « tout ce que j'ai appris depuis, m'assure qu'A- « lexandre en avait bien moins envie encore.

« M. de Romanzof, qui avait conservé des « relations à Paris, et qui plus tard, au moment « des échecs éprouvés par les Russes, fut fort « maltraité par Alexandre, pour la résolution « qu'il lui avait fait prendre, l'avait assuré que « le moment était venu où Napoléon, embar- « rassé, ferait des sacrifices pour éviter la « guerre; que l'occasion était favorable, qu'il « fallait la saisir; qu'il ne s'agissait que de se « montrer et de parler ferme; qu'on aurait les « indemnités du duc d'Oldembourg; qu'on ac- « querrait Dantzik, et que la Russie se créerait « une immense considération en Europe.

« Telle était la clef du mouvement des trou- « pes russes, et de la note insolente du prince « Kourakin, qui, sans doute, n'était pas dans « le secret, et qui avait eu le tort, par son peu

« d'esprit, d'exécuter ses instructions trop à la « lettre. La même présomption, le même sys- « tème amena encore le refus de recevoir Lau- « riston à Wilna; et voici, disait Napoléon, « les vices et le malheur de ma diplomatie « nouvelle : elle demeurait isolée, sans affinité, « sans contact au milieu des objets qu'il s'agis- « sait de manier. Si j'avais eu un ministre des « relations extérieures de la vieille aristocra- « tie, un homme supérieur, il eût pu, il eût dû « dans la conversation deviner cette nuance, et « nous n'eussions pas eu la guerre. Talleyrand « en eût été capable peut-être; mais ce fut au-des- « sus de la nouvelle école. Pour moi, je ne « pouvais pourtant deviner tout seul; la dignité « m'interdisait les éclaircissemens personnels; « je ne pouvais juger que sur les pièces, et j'a- « vais beau les tourner, les retourner, arrivé à « un certain point, elles demeuraient muettes, « et ne pouvaient répondre à toutes mes « attaques.

« A peine eus-je ouvert la campagne, que « le masque tomba; les vrais sentimens de « l'ennemi durent se montrer. Au bout « de trois ou quatre jours, frappé de nos

« premiers succès, Alexandre me dépêcha « quelqu'un pour me dire que si je voulais « évacuer le territoire envahi, revenir au Niémen, il allait traiter. Mais à mon tour je pris « cela pour une ruse; j'étais enflé du succès, « j'avais pris l'armée russe en flagrant délit; tout « était culbuté et en désordre; j'avais coupé Bagration; je devais espérer de le détruire; je crus « donc qu'on ne voulait que gagner du temps « pour se sauver et se rallier. Nul doute que si « j'avais été convaincu de la bonne foi d'Alexandre, je n'eusse accédé à sa demande. « Je serais revenu au Niémen, il n'eût pas « passé la Dwina; Wilna eût été neutralisé; « nous nous y serions rendus, chacun avec « deux ou trois bataillons de notre garde, « nous eussions traité en personnes. Que de « combinaisons j'eusse introduites !... Il n'eût « eu qu'à choisir !..... Nous nous serions « séparés bons amis.....

« Et malgré les événemens qui ont suivi et « le laissent triomphant, est-il bien prouvé « que ce parti eût été moins avantageux pour « lui que ce qui est arrivé depuis? Il est venu « à Paris, il est vrai; mais avec toute l'Eu-

« rope. Il a acquis la Pologne ; mais quelles « seront les suites de l'ébranlement donné à « tout le système européen, de l'agitation « donnée à tous les peuples, de l'accroisse- « ment de l'influence européenne sur le reste « de la Russie, par l'aglomération des acqui- « sitions nouvelles, par les courses lointaines « des soldats russes, par l'influence des hommes « et des lumières hétérogènes qui viennent « s'y réfugier de toutes parts ! etc., etc.

« Les souverains russes se contenteront-ils de « consolider ce qu'ils ont acquis ? Mais si l'am- « bition les saisit, au contraire, à quelle en- « treprise, à quelle extravagance ne peuvent- « ils pas se livrer ! et pourtant ils ont perdu « Moscow, ses richesses, ses ressources, celles « d'un grand nombre d'autres villes ! Ce sont « autant de plaies qui saigneront plus de cin- « quante ans. Et pourtant que n'aurions-nous « pas pu fixer à Wilna pour le bien-être de « tous, celui des peuples aussi bien que celui « des rois ! ! !.....

Dans un autre moment l'Empereur disait : « J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie ; « il en a été plus d'une fois question entre

« nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette « capitale était le grand embarras, la vraie « pierre d'achoppement. La Russie la voulait; « je ne devais pas l'accorder : c'est une clef « trop précieuse; elle vaut à elle seule un « Empire : celui qui la possédera peut gou- « verner le monde. »

Et comme l'Empereur, se résumant, en est revenu à dire : « Qu'a donc gagné Alexan- « dre qu'il n'eût obtenu à Wilna à bien meil- « leur compte? » Il est échappé à quelqu'un de dire : « Sire, d'avoir vaincu et d'être de- « meuré triomphant. — Ce pourra être « la pensée du vulgaire, s'est écrié l'Empe- « reur; ce ne saurait être celle d'un roi. Un « roi, s'il gouverne par lui-même, ou ses con- « seils, s'il en est incapable, ne doit point, « dans une aussi grande entreprise, avoir « pour but la victoire; mais bien ses résul- « tats. Et puis ne s'arrêterait-on même qu'à « cette considération vulgaire, je maintiens « que le but encore serait manqué; car ici « la palme des suffrages doit demeurer au « vaincu. Qui pourrait mettre en parallèle « mes succès d'Allemagne avec ceux des alliés

« en France? Les gens éclairés, réfléchis, l'his-
« toire ne le feront point.

« Les alliés sont venus traînant toute l'Eu-
« rope contre presque rien du tout. Ils pré-
« sentaient 600 mille hommes en ligne, ils
« avaient une réserve égale. S'ils étaient battus
« ils ne couraient aucun risque; ils se re-
« pliaient. Moi, au contraire, en Allemagne,
« à 500 lieues au loin, j'étais à peine à force
« égale; je demeurais entouré de puissances
« et de peuples retenus seulement par la
« crainte; à chaque instant, au premier échec
« ils pouvaient se déclarer. Je triomphais au
« milieu des périls toujours renaissans; il me
« fallait sans cesse autant d'adresse que de
« force. Qu'il me fallut un étrange caractère
« dans toutes ces entreprises, un étrange
« coup-d'œil, une étrange confiance dans mes
« combinaisons, désapprouvées par tous ceux
« peut-être qui m'environnaient!

Quels actes les alliés opposeront-ils à de
« tels actes? Si je n'eusse vaincu à Auster-
« litz, j'allais avoir toute la Prusse sur les
« bras. Si je n'eusse triomphé à Iéna, l'Au-
« triche et l'Espagne se déclaraient sur mes

« derrières. Si je n'eusse battu à Wagram, « qui ne fut pas une victoire aussi déci- « sive, j'avais à craindre que la Russie ne « m'abandonnât, que la Prusse ne se soulevât, « et les Anglais étaient déjà devant Anvers.

« Toutefois quelles ont été mes conditions « après la victoire?

« A Austerlitz, j'ai laissé la liberté à « Alexandre, que je pouvais faire mon pri- « sonnier.

« Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison « de Prusse que j'en avais abattue.

« Après Wagram, j'ai négligé de morceler la « monarchie autrichienne.

« Attribuera-t-on tout cela à de la simple « magnanimité? Les gens forts et profonds au- « raient le droit de m'en blâmer. Aussi, sans « repousser ce sentiment, qui ne m'est pas

---

* Depuis mon retour en Europe, on m'a assuré qu'il existait deux billets, au crayon, de l'Empereur Alexandre, sollicitant anxieusement qu'on le laissât passer. Si cela était vrai, quelle vicissitude de fortune! Le vainqueur magnanime aurait péri dans les fers, au loin de l'Europe, privé de sa famille; et précisément au nom du vaincu qu'il avait si généreusement écouté!!!

« étranger, aspirais-je à de plus hautes pensées « encore. Je voulais préparer la fusion des « grands intérêts européens, ainsi que j'avais « opéré celles des partis au milieu de nous. « J'ambitionnais d'arbitrer un jour la grande « cause des peuples et des rois; il me fallait « donc me créer des titres auprès de ceux-ci, « me rendre populaire au milieu d'eux. Il est « vrai que ce ne pouvait être sans perdre auprès « des autres, je le sentais bien; mais j'étais tout « puissant et peu timide; je m'inquiétais peu « des murmures passagers des peuples; bien sûr « que le résultat devait me les ramener infail- « liblement.

« Cependant, continuait l'Empereur, je fis « une grande faute après Wagram, celle de ne « pas abattre l'Autriche davantage. Elle de- « meurait trop forte pour notre sûreté : c'est « elle qui nous a perdus. Le lendemain de la « bataille, j'aurais dû faire connaître, par une « proclamation, que je ne traiterais avec l'Au- « triche, que sous la séparation préalable des « trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de « Bohême. Et le croira-t-on? Un prince de la « maison d'Autriche m'a fait insinuer plusieurs

« fois de lui en faire passer une, ou même de « le mettre sur le trône de sa maison, allégant « que ce ne serait qu'alors que cette puissance « marcherait de bonne foi avec moi. Il offrait « de me donner en espèce d'otage, ... « ...., en outre de toutes les garanties « imaginables. »

L'Empereur disait s'en être même occupé. Il avait balancé quelque temps avant son mariage avec Marie-Louise; mais depuis, continuait-il, il en eût été incapable. Il se sentait des sentimens trop bourgeois sur l'article des alliances, disait-il : « L'Autriche était devenue ma fa- « mille; et pourtant ce mariage m'a perdu, « observait-il. Si je ne m'étais pas cru tranquille « et même appuyé sur ce point, j'aurais retardé « de trois ans la résurrection de la Pologne, « j'aurais attendu que l'Espagne fût soumise et « pacifiée. J'ai posé le pied sur un abîme recou- « vert de fleurs? etc., etc.... »

Lundi 29.

L'Empereur souffrant. — Premier jour de complette réclusion. — Ambassadeurs Persan et Turc. — Anecdotes.

Sur les cinq heures le Grand-Maréchal m'a fait une petite visite dans ma chambre; il n'avait pu voir l'Empereur qui était resté enfermé toute la journée, étant souffrant et n'ayant voulu voir personne. Sur la fin du jour j'ai été me promener quelques instans dans les allées que parcourt d'ordinaire vers ce temps l'Empereur; j'étais triste de m'y trouver seul. Nous avons dîné sans lui.

Sur les neuf heures, au moment où je calculais que la journée se serait écoulée sans que je le visse, il m'a fait demander; je lui ai témoigné de l'inquiétude. Il m'a dit qu'il était bien, qu'il ne souffrait pas, qu'il lui avait pris fantaisie de demeurer seul; qu'il avait lu toute la journée; qu'elle lui avait paru courte et d'un calme parfait.

Cependant il avait l'air triste, ennuyé. Dans son désœuvrement il a pris mon Atlas, qui s'est

ouvert à la mappe-monde; il s'est arrêté sur la Perse. « Je l'avais bien judicieusement ajus-« tée, a-t-il dit. Quel heureux point d'appui « pour mon levier, soit que je voulusse in-« quiéter la Russie, ou déborder sur les Indes. « J'avais commencé des rapports avec ce pays, « et j'espérais les amener jusqu'à l'intimité, « aussi bien qu'avec la Turquie. Il était à « croire que ces animaux eussent assez com-« pris leurs intérêts pour cela; mais ils m'ont « échappé l'un et l'autre au moment décisif. « L'or des Anglais a été plus fort que mes « combinaisons! Quelques ministres infidèles « auront, pour quelques guinées, livré l'exis-« tence de leur pays; résultat ordinaire sous « des monarques de sérail ou des rois fai-« néans. »

De là l'Empereur, laissant la haute politique, est passé à des anecdotes de sérail; puis aux Persans de Montesquieu, et à ses Lettres, qu'il disait pleines d'esprit, d'observations fines, et surtout la satire sanglante du temps. Il s'est ensuite arrêté sur les ambassadeurs turc et persan qui ont demeuré à Paris sous son règne. Il me demandait quelle

impression ils avaient produits dans la capitale; s'ils y faisaient des visites; s'ils recevaient du monde, etc., etc.

Je répondais qu'un moment ils avaient occupé la capitale, et fort long-temps fait le spectacle de la cour: le Persan surtout. A son arrivée, il recevait volontiers, et comme il distribuait facilement des essences et allait même jusqu'aux schalls, il y eut fureur parmi les femmes; mais le grand nombre le força bientôt de borner sa libéralité, et dès-lors, et le moment de la vogue passée, il ne fut plus question de lui. J'ajoutais à l'Empereur qu'à la Cour et quand Sa Majesté n'y était pas, nous nous étions permis parfois, très-inconsidérément sans doute, quelques espiègleries à leur égard. Un jour entre autres à un concert de l'Impératrice Joséphine, *Asker-Kan*, avec sa longue barbe peinte, s'ennuyant sans doute de cette musique, s'endormit debout adossé à la muraille, ses pieds un tant soit peu en avant, appuyés à un fauteuil que retenait le coin de la cheminée; on trouva gai de le lui soutirer doucement, de sorte qu'il manqua glisser tout de son long, et ne se retint qu'en faisant un bruit effroyable. C'était celui des deux qui

entendait le mieux la plaisanterie; cependant cette fois il se fâcha violemment; et comme nous ne nous comprenions que des yeux et du geste, la scène était des plus plaisantes. Le soir l'Impératrice, qui se fit expliquer la cause du bruit, qu'elle avait entendu, en rit beaucoup, et gronda bien davantage. « C'était très mal assurément, « observait l'Empereur; mais aussi que diable « venait-il faire là? — Sire, il venait faire sa « cour. Ainsi que son camarade le Turc : ils espé- « raient que Votre Majesté le saurait, bien qu'elle « fût peut-être alors à 500 lieues. » J'ajoutais que nous leur avions vu faire des actes de courtisannerie bien plus forts encore, quoiqu'il ne s'en fût peut-être pas aperçu davantage. « Nous « les avions vu, lui disais-je, après les grandes « audiences diplomatiques du dimanche, suivre « Votre Majesté à la messe, et partager les tra- « vées de la chapelle avec des Cardinaux de la « sainte église romaine. — Quelle monstruosité « pour eux! s'écriait l'Empereur. Quel ren- « versement de tous leurs principes et de toutes « leurs coutumes! Que de choses extraordinai- « res j'ai fait faire! et pourtant rien de tout cela « n'était commandé, pas même aperçu! »

La conversation continuant sur les deux Orientaux, je racontais qu'on m'avait dit que l'archi-chancelier Cambacérès leur avait un jour donné un grand dîné à tous deux ensemble.

Quoique des mêmes contrées et de la même religion, ils montraient pourtant deux nuances fort différentes : le Turc, disciple d'Omar, était le janséniste; le Persan, sectateur d'Aly, était le jésuite. On disait plaisamment qu'à ce repas ils s'observaient l'un et l'autre, à l'égard du vin, comme deux évêques auraient pu le faire pour le gras du vendredi.

Le Turc, attrabilaire et ignorant, fut déclaré n'être qu'une grosse bête. Le Persan, littérateur et fort causant, passa pour avoir beaucoup d'esprit. On observa qu'il prenait tous ses mets à pleines mains, n'employant que ses doigts pour manger, et il s'en serait peu fallu qu'il n'eût servi ses voisins de la sorte. Un de nos usages le frappa, c'était de nous voir manger du pain avec tous nos mets. Il ne concevait pas que nous nous crussions obligés, disait-il, de manger constamment de la même chose avec toutes choses.

Je dois avoir déjà dit que rien n'amuse et ne distrait plus complétement l'Empereur, comme le récit des mœurs et des histoires de nos salons.

L'émigration, le faubourg Saint-Germain, étaient des sujets sur lesquels il revenait avec moi le plus volontiers, dès que nous étions ensemble, et il expliquait cela, me disant une fois : « J'étais au fait des miens; mais j'ai toujours « ignoré ceux-là. » C'était d'ailleurs en lui, observait-il, le penchant naturel de savoir ce qui se passait chez le voisin, le commérage des petites villes. « Ce n'est pas, ajoutait-il, qu'on ne « m'en parlât beaucoup au temps de ma puis- « sance; mais si l'on m'en disait du bien, je me « tenais aussitôt en garde; je craignais les insi- « nuations; et si l'on m'en parlait mal, je me « défiais de la délation et j'avais à me défendre « du mépris. Ici, mon cher, aucun de ces in- « convéniens : vous et moi nous sommes déjà de « l'autre monde; nous causons aux Champs « Élysées. Vous êtes sans intérêts, et moi sans « défiance. »

J'étais donc heureux quand l'occasion se présentait, et je la saisissais de raconter avec em-

pressement. Du reste, l'Empereur me devinait à cet égard et m'en tenait compte; car à la fin d'une de mes histoires, me pinçant l'oreille, il me dit d'un son de voix qui me ravissait: « J'ai trouvé dans votre atlas qu'un Roi du « Nord ayant été muré dans un cachot, un sol- « dat avait demandé et obtenu de s'y enfermer « avec lui pour le désennuyer, soit en le fai- « sant parler, soit en lui racontant : mon cher, « vous voilà ce soldat. » Je lui racontai donc en ce moment la mystification qu'on avait placée sur le compte de M. de Marbois; elle était neuve pour l'Empereur.

Un jour Asker-kan, disait-on, qui était malade, et ennuyé de sa médecine persanne, ordonna qu'on fût chercher M. *Bourdois*, un des fameux médecins de Paris; on se trompa et l'on fut chez M. de *Marbois*, ex-ministre du trésor, et alors président de la Cour des comptes. « Son Excellence l'ambassadeur de « Perse, lui dit-on, est fort malade et désire « avoir une entrevue avec vous. » M. de Marbois ne voit pas d'abord quels rapports il peut avoir avec l'ambassadeur de Perse. Toutefois c'était l'envoyé d'un grand prince, et il n'est

rien dont la vanité ne s'accommode. Il s'y rend avec pompe, et il faut convenir que son costume, son maintien, sa figure, n'étaient guère propres à détromper Asker-kan, qui, dès qu'il l'aperçoit lui tire la langue, lui tend le bras et lui présente le pouls. Ces gestes étonnent M. de Marbois; mais ce pouvait être un usage de l'Orient. Il accepte la main et la lui serre; quand quatre estafiers entrent avec solennité, et vont placer, sous le nez de monsieur l'ex-ministre, un vase des moins équivoques pour sa meilleure information sur l'état du malade. A cette vue significative, le grave M. de Marbois se fâche tout rouge, et veut savoir ce qu'on a prétendu. Tout s'explique, c'est M. Bourdois qu'on a voulu avoir, la seule consonnance des noms a fait toute l'erreur; mais voilà pourtant M. de Marbois la risée de la capitale, et de long-temps il ne pourra se présenter nulle part sans réveiller aussitôt en tous lieux une bruyante gaîté.

« Les salons de Paris sont terribles avec leurs « quolibets, observait alors l'Empereur; et cela « parce qu'il faut convenir que la plupart sont « pleins de sel et d'esprit. Avec eux on est « toujours battu en brèche, et il est bien rare

« qu'on n'y succombe pas. — Il est sûr, disais-
« je, que nous ne respections rien, que nous nous
« attaquions même aux dieux. Rien ne nous était
« sacré, et V. M. suppose bien qu'elle, l'Impéra-
« trice, n'étaient pas épargnées. — Ah! je le
« crois bien, répondait l'Empereur; mais n'im-
« porte, racontez toujours. — Eh bien, Sire,
« on disait qu'un jour V. M., fort mécontente à
« la lecture d'une dépêche de Vienne, avait dit
« à l'Impératrice, dans sa colère et sa mau-
« vaise humeur : *Votre père est une ganache.*
« Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de ter-
« mes français, s'adressant au premier courtisan
« qui lui tomba sous la main : l'Empereur me
« dit que mon père est une ganache; que veut
« dire cela? A cette interpellation inattendue,
« le courtisan, dans son embarras, balbutia que
« cela voulait dire un homme sage, de poids,
« de bon conseil. A quelques jours de là, et
« la mémoire encore toute fraîche de sa nou-
« velle acquisition, l'Impératrice présidant le
« Conseil d'État, et voyant la discussion
« plus animée qu'elle ne voulait, interpella,
« pour y mettre fin, M. Cambacérès, qui, à ses
« côtés, bâillait tant soit peu aux corneilles.

« — C'est à vous à nous mettre d'accord dans « cette occasion importante, lui dit-elle, vous « serez notre oracle; car je vous tiens pour « la première, la meilleure *ganache* de l'Em- « pire. » A ces paroles de mon récit, l'Empereur riait à s'en tenir les côtés. « Ah quel dommage, « disait-il, que cela ne soit véritable! Voyez- « vous bien l'ensemble du tableau : l'empe- « sure compromise de Cambacérès, l'hilarité de « tout le Conseil, et l'embarras de la pauvre « Marie-Louise épouvantée de tout son succès. »

La conversation avait duré long-temps ainsi, et peut-être y avait-il déjà plus de 2 heures que j'étais avec l'Empereur; je m'étais évertué à babiller tant et plus pour le distraire, et j'avais réussi. L'Empereur s'était ranimé; il avait ri : quand il me renvoya il était beaucoup mieux, et moi je partais heureux.

Mardi 30.

Deuxième jour de réclusion. — L'Empereur reçoit le Gouverneur dans sa chambre.— Conversation caractéristique.

Je devais aller dîner avec mon fils à Briars, chez notre hôte, à notre ancienne demeure. Sur les 3

heures et demie j'ai été prendre les ordres de l'Empereur; il était comme hier, et n'avait pas le projet de sortir davantage.

Un instant avant d'arriver à Hut's gate, chez Mme Bertrand, j'ai rencontré le Gouverneur qui allait à Longwood. Il m'a demandé comment se portait l'Empereur. Je lui ai dit en être inquiet; qu'il n'avait reçu aucun de nous hier; qu'il m'avait dit ce matin être bien; mais qu'à son visage j'eusse préféré qu'il m'eût dit être incommodé.

Vers les huit heures et demie nous nous sommes mis en route pour revenir à Longwood; il faisait très-obscur. Le temps s'est mis à une pluie battante, aussi vive, aussi mordante que la grêle. Nous avons fait la course la plus désagréable, la plus pénible, la plus dangereuse; à chaque instant à la veille de nous précipiter dans les abîmes, parce que nous galopions au hasard sans rien voir. Nous sommes arrivés transpercés.

L'Empereur avait donné l'ordre de m'introduire chez lui à mon retour. Il était bien; mais il n'était pas sorti plus que la veille, et n'avait

pas reçu d'avantage. Il m'attendait, a-t-il dit, et avait beaucoup de choses à me raconter.

Ayant appris que le Gouverneur était venu, il l'avait admis dans sa chambre, bien qu'il ne fût pas habillé, et se trouvât obligé de garder son canapé. Il avait parcouru, vis-à-vis de lui, dans le calme le plus parfait, disait-il, tous les points qui pouvaient se présenter naturellement à l'esprit. Il a parlé de protester contre le traité du 2 août, où les monarques alliés le déclarent proscrit et prisonnier. Il demandait quel était le droit de ces souverains de disposer de lui sans sa participation, lui qui était leur égal, et avait été parfois leur maître.

S'il avait voulu se retirer en Russie, disait-il, Alexandre, qui s'était dit son ami, qui n'avait eu avec lui que des querelles politiques, s'il ne l'eût pas maintenu Roi, l'eût du moins traité comme tel. Le Gouverneur n'en disconvenait pas.

S'il eût voulu, continuait-il, se réfugier en Autriche, l'Empereur François, sous peine de flétrissure et d'immoralité, ne pouvait lui interdire, non-seulement son empire, mais même sa maison, sa famille, dont lui Napoléon était

membre. Le Gouverneur en convenait encore.

« Enfin, si comptant mes intérêts personnels « pour quelque chose, lui avait-il dit, je me « fusse obstiné à les défendre en France les « armes à la main, nul doute que les alliés ne « m'eussent accordé par traité une foule d'avan- « tages, peut-être même du territoire. » Le Gouverneur, qui était demeuré long-temps sur les lieux, est convenu positivement qu'il eût obtenu sans peine quelque grand établissement souverain.

« Je ne l'ai pas voulu, avait poursuivi l'Em- « pereur, je me suis décidé à quitter les affaires, « indigné de voir les meneurs de la France la « trahir, ou se méprendre grossièrement sur ses « plus chers intérêts; indigné de voir que la « masse des représentans pouvait, plutôt que « de périr, transiger avec cette indépendance « sacrée, qui, non moins que l'honneur, est « aussi *une île escarpée et sans bords*. Dans « cet état de choses, à quoi me suis-je décidé? « quel parti ai-je pris? J'ai été chercher un « asile dans un pays auquel on croyait des lois, « chez un peuple dont pendant vingt ans j'avais « été le plus grand ennemi. Vous autres, qu'a-

« vez-vous fait?.... Vos actes ne vous honore-
« ront pas dans l'histoire! Et toutefois il est
« une Providence vengeresse; tôt ou tard vous
« en porterez la peine! Un long temps ne s'é-
« coulera pas que votre prospérité, vos lois
« n'expient cet attentat!.... Vos ministres, par
« leurs instructions, ont assez prouvé qu'ils
« voulaient se défaire de moi! Pourquoi les
« Rois qui m'ont proscrit n'ont-ils pas osé or-
« donner ouvertement ma mort! L'un eût été
« aussi légal que l'autre! Une fin prompte eût
« montré plus d'énergie de leur part que la
« mort lente à laquelle on me condamne. Les
« Calabrois ont été bien plus humains, plus
« généreux que les souverains ou vos ministres!
« Je ne me donnerai pas la mort; je pense que
« ce serait une lâcheté. Il est noble et coura-
« geux de surmonter l'infortune! Chacun ici
« bas est tenu à remplir son destin; mais si l'on
« compte me tenir ici, vous me la devez comme
« un bienfait; car ma demeure ici est une mort
« de chaque jour! L'île est trop petite pour
« moi, qui chaque jour faisais dix, quinze, vingt
« lieues à cheval. Le climat n'est pas le nôtre;
« ce n'est ni notre soleil ni nos saisons! Tout ici

« respire un ennui mortel ! la position est désa-
« gréable, insalubre, il n'y a point d'eau ; ce
« coin de l'île est désert, il a repoussé ses habi-
« tans ! »

Le Gouverneur ayant alors observé que ses instructions ordonnaient ces limites resserrées, qu'elles commandaient même qu'un officier le suivrait en tout temps.

« Si elles eussent été observées ainsi, je ne
« serais jamais sorti de ma chambre ; et si les
« vôtres ne peuvent point accorder plus d'é-
« tendue, vous ne pouvez désormais rien pour
« nous. Du reste, je ne demande ni ne veux rien.
« Transmettez mes sentimens à votre Gouver-
« nement. »

Il est échappé au Gouverneur de dire : Voilà ce que c'est que de donner des instructions de si loin, et sur une personne que l'on ne connaît pas. Il s'est rejeté sur ce qu'à l'arrivée de la maison ou du palais de bois qui est en route, on pourrait prendre peut-être de meilleures mesures ; que le vaisseau qui arrivait portait un grand nombre de meubles, des comestibles qu'on supposait lui être agréables ; que le Gou-

vernement faisait tous ses efforts pour adoucir sa situation.

L'Empereur a répondu que tous ces efforts se réduisaient à bien peu de choses : qu'il avait prié qu'on l'abonnât au Morning Chronicle et au Statesman pour lire *la question* sous les expressions les moins désagréables ; on n'en avait rien fait : il avait demandé des livres, sa seule consolation ; neuf mois étaient écoulés, il ne les avait point reçus : il avait demandé des nouvelles de son fils, de sa femme, on était demeuré sans répondre.

« Quant aux comestibles, aux meubles, « au logement, avait-il continué, vous et moi « sommes soldats, Monsieur; nous apprécions « ces choses ce qu'elles vallent. Vous avez été « dans ma ville natale, dans ma maison peut-« être; sans être la dernière de l'île, sans que « j'aie à en rougir, vous avez vu toutefois le « peu qu'elle était. Eh bien! pour avoir pos-« sédé un trône et distribué des couronnes, « je n'ai point oublié ma condition première : « mon canapé, mon lit de campagne, que « voilà, me suffisent. »

Le Gouverneur a observé que ce palais de

bois et tout ce qui l'accompagne était du moins une attention.

« Pour vous satisfaire peut-être aux yeux « de l'Europe, a repris l'Empereur; mais à « moi, il sont tout à fait indifférens et étran- « gers. Ce n'est point une maison, ce ne sont « point des meubles qu'il fallait m'envoyer; « mais bien plutôt un bourreau et un linceul! « Les uns me semblent une ironie, les autres « me seraient une faveur. Je le répète, les ins- « tructions de vos ministres y conduisent, et « moi je le réclame. L'Amiral, qui n'est point « un méchant homme, me semble à présent « les avoir adoucies. Je ne me plains point de « ses actes; ses formes seules m'ont choqué. » Ici le Gouverneur a demandé si, dans son ignorance, il n'avait pas lui-même commis quelques fautes. « Non, Monsieur, nous ne nous plai- « gnons de rien depuis votre arrivée. Toutefois « un acte nous a blessés : c'est votre inspection « de nos domestiques, en ce qu'elle était inju- « rieuse à M. de Montholon, dont c'était suspec- « ter la bonne foi; petite, pénible, offensante « envers moi, et peut-être aussi envers un gé- « néral anglais lui-même, qui venait mettre

« le doigt entre moi et mon valet de chambre. »

Le Gouverneur était assis dans un fauteuil en travers de l'Empereur, demeuré étendu sur son canapé. Il faisait sombre, le soir était venu, on ne se distinguait plus bien. « Aussi, obser- « vait l'Empereur, est-ce inutilement que j'ai « cherché à étudier le jeu de sa figure et à con- « naître l'impression que je pouvais causer en « ce moment.

Dans le cours de la conversation, l'Empereur, qui avait lu le matin la campagne de 1814, par Alphonse de Beauchamp, dans la qu'elle tous les bulletins anglais sont signés *Lowe*, a demandé au Gouverneur si c'était lui. Celui-ci s'est hâté de répondre et avec un embarras marqué, qu'ils étaient de lui, et que cela avait été sa manière de voir.

En se retirant, sir Hudson Lowe, qui dans le cours de la conversation, avait plusieurs fois offert à l'Empereur son médecin, qu'il disait très-habile, lui a réitéré de la porte la prière de trouver bon qu'il le lui envoyât : mais l'Empereur le devinait et l'a constamment refusé.

Après ce récit, l'Empereur a gardé le silence quelqnes minutes, puis il a repris, comme

par suite de réflexions: « Quelle ignoble et sinis-
« tre figure que celle de ce Gouverneur ! Dans
« ma vie je ne rencontrai jamais rien de pa-
« reil !... C'est à ne pas boire sa tasse de café,
« si on avait laissé un tel homme un instant seul
« auprès !..... Mon cher, on pourrait m'avoir
« envoyé pis qu'un geolier !!!..... »

N. B. Nous allons placer ici trois autres chapitres des campagnes d'Italie.

Le premier montre une campagne de 26 jours, pleine des plus grands événemens, et couronnée par la *Bataille de Castiglione*, dont il porte le titre.

Le second et le troisième, sous les titres *d'Arcole* et de *Rivoli*, sont une suite de nouveaux prodiges.

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

Depuis l'invasion de Wurmser, le 29 juillet 1796, jusqu'au reblocus de Mantoue, le 24 août suivant, espace de 26 jours. (*Voyez la Carte.*)

I. ***Le maréchal Wurmser quitte le commandement de l'armée d'Allemagne, et prend le commandement de l'armée autrichienne en Italie.*** — L'armée d'Italie avait ouvert la campagne au mois d'avril. On était en juin, et les armées du Nord, du Rhin, et Sambre-et-Meuse, étaient encore inactives. Ces grandes et belles armées, de plus de 200 mille hommes, faisant les principales forces de la république, tenaient tranquillement garnison en Hollande, sur Meuse et Rhin, et dans l'Alsace.

Lorsqu'on apprit l'arrivée des Français sur l'Adige et le blocus de Mantoue, la cour d'Autriche renonça à l'offensive qu'elle avait projetée en Alsace et sur le Bas-Rhin, et ordonna au maréchal Wurmser, qui avait été destiné à cette opération, de *revenir* en toute hâte diriger les affaires d'Italie, et d'y amener 30 mille hommes de ses meilleures troupes;

qui, jointes aux renforts envoyés de toute la monarchie, devaient lui composer une armée de *près* de 100 mille hommes.

L'armée française d'Italie avait rempli sa tâche en détruisant l'armée qui lui était opposée. Si les armées du Nord en eussent fait autant, la grande lutte eût été terminée.

Cependant le bruit des préparatifs de la maison d'Autriche retentissait dans toute l'Italie. Toutes les nouvelles confidentielles des agens diplomatiques, toutes les lettres des ennemis de la France étaient pleines de détails sur l'immensité des moyens qu'on allait déployer, sur la certitude que *l'empereur d'Allemagne*, avant la fin d'août, serait maître de Milan, et aurait chassé les Français de l'Italie.

II. *Situation de l'armée d'Italie.* — Dès la fin de juin *le général français* suivait attentivement tous ces préparatifs, et en concevait de vives alarmes. Il faisait sentir au Directoire qu'il était impossible que 30 mille Français pussent soutenir seuls l'effort de toute la puissance autrichienne. Il demandait qu'on lui envoyât des renforts des armées

du Rhin; ou bien que ces mêmes armées entrassent en campagne *sans délai.* Il rappelait la promesse positive qu'on lui avait donnée à son départ de Paris, qu'elles commenceraient à opérer le 15 avril; il se plaignait que 2 mois se fussent écoulés sans qu'elles eussent bougé.

Wurmser quitta le Rhin, avec ses renforts, vers le commencement de juin; et vers la fin du même mois, les armées du Rhin, et Sambre-et-Meuse ouvrirent enfin la campagne. Mais alors leur diversion n'était plus utile à l'armée d'Italie : Wurmser y était déjà arrivé.

Le général français réunit toutes ses forces sur l'Adige, et sur la Chiesa; il ne laissa personne dans les Légations, ni en Toscane, si ce n'est un bataillon de dépôt dans la citadelle de Ferrare et 2 à Livourne. Il affaiblit, autant que possible, les garnisons de Coni, Tortone et Alexandrie; il rassembla sous sa main tous les moyens disponibles de l'armée. Le siége de Mantoue commençait à donner des malades; et quelque soin que l'on eût porté à mettre le moins de monde possible

devant cette place malsaine, nos pertes ne laissaient pas d'être considérables.

Le général en chef ne put réunir *en ligne* que 30 mille hommes présens sous les armes. C'est avec *cette armée* qu'il allait avoir à lutter contre la principale armée de la maison d'Autriche.

La correspondance des divers pays de l'Italie étant très-active avec le Tyrol, où se réunissaient toutes ces forces ennemies, on pouvait s'apercevoir chaque jour de l'influence funeste de ces grands préparatifs sur les esprits. Les partisans des Français tremblaient; ceux de l'Autriche, au contraire, étaient fiers et menaçans. Mais tous s'étonnaient qu'une puissance comme la France, laissât une armée, qui avait si bien mérité d'elle, sans secours et sans appui. Ces observations pénétraient jusqu'aux soldats mêmes, par leur habituelle communication avec les habitans du pays.

A la fin de juillet, le général Soret avait son quartier-général à Salo : il était chargé de couvrir le débouché de la Chiesa, où passe une grande route qui communique de Trente

à Brescia. Masséna était à Bossolengo, faisant occuper la Corona et Montebaldo par la brigade Joubert, et campait, avec le reste de sa division, sur le plateau de Rivoli. La brigade de Dallemagne était postée à Vérone; la division d'Augereau occupait Porto-Legnago et le bas Adige. Le général Guillaume commandait à Peschiera, où 6 galères, sous les ordres du capitaine de vaisseau Lallemand, assuraient le lac de Guarda. Enfin Serrurier pressait le siége de Mantoue. Kilmaine commandait la cavalerie de l'armée.

III. *Plan de campagne de Wurmser.* — *Wurmser pouvait* passer la Brenta, déboucher, par Vicence et Padoue, sur l'Adige. Par-là il évitait les montagnes; mais il se trouvait séparé de Mantoue par l'Adige, et obligé de la passer de vive force devant l'armée française; ou bien il pouvait déboucher entre l'Adige et le lac de Guarda; s'emparer de Montebaldo, du plateau de Rivoli, faire venir son artillerie et ses bagages par la chaussée qui suit la rive gauche de l'Adige. Son armée se trouvait alors avoir franchi les montagnes et l'Adige, et n'avoir plus d'obstacle pour arriver jusqu'a Man-

toue. Mais son artillerie et sa cavalerie ne pouvaient se joindre à son infanterie qu'après la prise du plateau de Rivoli. Il pouvait donc se trouver attaqué, et obligé de livrer *une bataille décisive* avant d'être joint par son artillerie et sa cavalerie.

Cependant, il ne tint pas compte de cet inconvénient, et adopta ce dernier parti. *Wurmser*, instruit de la prise du camp retranché de Mantoue et des dangers de la place, précipita son mouvement de 8 à 10 jours. Il divisait son armée en trois corps : Le premier et le plus considérable formant son centre, déboucha par Montebaldo et s'empara de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda ; il était composé de 4 divisions formant 40 mille hommes. Le second formant sa gauche, composé d'une division d'infanterie de 10 ou 12 mille hommes avec toute l'artillerie, la cavalerie et les bagages, suivit la chaussée qui de Roveredo conduit à Vérone, le long de la rive gauche de l'Adige, et devait se réunir à l'armée en passant l'Adige, soit au plateau de Rivoli, soit sur les ponts à Vérone. Le troisième, formant sa droite, fort de 3 divisions,

formant 30 à 35 mille hommes, se dirigea sur la rive gauche du lac de Guarda, suivit le débouché de la Chiesa, en côtoyant le lac d'Idro; par cette marche, ce corps avait tourné le Mincio, coupait une des grandes routes de l'armée française à Milan, et tournait tout le siége de Mantoue. Ce plan était, de la part de l'ennemi, le résultat d'une extrême confiance dans ses forces et dans ses succès. Il comptait tellement sur notre défaite, qu'il s'occupait déjà de nous couper toute retraite. Ainsi Wurmser, en perspective, cernait d'avance l'armée française : la croyant enchaînée à la nécessité de défendre le siége de Mantoue, il pensait que cerner ce point fixe, c'était cerner l'armée française, qu'il en regardait comme inséparable.

IV. *Wurmser débouche par Montebaldo, par la chaussée de Roveredo à Vérone, et par celle de la Chiesa*, 29 *juillet*. — A la fin de juillet, le quartier-général de l'armée française fut transporté à Brescia. Le 28, à 10 heures du soir, le général français partit de Brescia pour visiter ses avants-postes. Arrivé le 29 à la pointe du jour à Peschiera, y il apprit que la Corona et Montebaldo étaient attaqués par

des forces considérables. Il arriva à 8 heures du matin à Vérone. A 2 heures après midi les troupes légères de l'ennemi se montrèrent sur le sommet des montagnes qui séparent Vérone du Tyrol, et s'engagèrent avec nos troupes. Le général en chef rétrograda toute la soirée, et porta le quartier-général à Castelnovo entre l'Adige et le Mincio. Il était là plus à portée de recevoir les rapports de toute la ligne.

Dans le courant de la nuit, il apprit que Joubert, attaqué à la Corona par toute une armée, avait résisté tout le jour; mais qu'il venait de se replier sur le plateau de Rivoli, que Masséna occupait en grande force; que des lignes nombreuses de feu couvraient toutes les montagnes entre le lac de Guarda et l'Adige; que, sur les hauteurs de Vérone, les feux indiquaient qu'à la fin du jour les troupes ennemies s'y étaient augmentées; que du côté de Montebello, Vicence, Bassano, Lignano, il n'y avait ni mouvemens, ni ennemis; mais que du côté de Brescia, 3 divisions ennemies avaient débouché par la vallée de la Chiesa. Une couvrait les hauteurs de Sainte Osetto, semblant se diriger sur Brescia; l'autre avait pris posi-

tion à Gavardo, et paraissait se porter sur Ponte-Marco et Lonato; la troisième avait pris sur Salo, où l'on se battait déjà.

Un peu plus tard, il fut instruit que la division *ennemie* de Saint-Osetto avait déjà envoyé son avant-garde à Brescia, où elle n'avait trouvé aucune résistance, puisqu'on n'y avait laissé que 300 convalescens pour la garde des hôpitaux. Ainsi la communication de l'armée avec Milan, par Brescia, se trouvant interceptée, on ne pouvait plus correspondre avec cette ville que par Crémone.

Des coureurs ennemis se faisaient déjà voir sur toutes les routes, qui de Brescia vont sur Milan, Crémone et Mantoue, annonçant partout qu'une armée de 80 mille hommes avait débouché par Brescia, en même temps qu'une autre, de 100 mille, débouchait par Vérone.

Il apprit aussi que la division ennemie dirigée sur Salo, en était venue aux mains avec Soret; et que celui-ci, ayant eu connaissance des deux autres divisions qui se portaient sur Brescia et sur Lonato, avait craint de se trouver coupé et de Brescia et de l'armée, et avait jugé à propos de se replier sur les hauteurs

de Dezenzano, à fin de conserver ses communications; qu'il avait laissé le général Guieux à Salo, avec 1500 hommes dans un antique château, espèce de forteresse à l'abri d'un coup de main; que la division ennemie de Gavardo avait envoyé quelques coureurs sur Ponte-Saint-Marco; mais qu'ils y *avaient été* contenus par une compagnie de chasseurs qui s'y trouvait.

V. *Grande et prompte résolution que prend le général français. Combat de Salo. Combat de Lonato,* 31 *juillet.* — Dès ce moment le plan d'attaque de Wurmser se trouvait dévoilé. Seule contre toutes ces forces, l'armée française ne pouvait rien : on n'était pas un contre trois. Mais, seule contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité.

Le général français prit son parti sur-le-champ. L'ennemi avait pris l'initiative, qu'il espérait conserver; le général français résolut de déconcerter ses projets, en prenant lui-même cette initiative. Wurmser supposait l'armée française fixée à la position de Mantoue. Napoléon décida aussitôt de la rendre mobile, en levant le siége de cette place, sacrifiant son équi-

page de siége, et se portant rapidement, avec toutes les forces réunies de l'armée, sur un des corps de l'armée ennemie, pour revenir successivement contre les autres corps. La droite de l'armée autrichienne, qui avait débouché par la chaussée de la Chiesa et Brescia, étant la plus engagée, il marcha d'abord sur elle.

Serrurier *brûla ses affûts et ses plates-formes, jeta* ses poudres à l'eau, enterra ses projectiles, encloua ses pièces, et leva le siége de *Mantoue* dans la nuit du 31 juillet au premier août.

Augereau se porta de *Legnago* sur le Mincio à Borghetto. Masséna défendit, toute la journée du 30, les hauteurs entre l'Adige et le lac de Guarda. Dallemagne se dirigea sur Lonato.

Le général en chef se rendit sur les hauteurs en arrière de Dezenzano. Il fit remarcher Soret sur Salo, pour dégager le général Guieux, qui se trouvait compromis dans la mauvaise position où il l'avait laissé. Cependant ce général s'était battu 48 heures contre toute une division ennemie; cinq fois on lui avait livré l'assaut, et cinq fois il avait couvert les avenues de cadavres. Soret arriva au moment même où

l'ennemi tentait un dernier effort : il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, et dégagea Guieux.

Dans le même moment la division autrichienne de Gavardo s'était portée sur Lonato, pour prendre *position sur les hauteurs*, et tâcher d'opérer sa jonction avec Wurmser sur le Mincio. Le général en chef mena lui-même la brigade de Dallemagne contre cette division. *Cette brigade* fit des prodiges de valeur; la 32e en faisait partie. L'ennemi fut battu, mis en déroute et éprouva une grande perte.

Ces deux divisions ennemies, battues par Soret et Dallemagne, *se rallièrent* à Gavardo. Soret craignit *de se compromettre*, et revint prendre une position intermédiaire entre Salo et Dezenzano.

Pendant ce temps Wurmser avait fait passer sur les ponts de Vérone son artillerie et sa cavalerie. Maître de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda, il plaçait une de ses divisions sur les hauteurs de Peschiera, pour masquer cette place et garder ses communications. Il en dirigeait deux autres, avec une partie de sa cavalerie, sur Borghetto, pour s'emparer du

pont sur le Mincio, et déboucher sur la Chiesa, afin de se mettre en communication avec sa droite. Enfin avec ses deux dernières divisions d'infanterie, et le reste de sa cavalerie, il marchait sur Mantoue, pour faire lever le siége de cette place.

Depuis 24 heures les troupes françaises avaient tout évacué *de devant Mantoue: Wurmser* y trouva les tranchées et les batteries encore entières, les pièces renversées et enclouées, et partout des débris d'affûts, de plates-formes et de munitions de toute espèce. La précipitation qui semblait avoir présidé à ces mesures, dût le réjouir agréablement; tout ce qu'il voyait autour de lui semblait bien plus le résultat de l'épouvante que les suites d'un plan calculé.

Masséna, après avoir contenu l'ennemi toute la journée du 30, passa, dans la nuit, le Mincio à Peschiera, et continua sur Brescia. La division autrichienne qui *se présenta devant* Peschiera trouva la rive droite du Mincio garnie de tirailleurs, fournis *par la garnison et par* une arrière-garde laissée par Masséna, laquelle avait ordre de *disputer le passage du Mincio*, et

lorsqu'il serait forcé de se concentrer sur Lonato.

En se dirigeant sur Brescia, Augereau avait passé le Mincio à Borghetto. Il avait coupé le pont et laissé aussi une arrière-garde pour border la rivière, avec ordre de se concentrer à Castiglione *lorsqu'elle serait forcée.*

Toute la nuit du 31 juillet au 1er août, *le général en chef* marcha avec *les divisions* Augereau et Masséna sur Brescia, où on arriva à 10 heures du matin. La division ennemie de Brescia, instruite que toute l'armée française débouchait sur elle par toutes les routes, n'eut garde d'attendre, et se retira en toute hâte. Les Autrichiens en entrant dans Brescia y avaient trouvé tous nos malades et nos convalescens; mais ils y restèrent si peu et furent contraints d'en sortir si précipitamment, qu'ils n'eurent pas le temps de reconnaître leurs prisonniers, ni d'en disposer.

Le général Lespinois et l'adjudant-général Herbin, chacun avec quelques bataillons, furent mis à la poursuite des ennemis sur Saint-Osetto et *les débouchés de la Chiesa.*

Les deux divisions Augereau et Masséna

retournèrent, par une contre-marche rapide, du côté du Mincio, d'où elles étaient parties, *pour soutenir leur arrière-garde.*

VI. *Bataille de Lonato, 3 août.*—Le 2 août, Augereau, formant la droite, occupait Montechiaro; Masséna, formant le centre, était campé à Ponte-Marco, se liant avec Soret, qui, formant la gauche, occupait une hauteur entre Salo et Dezenzano, faisant face en arrière pour contenir toute la droite de l'ennemi.

Cependant les arrières-gardes qu'Augereau et Masséna avaient laissées sur le Mincio s'étaient retirées devant les divisions ennemies, qui avaient passé cette rivière. Celle d'Augereau, qui avait ordre de se réunir à Castiglione, quitta ce poste avant le temps, et revint en désordre joindre son corps.

Napoléon, mécontent du général Valette, qui la commandait, le destitua devant les troupes, pour n'avoir pas montré plus de fermeté dans cette occasion. Quant au général Pigeon, chargé de l'arrière-garde de Masséna, il vint en bon ordre sur Lonato, qui lui avait été indiqué, et s'y établit.

L'ennemi, profitant de la faute du général

Valette, s'empara de Castiglione, le 2 même, et s'y retrancha.

Le 3, eut lieu la bataille de Lonato : elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser, venues de Borghetto, et par une des brigades de la division demeurée sur Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, pouvait composer 30 mille hommes. Les Français en avaient 20 à 23 mille, aussi le succès ne fut pas douteux. Wurmser, avec les deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduite à Mantoue, ne purent s'y trouver.

A l'aube du jour l'ennemi se porta sur Lonato, qu'il attaqua vivement : c'est par là qu'il prétendait faire sa jonction avec sa droite, sur laquelle du reste il commençait à concevoir des inquiétudes. L'avant-garde de Masséna fut culbutée; l'ennemi prit Lonato. Le général en chef, qui était à Ponte-Marco, marcha lui-même pour reprendre Lonato. Le général autrichien, s'étant trop étendu, toujours dans l'intention de gagner sur la droite, afin d'ouvrir ses communications avec Salo, fut enfoncé, Lonato repris au pas de charge, et la ligne ennemie coupée. Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo; mais elle rencontra le

général Soret en front, et avait le général Saint-Hilaire en queue.

Tournée de tout côté, elle fut obligée de mettre bas les armes. Si nous fûmes attaqués au centre, ce fut nous qui attaquâmes à la droite. Au jour, Augereau aborda l'ennemi, qui couvrait Castiglione, et l'enfonça, après un combat opiniâtre, où la valeur des troupes suppléa au nombre. L'ennemi éprouva beaucoup de mal, perdit Castiglione, et se retira sur Mantoue, d'où lui arrivèrent les premiers renforts; mais seulement quand la journée était déjà finie. Nous perdîmes beaucoup de braves dans cette affaire opiniâtre; l'armée regretta particulièrement le général Beyrand et le colonel Pourailler, officiers très-distingués.

VII. *Reddition des 3 divisions de droite de l'ennemi, et d'une partie de son centre.* — Les trois divisions de droite de l'armée ennemie eurent nouvelle dans la nuit de la bataille de Lonato; elles en entendaient le canon : leur découragement devint extrême. Leur jonction avec le corps principal de l'armée devenait impossible. Elles avaient vu d'ailleurs sur elles *plusieurs divisions* fran-

çaises, et les croyaient toujours manœuvrant contre elles. *L'armée française* leur semblait innombrable, ils la voyaient partout.

Wurmser avait, de Mantoue, dirigé une partie de ses troupes vers Marcaria, pour poursuivre Serrurier. Il lui fallut perdre du temps pour faire revenir ces troupes sur *Castiglione*. Le 4 il ne se trouvait pas en mesure. Il employa toute la journée à rassembler ses corps, à réorganiser ce qui avait combattu à Lonato, et à réapprovisionner son artillerie.

Quand le général français, sur les 2 ou 3 heures après-midi, vint observer sa ligne de bataille, il la trouva formidable; elle présentait encore 40 mille combattans. Il ordonna qu'on se retranchât à Castiglione, et partit lui-même pour Lonato, afin de veiller en personne au mouvement de ses troupes, qu'il devenait de la plus haute importance de rassembler, dans la nuit, autour de Castiglione. Toute la journée, Soret et Herbin d'un côté, Dallemagne et St.-Hilaire de l'autre, avaient marché à la suite des trois divisions ennemies de la droite, *et de celles coupées du centre à la journée de Lonato*,

les avaient poursuivies sans relâche, faisant des prisonniers à chaque pas. Des bataillons entiers avaient posé les armes à Saint-Osetto, d'autres à Gavardo, d'autres enfin erraient incertains dans les vallées voisines.

4 ou 5 mille de ceux-ci sont instruits par des paysans qu'il n'y avait que 1200 Français dans Lonato; ils y marchent dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le Mincio. Il était 4 heures après-midi; Napoléon y entrait de son côté, venant de Castiglione. On lui annonce un parlementaire, il apprend en même temps qu'on prend les armes, que des colonnes ennemies débouchent par Ponte-Saint-Marco qu'elles veulent entrer dans Lonato, et font sommer cette ville de se rendre.

Cependant nous étions toujours maîtres de Salo et de Gavardo, dès-lors il devenait évident que ce ne pouvait être que des colonnes perdues, qui cherchaient à se frayer un passage. Napoléon fit monter à cheval son nombreux état-major : il se fit amener l'officier parlementaire, et lui fait débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier-général. « Allez dire à votre général,

« lui dit-il, que je lui donne 8 minutes pour « poser les armes. Il se trouve au milieu « de l'armée française; passé ce temps il n'au- « rait rien à espérer. »

Harassés depuis 3 jours, errans, incertains; ne sachant plus que devenir, persuadés qu'ils avaient été trompés par les paysans, ces 4 ou 5 mille hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion de ces divisions autrichiennes, qui, battues à Salo, à Lonato à Gavardo, poursuivies dans toutes les directions, étaient désormais à peu-près fondues. Tout le reste du 4 et la nuit entière se passèrent à rallier la totalité des colonnes et à les concentrer sur Castiglione.

VIII. *Bataille de Castiglione*, 5 *août*. — Le 5 avant le jour, *l'armée française toute réunie*, forte de 25 mille hommes y compris la division Serrurier, *occupa les hauteurs de Castiglione*, excellente position. Le général Serrurier avec la division du siége de Mantoue, avait reçu l'ordre de marcher toute la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de Wurmser : son attaque devait être le signal

de la bataille. *On* attendait un grand succès moral de cette attaque inopinée; et, pour la rendre plus sensible, *l'armée française feignit* de reculer.

Aussitôt qu'on entendit les premiers coups du corps de Serrurier, qui, étant malade, avait été remplacé par *le général* Fiorella, on marcha vivement à l'ennemi, et l'on tomba sur des gens déjà ébranlés dans leur confiance, *et n'ayant plus* leur première ardeur. Un mamelon, au milieu de la plaine, formait un fort appui pour la gauche ennemie. L'adjudant-général Verdier fut chargé de l'attaquer; l'aide-de-camp *du général en chef* Marmont s'y dirigea avec 20 pièces d'artillerie : le poste fut enlevé. Masséna attaqua la droite, Augereau le centre, Fiorella prit la gauche à revers; partout on fut victorieux, l'ennemi fut mis dans une déroute complette. L'excessive fatigue des troupes françaises put seule sauver les débris de Wurmser : ils fuyrent en désordre au-delà du Mincio, où Wurmser espérait se maintenir : il y eût trouvé l'avantage de rester en communication avec Mantoue. Mais la division Auge-

gereau se dirigea sur Borghetto, celle de Masséna sur Peschiera.

Le général Guillaume, commandant de cette dernière place, qui y avait été laissé avec 400 hommes seulement, en avait muré les portes pour s'y mieux défendre. Il eût fallu 48 heures pour les désencombrer. Les soldats durent sauter par-dessus les remparts pour aller à l'ennemi. Les troupes autrichiennes qui bloquaient Peschiera étaient fraîches. Elles soutinrent long-temps le combat contre la 18e de ligne. Elles furent enfin enfoncées, perdirent 18 pièces de canon, et beaucoup de prisonniers.

Le général en chef marcha avec la division Serrurier sur Vérone. Il y arriva le 7 dans la nuit; Wurmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner la nuit pour faire filer ses bagages; mais on les enfonça à coups de canon et l'on pénétra dans la ville. Les Autrichiens y perdirent beaucoup de monde. La division Augereau éprouvant des difficultés à opérer son passage à Borghetto, revint passer à Peschiera.

Perdant l'espérance de conserver la ligne du Mincio, Wurmser essaya de conserver les positions importantes du Montebaldo et de la Roca

d'Anfo. Le général Saint-Hilaire marcha sur la Roca d'Anfo, attaqua l'ennemi dans la vallée de Lodron, et lui fit beaucoup de prisonniers. On s'empara de Riva, et Wurmser fut obligé de brûler sa flotille. Masséna marcha sur le Montebaldo, et reprit la Corona. Augereau remonta la rive gauche de l'Adige, en suivant les crêtes des montagnes, et arriva jusqu'à la hauteur d'Ala. L'ennemi éprouva des pertes considérables dans les tentatives dont il accompagna sa retraite. Ses troupes n'avaient plus de moral.

Après la perte de deux batailles comme celles de Lonato et de Castiglione, Wurmser aurait dû comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper pour s'assurer de la ligne de l'Adige. Il se retira à Roveredo et à Trente. L'armée française avait aussi elle-même besoin de repos. Les forces de Wurmser, après ses défaites, étaient encore égales aux nôtres; mais avec cette différence que désormais un bataillon de l'armée d'Italie en mettait quatre des ennemis en fuite, et que partout on ramassait du canon, des prisonniers et des objets militaires.

Wurmser avait ravitaille la garnison de Mantoue, il est vrai; mais il ne ramenait pas en ce moment de toute sa belle armée, y compris sa cavalerie, plus de 40 à 45 mille hommes. Du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette belle armée, après ses revers, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne.

Le plan de Wurmser, qui pouvait réussir dans d'autres circonstances, ou contre un autre homme que son adversaire, devait pourtant avoir l'issue funeste qu'il a eu; et, bien qu'au premier coup d'œil la défaite de cette grande et belle armée, en si peu de jours, semble ne devoir être attribuée qu'à l'habileté du général français, qui improvisa sans cesse ses manœuvres, contre un plan général arrêté à l'avance, il faut convenir que ce plan reposait sur des bases fausses. C'était une faute que de faire agir séparément des corps qui n'avaient entre eux aucune communication, *vis à vis d'une armée centralisée, et* dont les communications étaient faciles. La droite ne pouvait communiquer avec

le centre que par Rovéredo et Lodron. Ce fut une seconde faute encore que de subdiviser le corps de la droite, et de donner des buts différens à ces différentes divisions. Celle qui fut à Brescia ne trouva personne contre elle, et celle qui atteignit Lonato eut à faire aux troupes qui la veille étaient à Vérone devant la gauche *autrichienne*, laquelle, dans ce moment, n'avait plus rien devant elle. L'armée autrichienne comptait de très-bonnes troupes; mais elle en avait aussi de médiocres : tout ce qui était venu du Rhin, avec Wurmser, était excellent et animé de l'espoir de la victoire; mais tous les cadres de l'ancienne armée de Beaulieu, battue dans tant de circonstances, traînaient avec eux le découragement. Une des dispositions de Wurmser, que les circonstances rendirent des plus funestes, c'est que la plus grande partie de sa droite se trouva composée de Hongrois, troupes lourdes, qui une fois déroutées, ne surent plus comment se tirer de ces montagnes, et qui, à cause de leur langage, ne purent se faire entendre.

IX. *Second siége de Mantoue.* Les premiers *jours* de la levée du blocus de Mantoue furent employés par la garnison à défaire les ouvrages

des assiégeans, à faire entrer les pièces et les munitions qu'ils *trouvèrent*. Mais les prompts revers de Wurmser ramenèrent bientôt les Français devant la place. La perte de l'équipage d'artillerie ne laissait plus d'espérances de pouvoir en faire le siége. Cet équipage, formé à grande peine, de pièces recueillies dans les différentes places de l'Italie, était presqu'entièrement perdu. D'ailleurs, la saison devenait trop mauvaise, l'ouverture et le service de la tranchée eussent été trop dangereux pour les troupes, au moment où la malignité du climat allait exercer ses ravages. *Le général français* n'ayant donc pas sous la main un équipage de siége qui pût lui donner l'assurance de prendre Mantoue avant six semaines, ne voulut pas songer à en former un second, qui n'eût été prêt qu'au moment même où de nouveaux événemens pouvaient l'exposer à le perdre de nouveau, en le forçant de lever le siége une seconde fois. Il se contenta donc d'un simple blocus. Le général Sahuguet en fut chargé; il attaqua Governolo; et le général Dallemagne, Borgo-Forte: ils s'en emparèrent ainsi que de tout le Seraglio, rejetèrent l'ennemi dans la place et en resserrè-

rent étroitement le blocus. On s'occupa de multiplier les redoutes et les fortifications autour de la ville, afin d'y employer le moins de monde possible; car tous les jours les assiégeans diminuaient par le ravage de la fièvre, et l'on prévoyait avec effroi que ce ravage ne ferait qu'accroître avec l'automne. Il était vrai que la garnison était soumise aux mêmes maux et à la même diminution.

X. *Conduite des différens peuples d'Italie durant cette crise.* — Cependant la position de l'Italie, dans le peu de jours qui venaient de s'écouler, avait été une véritable révélation. Toutes les passions s'étaient montrées au grand jour; chacun se démasqua. Le parti ennemi se montra à Crémone, à Casal-major; et quelques étincelles se laissèrent voir à Pavie. En général la Lombardie montra un bon esprit; à Milan surtout presque tout le peuple témoigna une grande constance et beaucoup de fortitude: ils gagnèrent notre confiance, et méritèrent les armes qu'ils ne cessaient de demander avec instance. Aussi le général français leur écrivait-il dans sa satisfaction : « Lorsque l'armée battait en re-« traite, que les partisans de l'Autriche et les

« ennemis de la liberté la croyaient perdue « sans ressource, lorsqu'il était impossible à « vous-mêmes de soupçonner que cette retraite « n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'at- « tachement pour la France, de l'amour pour « la liberté; vous avez déployé un zèle et un « caractère qui vous ont mérité l'estime de l'ar- « mée, et vous mériteront la protection de la « République française. »

« Chaque jour votre peuple se rend davan- « tage digne de la liberté. Il acquiert chaque « jour de l'énergie. Il paraîtra sans doute un « jour avec gloire sur la scène du monde. Re- « cevez le témoignage de ma satisfaction et du « vœu sincère que fait le peuple français pour « vous voir libre et heureux. » Les peuples de Bologne, Ferrare, Reggio, Modène, montrèrent un véritable intérêt pour notre cause. Parme demeura fidèle à son armistice; mais la régence de Modène se montra ouvertement notre ennemie. A Rome, les Français furent insultés dans les *rues*, on y proclama leur expulsion de l'Italie. On suspendit l'accomplissement des conditions de l'armistice non encore remplies. Le général en chef eût pu punir une pareille con-

duite; mais d'autres pensées le portaient ailleurs et l'obligeaient d'ajourner le châtiment, si les négociations n'amenaient le repentir. Le cardinal Mattey, archevêque de Ferrare, témoigna sa joie à la nouvelle de la levée du siége de Mantoue. Il appela les peuples à l'insurrection contre les Français. Il prit possession de la *citadelle* de Ferrare, et y arbora les couleurs du Pape. Le Pape y envoya aussitôt un légat et par-là viola l'armistice. Après la bataille de Castiglione, le général français fit arrêter Mattey, et le fit conduire à Brescia. Le cardinal, interdit, ne répondit que par ce seul mot: Peccavi! ce qui désarma *Napoléon*, qui se contenta de le mettre trois mois dans un séminaire à Brescia. Depuis, ce cardinal a été plénipotentiaire du Pape à Tolentino. Le cardinal Mattey était d'une famille princière à Rome : c'était un homme borné, de peu de talent; mais qui passait pour être d'une dévotion sincère. Il était minutieusement attaché aux pratiques du culte. Après la mort du Pape Pie VI, la cour de Vienne s'agita beaucoup, au conclave de Venise, pour le faire nommer Pape; mais elle ne réussit point.

Chiaramonti, évêque d'Incola, l'emporta, et prit le nom de Pie VII.

N. B. de l'éditeur écrit sous dictée. — Le rapport ne donne que 20 mille hommes amenés du Rhin par Wurmser. Le chapitre dit 30, et celui-ci a raison. L'inégalité des forces a toujours été telle entre les deux armées, que le général français, dans ses rapports, croyait être obligé souvent de diminuer les forces de l'ennemi, pour ne pas décourager sa propre armée. C'est ce qui explique la différence des nombres qu'on rencontre parfois entre l'Ouvrage et les pièces officielles.

BATAILLE D'ARCOLE.

De l'offensive d'Alvenzi, le 29 novembre 1796, jusqu'à l'entière expulsion de son armée, le 21 novembre suivant, espace de 19 jours. (*Voyez la Carte.*)

I. *Le maréchal Alvenzi prend le commandement de la nouvelle armée autrichienne ; sa force.*—Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été battues en Allemagne; elles avaient repassé le Rhin. Ces succès consolaient la Cour de Vienne de ses pertes en Italie. Ils lui donnaient la facilité d'humilier l'orgueil des Français dans cette partie. Elle donna des ordres pour former une armée, dégager Mantoue, délivrer Wurmser, et réparer les affronts qu'elle avait reçus de ce côté. Elle assembla quatre divisions *d'infanterie et une de cavalerie* dans le Frioul, et deux dans le Tyrol, faisant ensemble 60 mille hommes. Ces troupes se composaient de forts détachemens des armées victorieuses d'Allemagne, des cadres recrutés de l'armée de Wurmser, et d'une levée extraordinaire de 15 mille Croates. Le commandement général fut donné au maréchal Alvinzi, et l'on confia le corps particulier du

Tyrol, d'environ 18 mille hommes, au général Davidowich. Le Sénat de Venise secondait en secret les Autrichiens. Il lui demeurait démontré que les succès de la cause française seraient la ruine de son aristocratie. Il voyait chaque jour l'esprit de ses peuples de terre ferme se déterriorer et appeler à grands cris une révolution. La cour de Rome avait levé le masque; se trouvant compromise depuis les affaires de Wurmser, elle n'espérait plus son salut que dans les succès de l'Autriche. Elle n'exécutait aucune des conditions de l'armistice de Bologne; elle s'apercevait avec effroi que le général français temporisait, et que, par une feinte modération et des négociations prolongées, il ajournait l'instant du châtiment. Elle était exaltée d'ailleurs par les succès d'Allemagne, et instruite à point du petit nombre de Français, et du grand nombre de leurs malades; elle mettait en mouvement ses moyens physiques en levant des troupes, et ses moyens moraux en persuadant les esprits, à l'aide des couvens et des prêtres, de la faiblesse des Français, et de la force irrésistible des Autrichiens.

II. *Bon état de l'armée française; l'opi-*

nion des peuples d'Italie appelle ses succès. —Le général français s'était flatté long-temps de recevoir de nouveaux renforts. Il avait fortement représenté au Directoire, ou que les armées du Nord devaient repasser le Rhin, ou qu'il fallait qu'on lui envoyât 50 mille hommes. On lui fit des promesses qu'on ne réalisa pas; et tous les secours qu'on lui donna se réduisirent à quatre régimens, détachés de la Vendée: l'esprit de cette province s'était amélioré. Ces régimens, composant environ 8 mille hommes, arrivèrent successivement dans un intervalle de deux mois. Ils furent d'un grand secours; compensèrent les pertes éprouvées *les mois précédens*, et maintinrent l'armée active à son nombre habituel de 30 mille combattans. Les lettres du Tyrol, du Frioul, de Venise, de Rome, ne cessaient *de parler* des grands préparatifs qui se faisaient contre les Français; mais cette fois l'esprit plus prononcé des peuples, et d'autres circonstances, donnaient une toute autre physionomie à l'Italie et aux affaires. Ce n'était plus *comme* avant Lonato et Castiglione. Les prodiges accomplis par les Français, les nombreuses défaites éprouvées par les Autrichiens,

avaient tourné l'opinion. Alors les trois quarts de l'Italie pensaient qu'il était impossible que les Français pussent conserver leur conquête. Aujourd'hui les trois quarts de cette même Italie ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir des Autrichiens de jamais la leur arracher. On fit sonner bien haut l'arrivée des quatre régimens venant de France. Leur mouvement se fit par bataillons, ce qui composa douze colonnes. On prit toutes les mesures pour que le pays et une partie de l'armée crussent qu'on s'était renforcé de douze régimens.

On croyait que les vivres manquaient dans Mantoue, et que cette place tomberait infailliblement avant que l'armée autrichienne pût recommencer la lutte, de sorte que nos troupes *entendaient parler* des préparatifs de l'*Autriche* avec confiance : *elles semblaient sûres* de la victoire. L'armée était bien nourrie, bien payée, bien vêtue; son artillerie était nombreuse et bien attelée; sa cavalerie faible en nombre, à la vérité, mais ne manquant de rien, et en aussi bon état que possible.

La population de tous les pays occupés par nos armées faisait à présent cause commune

avec nous. Elle appelait nos succès de tous ses vœux. La disposition des pays au-delà du Pô était telle, qu'ils pouvaient même suffire à contenir les levées que le cardinal secrétaire-d'état de Rome appelait l'armée du Pape. Cette misérable Cour, sans esprit, sans courage, sans talens, sans bonne foi, n'était pas autrement redoutable.

III. *Combat de la Brenta.— Vaubois évacue le Tyrol en désordre.* — Au commencement de novembre, le quartier-général de l'armée autrichienne était à Conégliano, et de nombreux *postes* garnissaient la rive *gauche* de la Piave. Dans le Tyrol, des corps opposés à chacun des nôtres se formaient sur la ligne du l'Avisio; partout l'ennemi se montrait en force. Le projet d'Alvinzi n'était pas douteux; il ne voulait pas, comme Wurmser, attaquer par le Tyrol; il craignait de s'engager dans les montagnes. Il attribuait à l'intelligence du soldat français, à sa plus grande dextérité, les succès de *Lonato et de Castiglione*. Il résolut donc de faire sa principale attaque par la plaine, et d'arriver sur l'Adige par le Véronais, le Vicentain et le Padouan. Le 2 novembre, ce géné-

ral jeta deux ponts sur la Piave, et se porta sur Bassano avec 49 à 50 mille hommes. Masséna, en observation, contint toutes ses colonnes, l'obligea de déployer toutes ses forces, gagna quelques jours, et se replia sur Vicence, où il fut joint par le général français, qui amenait avec lui la division Augereau, une brigade de Mantoue, et se trouvait dès-lors avoir sous sa main 20 à 22 mille hommes. Le projet de Napoléon était de battre Alvinzi, et de se porter ensuite sur Trente, par un mouvement inverse à celui qu'il avait fait il y avait peu de temps, et de prendre à dos l'armée qui opérait dans le Tyrol. Alvinzi, qui avait passé la Brenta, fut attaqué le 5, et culbuté. Toutes ses divisions furent jetées au-delà de cette *rivière*.

Mais Vaubois, qui était aux mains avec l'ennemi, depuis le 2 novembre, n'avait pu se maintenir ni à Trente, ni dans aucune position intermédiaire. Sa division ne disputant plus le terrain, revenait en désordre sur Vérone. Tout paraissait faire craindre que la position de la Corona et du Montebaldo *ne pourrait arrêter l'ennemi. On craignit pour le siége de* Mantoue. Le général en chef *fut donc obligé* de

rétrograder sur Vérone, et d'y arriver assez à temps pour rallier Vaubois, et *assurer* les positions du Montebaldo et de Rivoli. Il passa la revue de la division Vaubois sur le plateau de Rivoli. « Soldats, leur dit-il d'un ton sévère, « je ne suis pas content de vous. Vous n'avez « marqué ni discipline, ni constance. Vous « avez cédé au premier échec. Aucune position « n'a pu vous rallier. Il en était dans votre « retraite qui étaient inexpugnables. Soldats « du 85e et du 39e, vous n'êtes pas des soldats « français. Que l'on me donne ces drapeaux, « et que l'on écrive dessus : Ils ne sont plus « de l'armée d'Italie ! » Un morne silence régnait dans tous les rangs; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Le général en chef fut obligé de leur adresser quelques paroles de consolation. Général, lui criaient-ils, *mets-nous à l'avant-garde*, et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie !! Effectivement, ces régimens qui avaient été le plus grondés, furent

mis à l'avant-garde, et s'y couvrirent de gloire.

IV. *Bataille de Caldiero, 12 novembre.* Les opérations d'Alvinzi se trouvèrent couronnées des plus heureux succès : déjà il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l'Adige; mais le plus difficile lui restait encore *à faire.* C'était de passer l'Adige de vive force devant l'armée française. Le chemin de Vérone à Vicence longe l'Adige pendant trois lieues, et ne quitte la direction du *fleuve qu'à* Villa-Nova, où il tourne perpendiculairement à gauche pour *se diriger* sur Vicence ; à Villa-Nova, la petite rivière de l'Alpon coupe la grande route, et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l'Adige, entre Ronco et Albare. Sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs offrant de très-belles positions, connues sous le nom de Caldiero. En occupant ces positions on garde une partie de l'Adige, on couvre Vérone, et l'on se trouve en mesure de tomber sur les derrières de l'ennemi, si celui-ci se dirigeait sur le Bas-Adige.

Le Général français eut à peine *assuré* la défense de Montebaldo, et raffermi les troupes

de Vaubois, qu'il voulut occuper Caldiero comme donnant plus de chances à la défensive, et plus d'énergie à son attitude. Il déboucha le 11 de Vérone, la brigade de Verdier en tête, culbuta l'avant-garde ennemie, et parvint bientôt aux pieds de Caldiero : Mais Alvinzi lui-même avait occupé cette position, qui est *bonne* également contre Vérone. Le 12, à la pointe du jour, on vit toute son armée couronner ces hauteurs, qu'il avait couvertes de formidables batteries. Le terrain reconnu, Masséna dut attaquer la hauteur, et forcer la droite de l'ennemi; cette hauteur enlevée, et l'ennemi la gardait mal, la bataille se trouvait décidée. Le général Launay marcha avec sa demi-brigade et s'empara de la hauteur; mais il ne put s'y maintenir, et fut fait prisonnier. Cependant la pluie tombait par torrens, le chemin devint bientôt impraticable pour notre artillerie, pendant que nous étions écrasés par celle de l'ennemi. Nous avions trop de désavantage à gravir contre un ennemi en position. L'attaque fut contremandée, et l'on se contenta de soutenir la bataille tout le reste du jour. Comme la pluie dura toute la journée, et celle du lendemain,

le général français prit le parti de retourner au camp de Vérone.

Les pertes dans cette affaire avaient été égales, cependant l'ennemi s'attribua avec raison la victoire, ses avants-postes s'approchèrent de Saint-Michel, et la situation des français devint vraiment critique.

V. *Murmures et sentimens divers qui agitent l'armée française.* — Vaubois, battu en Tyrol, avait fait des pertes considérables; il n'avait plus que 6,000 hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, s'étaient vues en retraite sur Vérone, ayant manqué leur opération sur Caldiero. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes. Les soldats de Vaubois, pour justifier leur retraite dans le Tyrol, disaient s'y être battus un contre trois. Les soldats mêmes demeurés sous les yeux de Napoléon, trouvaient les ennemis trop nombreux. Les deux divisions, après leurs pertes, ne comptaient pas plus de 13, 000 hommes sous les armes.

L'ennemi avait perdu aussi sans doute, mais il avait eu l'avantage; il avait acquis le sentiment de sa supériorité, il avait pu compter à

son aise le petit nombre des Français; aussi ne doutait-il déjà plus de la délivrance de Mantoue, ni de la conquête de l'Italie. Il avait fait ramasser une grande quantité d'échelles, et en faisait faire beaucoup d'autres, voulant enlever Vérone d'assaut. A Mantoue la garnison s'était réveillée, elle faisait de fréquentes sorties, qui harcelaient sans cesse les assiégeans; et les troupes se trouvaient trop faibles, pour contenir une si forte garnison. Tous les jours on était instruit que quelque nouveau secours arrivait à l'ennemi : nous ne pouvions en espérer aucun ! Enfin les agens de l'Autriche, ceux de Venise et du Pape, faisaient sonner très-haut les avantages obtenus par Alvinzi, et sa supériorité sur nous. Nous n'étions plus en position de prendre l'offensive nulle part : d'un côté la position de Caldiero, que nous n'avions pu enlever; de l'autre, les gorges du Tyrol qui venaient d'être le théâtre de la défaite de Vaubois. Mais eussions nous occupé des positions qui eussent permis d'entreprendre sur lui, il avait trop de supériorité par le nombre. Tout interdisait pour l'instant toute offensive, il fallait donc laisser l'initiative à l'ennemi, et atten-

dre froidement ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était extrêmement mauvaise, la pluie tombait par torrens, et tout les mouvemens se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral de l'armée. On avait bien encore le sentiment de la supériorité sur l'ennemi à nombre égal, mais on ne croyait pas pouvoir lui résister, dans l'infériorité où l'on se trouvait. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux et trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait.

« Nous ne pouvons pas seuls, disaient-ils, « remplir la tâche de tous, l'armée d'Alvinzi « qui se trouve ici, est celle devant laquelle « les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse « se sont retirées; et elles sont oisives dans ce « moment, pourquoi est-ce à nous à remplir « leur tâche? On ne nous envoye aucun secours; « si nous sommes battus, nous regagnerons les « Alpes, en fuyards et sans honneur. Si au « contraire nous sommes vainqueurs, à quoi « aboutira cette nouvelle victoire; on nous op- « posera une autre armée semblable à celle « d'Alvinzi, comme Alvinzi lui-même a succédé

« à Wurmser; et, dans cette lutte constamment « inégale, il faudra bien que nous finissions « par être écrasés.

Napoléon faisait *répondre:* « Nous n'avons « plus qu'un effort à faire, et l'Italie est à nous. « Alvinzi est sans doute plus nombreux que « nous; mais la moitié de ses troupes sont « de véritables recrues; et lui battu, Man- « toue succombe; nous demeurons maîtres « de l'Italie, nous voyons finir nos travaux, car « non-seulement l'Italie, mais encore la paix « générale sont dans Mantoue. Vous voulez « aller sur les Alpes, vous n'en êtes plus ca- « pables. De la vie dure et fatigante de ses « stériles rochers, vous avez bien pu venir « conquérir les délices de la Lombardie; mais « des bivouacs rians et fleuris de l'Italie, « vous ne vous élèveriez plus aux rigueurs « de ces âpres sommets, vous ne supporteriez « plus long-temps, sans murmurer, les neiges « ni les glaces des Alpes. Des secours nous « sont arrivés; nous en attendons encore; beau- « coup sont en route. Que ceux qui ne veu- « lent plus se battre, qui sont assez riches, « ne nous parlent pas de l'avenir. Battez Al-

« vinzi, et je vous réponds du reste!!! » Ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les ames, et faisaient passer successivement à des sentimens opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer; tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait de courir aux armes.

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades sortirent des hôpitaux encore mal guéris, et vinrent se ranger dans les rangs, la blessure encore sanglante. Ce spectacle était touchant, et remplit l'armée des plus vives émotions.

VI. *Marche de nuit de l'armée sur Ronco; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux.* — Enfin le 14 novembre, à la nuit tombante, *le camp de Vérone* prit les armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence : on traverse la ville, et l'on vient se former sur la rive droite. L'heure à laquelle on part, la direction, qui est celle de la retraite, le silence qu'on garde, contre l'habitude constante d'apprendre, par l'ordre du jour, qu'on va se battre; la situation des

affaires, tout enfin ne laisse aucun doute qu'on se retire. Ce premier pas de retraite, qui entraîne nécessairement la levée du siége de Mantoue, *présage* la perte de toute l'Italie. Ceux des habitans qui plaçaient dans nos victoires l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent inquiets, et le cœur serré, les mouvemens de cette armée qui emportent toutes leurs espérances.

Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout-à-coup à gauche, et longe l'Adige : on arrive avant le jour à Ronco. Andréossy achevait d'y jeter un pont; et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats, qui du temps qu'ils poursuivaient Wurmser avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention du général. Ils voyent que ne pouvant enlever Caldiero il le tourne. Qu'avec 12 mille hommes ne pouvant rien, en plaine, contre 45 mille, il les attire sur de simples chaussées, dans de vastes marais, où le nombre ne sera plus rien, mais où le courage des têtes de colonne sera tout.

Alors l'espoir de la victoire ranime tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser, pour seconder un plan si beau et si hardi.

Kilmaine était resté dans Vérone, avec 1500 hommes de toutes armes; les portes étroitement fermées, les communications sévèrement interdites. L'ennemi ignorait parfaitement notre mouvement.

Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. S'il l'eût été sur la rive gauche, du côté d'Albaredo, on se fût trouvé en plaine, tandis qu'on voulait se placer dans des marais, où le nombre demeurait sans effet. D'un autre côté on craignait qu'Alvinzi, instruit, ne marchât subitement à Vérone, et ne s'en emparât; ce qui eût obligé le corps de Rivoli de se retirer à Peschiera, et eût compromis celui de Ronco. Il fallut donc se placer sur la rive droite de l'Alpon, de manière à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi qui attaquerait Vérone, et par-là soutenir cette place par la rive gauche, ce que l'on n'eût pu faire si l'on eût jeté le pont sur la rive gauche de l'Alpon, parce que

l'ennemi aurait pu border la rive droite de cette rivière, et, sous cette protection, enlever Vérone. Cette double raison avait donc déterminé le placement du pont. Or, trois chaussées partaient de Ronco, où ce pont avait été jeté; et toutes étaient environnées de marais. La première se dirige sur Vérone en remontant l'Adige; la 2e conduit à Villa-Nova, et passe devant Arcole, qui a un pont à une lieue et demie de l'Adige, sur la petite rivière de l'Alpon. La 3e descend l'Adige, et va sur Albaredo.

VII. *Bataille d'Arcole*, 1re *journée*, 15 *novembre*. — Trois colonnes se dirigèrent sur ces trois chaussées. L'une, à gauche, *remonta l'Adige* jusqu'à l'extrémité des marais; *de là* l'on communiquait sans obstacle avec Vérone : ce point était des plus importans; par là plus de craintes de voir l'ennemi attaquer Vérone, puisqu'on se fût trouvé sur ses derrières. La colonne de droite prit vers Albaredo, et occupa jusqu'à l'Alpon. Celle du centre se porta sur Arcole, où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus. Il était 5 heures du matin, et l'ennemi

ignorait tout. Les premiers coups de fusils se tirèrent sur le pont d'Arcole, où deux bataillons de Croates, avec deux pièces de canon, bivouaquaient, comme corps d'observation, pour garder les derrières de l'armée, où étaient tous les parcs, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne. Cette place n'était qu'à trois lieues : l'ennemi avait eu la négligence de ne pas pousser des postes jusqu'à l'Adige; il regardait cet espace comme des marais impraticables. L'intervalle d'Arcole à l'Adige n'était point gardé; on s'était contenté d'ordonner des patrouilles de houzards, qui trois fois par jour, parcouraient les digues, et éclairaient l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à 2 milles, et de là remonte pendant un mille la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont, qui tourne perpendiculairement à droite, et entre dans le village d'Arcole. Des Croates étaient bivouaqués, *la droite* appuyée au village, et la gauche vers l'embouchure. Par ce bivouac ils avaient devant leur front *la digue*, dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau ;

tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole. Il fallut se replier en toute hâte, jusqu'au point de la chaussée, qui ne prêtait plus son flanc à la rive gauche. On instruisit Alvinzi que quelques coups de fusils avaient été tirés au pont d'Arcole; il y fit peu d'attention. Cependant à la pointe du jour on put observer de Caldero et des clochers voisins le mouvement des Français. D'ailleurs les reconnaissances des houzards, qui tous les matins longeaient l'Adige pour s'assurer des événemens de la nuit, furent reçus à coup de fusils de toutes les digues, et poursuivis par la cavalerie française. Alvinzi acquit donc de tout côté la certitude que les Français avaient passé l'Adige, et se trouvaient en force sur toutes les digues. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Il pensa plutôt que c'était un détachement posté de ce côté pour l'inquiéter, lorsqu'on l'attaquerait en force du côté de Vérone. Cependant ses reconnaissances du côté de Vérone lui ayant rapporté que tout y était tranquille, Alvinzi

crut important de rejeter ces troupes françaises au-delà de l'Adige, pour tranquilliser ses derrières. Il dirigea une division sur la digue d'Arcole, et une autre vers la digue qui *longe* l'Adige, avec ordre de tomber tête baissée sur ce qu'elles rencontraient, et de *tout* jeter dans *la rivière;* vers les 9 heures *du matin* ces deux divisions attaquèrent en effet vivement. Masséna, qui était chargé de la digue de gauche ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et lui fit un grand nombre de prisonniers. On en fit autant sur la digue d'Arcole : on attendit que l'ennemi eût dépassé le coude du pont. On l'attaqua au pas de charge; on le mit en déroute, et on lui fit beaucoup de prisonniers. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là on débouchait sur les derrières de l'ennemi, et qu'on pouvait s'y établir avant que l'ennemi pût être formé. Mais ce pont d'Arcole, par sa situation, résistait à toutes nos attaques. Napoléon essaya un dernier effort de sa personne : il saisit un drapeau, s'élança vers le pont, et *l'y plaça.* La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi,

lorsque le feu de flanc fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête abandonnés par la queue hésitent, ils sont entraînés dans la fuite, mais ils ne veulent pas se dessaisir de leur général; ils le prennent par les bras, les cheveux, les habits, et l'entraînent dans leur fuite, au milieu des morts, des mourans et de la fumée. *Le général en chef* est précipité dans un marais; il y enfonce jusqu'à la moitié du corps; *il est au milieu des ennemis*; mais les Français s'aperçoivent que leur général n'est point avec eux. Un cri se fait entendre: « Soldats en avant « pour sauver le général. » Les braves reviennent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussent jusqu'au-*delà du pont*, et Napoléon est sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Le général Lannes était accouru de Milan; il avait été blessé à *Governolo*; il était encore souffrant dans ce moment: il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps et reçut trois blessures; ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général... Mort héroïque et touchante!..... Belliard, Vignoles, furent blessés en ramenant les troupes

en *avant.* Le brave *général* Robert y fut tué.

On fit jeter un pont à l'embouchure de l'Alpon, afin de prendre Arcole à revers; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, et concevant les plus vives alarmes sur le *danger* de sa position, avait abandonné Caldiéro, défait ses batteries, et fait repasser l'Alpon à tous ses parcs, ses bagages et ses réserves. Les Français du haut du clocher de Ronco virent avec douleur cette proie leur échapper; et c'est alors, et dans les mouvemens précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du plan du général français. Chacun vit quels auraient pu être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie : l'armée ennemie échappait à sa destruction. Ce ne fut que vers les 4 heures que le général Guyeux put marcher sur Arcole par la rive gauche *de l'Alpon.* Le village fut enlevé sans coup férir; mais alors il n'y avait plus rien d'utile; il était 6 heures trop tard; l'ennemi s'était mis en position naturelle. Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées. Le matin ce village était sur les derrières de l'ennemi.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée : Caldiéro était évacué, et Vérone ne courait plus de dangers. Deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables. De nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées qui défilèrent *au travers du camp*, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers, et chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

VIII. *Seconde journée*, 16 *novembre*. — Cependant Davidowich avec son corps du Tyrol avait attaqué, dès la veille, les hauteurs de Rivoli. Il en avait chassé Vaubois, et l'avait contraint de se retirer sur Castel-Novo. Déjà les coureurs ennemis paraissaient aux portes de Vérone. Kilmaine, débarrassé d'Alvinzi et de toutes craintes sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiéro, avait dirigé toute *son attention* sur la rive droite ; mais il était à craindre que si l'ennemi marchait vigoureusement sur Castel-Novo, il ne forçât Vaubois, n'arrivât à Mantoue, ne surprît l'armée assiégeante, ne se joignît à la garnison, ne coupât la retraite au quartier-général et à l'armée qui était à Ronco

Il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, protéger Mantoue et ses communications, et battre Davidowich, s'il s'était avancé dans la journée. Il était nécessaire, pour la réussite de ce projet, de calculer les heures. Il se résolut donc, dans l'incertitude de ce qui se serait passé dans la journée, de supposer que tout avait été mal du côté de Vaubois. Il fit évacuer Arcole, qui avait coûté tant de sang; replia toute son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon. Il ordonna, dans cette position, qu'on fît la soupe en attendant ce qui se serait passé du côté de Vaubois pendant cette journée. Si l'ennemi avait marché sur Castel-Novo, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître de devant Alvinzi, se trouver à 10 heures derrière Vaubois à *Castel-Novo, et culbuter l'ennemi sur Rivoli.* On avait laissé à Arcole des bivouacs allumés, ainsi que des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. A quatre heures après minuit l'on battit pour prendre les armes, afin d'être prêt à marcher. Mais dans le même moment on apprit que Vaubois *était encore en* position à

moitié chemin de Rivoli à Castel-Novo, et qu'il garantissait de tenir toute la journée. Davidowich était le même général qui avait commandé une des divisions que Wurmser avait fait déboucher par la Chiesa : il se souvenait des résultats; il n'avait garde de se compromettre. Cependant vers 3 heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole sur-le-champ, et dirigea au jour deux colonnes sur les digues de l'Adige et d'Arcole pour marcher sur nous. La fusillade s'engagea à 200 toises de notre pont; les troupes le repassèrent au pas de charge, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent, le poursuivirent vivement jusqu'aux débouchés des marais qu'ils remplirent de leurs morts. Des drapeaux, du canon et des prisonniers furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions d'Alvinzi furent défaites.

Sur le soir le *général français*, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons, fit le même mouvement que la veille. Il concentra toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

IX. 8me *journée*, 17 *novembre*. — Cepen-

dant Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que le général français avait repassé l'Adige, marché sur Mantoue, et n'avait laissé qu'une arrière-garde à Ronco, déboucha à la pointe du jour, avec l'intention d'enlever le pont de Ronco. Un moment avant le jour, on apprit que rien n'avait bougé du coté de Vaubois, que Davidowich n'avait point fait de mouvemens. On revint sur l'autre bord de l'Adige. La tête de nos colonnes se rencontrèrent à moitié des digues avec deux autres divisions d'Alvinzi. Il se livra un combat opiniâtre, nos troupes furent *alternativement en avant et en arrière. Pendant un moment*, les balles arrivaient sur le pont. La 75e avait été rompue, le général en chef plaça la 32e en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules, le long *de la digue* d'Arcole. Cette demi-brigade se releva, fit une décharge, marcha à la baïonnette, et culbuta dans les marais une colonne ennemie, épaisse de toute sa longueur; c'était 3 mille Croates; et ils y périrent tous. Masséna, sur la gauche, éprouvait des vicissitudes; mais il marcha *à la tête de sa division*, son chapeau au bout de son épée, en signe de

drapeau, et fit un horrible carnage de la division *qui lui était* opposée.

Après midi *le général français* jugea qu'enfin le moment d'en finir était venu. Car si Vaubois *avait* été battu le *jour encore* par Davidowich, il serait obligé de se porter, *la nuit prochaine*, à son secours et à celui de Mantoue. Dès-lors Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi; il conclut qu'il s'était affaibli *dans ces trois jours* de plus de 20 mille hommes; qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient pas *beaucoup plus d'un tiers au-dessus des nôtres. Il donna ordre de sortir des marais et d'aller attaquer l'ennemi en plaine.*

Les circonstances de ces trois journées avaient tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon. Elliot, *aide-de-camp* du général en chef, chargé d'en construire un second, y fut tué. A deux heures

après midi l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Lignano; elle avait en face l'ennemi, dont la droite s'appuyait à l'Alpon, et la gauche à des marais. *L'ennemi était à cheval sur* la route de Montébello. L'adjudant Lorcet était parti de Lignano avec 6 à 7 cents hommes, 4 pièces de canon et 2 cents chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche. Vers 3 heures, au moment où ce détachement de la garnison de Lignano se portait sur l'ennemi, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs étaient aux mains, *le général français* ordonna au chef d'escadron Hercule de se porter, avec 50 guides, et 4 ou 5 trompettes, au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, au même moment que la garnison de Lignano commencerait à la canonner par derrière; ce qu'il exécuta avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée. L'ennemi fut culbuté partout; sa ligne fut rompue, il laissa beaucoup de prisonniers. Alvinzi avait échelonné 7 à 8 mille hommes sur ses derrières, pour assurer sa retraite,

et pour escorter ses parcs; et par-là sa ligne de bataille ne se trouva pas plus forte que la nôtre. Il fut mené battant tout le reste de la soirée. Toute la nuit il continua sa retraite sur Vicence. Notre cavalerie le poursuivit au-delà de Montébello.

Arrivé à Villa-Nova, Napoléon s'arrêta pour avoir les rapports de la poursuite de l'ennemi, et de la contenance que faisait son arrière-garde. Il entra dans le couvent de Saint-Boniface; l'église avait servi d'ambulance. Il y trouva 4 ou 5 cents blessés, la plus grande partie morts; *il en sortait une odeur de cadavre*, il recula d'horreur! Il s'entendit appeler par son nom : deux malheureux soldats français blessés étaient depuis trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé; ils n'avaient point été pansés, ils désespéraient d'eux-mêmes; mais ils furent rappelés à la vie par la vue de leur général : tous les secours leur furent prodigués.

Le général français visita les hauteurs de Caldeiro, et se remit en marche vers Vérone. A mi-chemin, il rencontra un officier d'état-major autrichien que Davidowich envoyait à Alvinzi. Ce jeune homme se croyait au milieu des siens.

D'après ses dépêches, il y avait trois jours que les deux armées ne s'étaient communiquées. Davidowich ignorait tout.

X. *L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive droite.* — Napoléon entra triomphant dans Vérone, par la porte de Venise, trois jours après en être sorti mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitans; nos ennemis mêmes les plus déclarés ne purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis. Le général français passe *sur la rive droite de l'Adige*, et court sur Davidowich qui était encore à Rivoli. Il est chassé de poste en poste et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Roveredo. De ses 60 à 70 mille hommes, on calcule qu'Alvinzi en perdit de 30 à 35 mille dans ces affaires, et que ce fut l'élite de ses troupes.

Cependant de si grands résultats ne s'étaient pas obtenus sans pertes, et l'armée avait plus que jamais besoin de repos. Le général français ne jugea pas devoir reprendre le Tyrol, et s'étendre jusqu'à Trente. Il se contenta de faire occuper Montébello, la Corona, les gorges de la

Chiusa et de l'Adige. Alvinzi se rallia à Bassano et Davidowich à Trente. Cependant on devait croire qu'on obtiendrait bientôt Mantoue, avant que le général autrichien ne pût recevoir une nouvelle armée. Les fréquentes sorties de Wurmser, pour obtenir quelques vivres, le grand nombre de déserteurs qui étaient maigres, et depuis un mois à la demi-ration, le dénûment de ses hôpitaux et le grand nombre de ses malades, tout dût donner l'espoir d'une prompte reddition.

BATAILLE DE RIVOLI.

Depuis l'offensive de Provera, le 1 janvier 1797, jusqu'à la reddition de Mantoue, le 1 février suivant, espace d'un mois. (*Voyez la carte.*)

I. *État de l'Italie.* — Venise faisait de nouvelles levées d'Esclavons, il arrivait tous les jours de nouveaux bataillons dans les lagunes, les partis étaient en présence dans toutes les villes du pays Vénitien. Les citadelles de Vérone et de Brescia étaient dans les mains des troupes françaises. Des troubles survenus à Bergame firent sentir la nécessité d'occuper la citadelle; le général Baraguey-d'Hilliers en prit possession. Les négociations avec Rome continuaient, *mais elles ne marchaient pas*: l'expérience avait prouvé qu'on *ne pouvait rien obtenir de cette Cour que par les menaces et la présence de la force. Le général en chef* annonça à Milan son départ pour Rome; il fit partir *le général Lahosse avec* 4 mille *Italiens* pour Bologne, y dirigea une colonne de 3 mille français, et fit prévenir le Grand-Duc de Toscane que ses troupes traverseraient ses

États, pour se rendre à Perugia; il partit effectivement lui-même, et *se rendit à Bologne.* Manfredini vint l'y trouver, pour ménager les intérêts de son maître, et s'en retourna convaincu que le général français marchait sur Rome. Pour cette fois, cette Cour ne fut point dupe de toutes ces apparences; elle resta immobile. Elle était au fait des plans adoptés à Vienne, et en espérait le succès. Cependant, lorsqu'elle apprit que le général français était à Bologne, le secrétaire d'état fut étonné; mais le ministre d'Autriche soutint son courage, en lui faisant comprendre que rien n'était plus heureux pour leurs vues, que d'attirer le général français dans le fond de l'Italie; et que fallût-il quitter Rome, se serait encore un bonheur, puisque la défaite des Français, sur l'Adige, en serait d'autant plus assurée.

II. *Situation de l'armée autrichienne.* — Alvinzi recevait *tous les jours* des renforts considérables. Le Padouan, le Trévisan et tout le Bassanais étaient *couverts* de troupes autrichiennes. Il s'était écoulé deux mois depuis la bataille d'Arcole; l'Autriche les avait *mis à profit, pour* faire arriver dans le *Frioul les*

tebaldo, entre le lac de Guarda et l'Adige; sa gauche par la rive gauche de l'Adige. Quelques mois après, Alvinzi avait attaqué sur deux colonnes; l'une opérant dans le Tyrol, l'autre sur la Piave, la Brenta et l'Adige. Mais *la bataille de Lonato, celles de Castiglione, d'Arcole, avaient fait échouer ces deux plans de campagne. La Cour de Vienne adopta cette fois un nouveau plan*, qui se liait avec les opérations de Rome. Il fut arrêté que l'armée autrichienne ferait deux grandes attaques : la première par le Montebaldo, comme avait fait Wurmser; la seconde sur l'Adige, par les plaines du Padouan. Que les deux corps qui exécuteraient ces attaques n'auraient rien de commun entre eux; qu'ils marcheraient indépendamment l'un de l'autre; de sorte que si l'un réussissait, le premier but serait rempli, et Mantoue débloquée. Le corps principal devait déboucher par le Tyrol; et s'il battait l'armée française, il arriverait sous les murs de Mantoue, y ferait sa jonction avec le deuxième corps qui agissait sur l'Adige. Si au contraire la principale attaque échouait, et que le second corps réussît, le siége de Mantoue serait également levé, et la

place réapprovisionnée. Alors ce corps d'armée se jeterait dans le Séraglio, et établirait ses communications avec Rome. Le maréchal Wurmser prendrait le commandement de l'armée qui était dans la Romagne. La grande quantité de généraux, d'officiers et de cavalerie démontée qui se trouverait dans Mantoue, servirait à discipliner l'armée du Pape, et ferait une diversion qui obligerait le général français à avoir aussi deux corps d'armée, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Pô.

Un agent secret *envoyé* de Vienne, fort intelligent, fut arrêté par une sentinelle, comme il franchissait le dernier poste de l'armée française devant Mantoue. On lui fit rendre sa dépêche qu'il avait avalée, renfermée dans une petite boule de cire à cacheter. Cette dépêche était une petite lettre écrite en caractères très-fins, signée de l'Empereur François. Il annonçait à Wurmser qu'il allait être incessamment dégagé. Dans tous les cas, il lui ordonnait de ne pas se rendre prisonnier; d'évacuer la place; de passer le Pô; ce qu'il pouvait faire puisqu'il était maître du Séraglio; de se rendre dans les états du Pape, où il prendrait le com-

mandement de son armée. L'Empereur d'Autriche, supposait, comme on le voit, que Wurmser était maître du Séraglio; il était mal informé.

V. *Combat de Saint-Michel.* — En exécution du plan adopté par la Cour de Vienne, Provera eut le commandement du corps d'armée qui devait agir sur l'Adige, pour passer cette rivière et se porter sur Mantoue. Les bataillons volontaires de Vienne faisaient partie du corps d'armée, qui était composé de 3 divisions formant 25 mille hommes. Aux premiers jours de janvier, Provera porta son quartier-général à Padoue. Le 12 il se dirigea, avec 2 divisions, sur Montagna, où était l'avant-garde d'Augereau, commandée par le brave général Duphot. Au même moment la troisième division autrichienne, qui avait pris position sur les hauteurs de Caldiéro, marcha sur Saint-Michel pour y attaquer l'avant-garde de Masséna, dont le quartier-général était à Véronne; c'était une fausse attaque. Le général Duphot, attaqué à la pointe du jour par l'avant-garde de Provera, composée des volontaires de Vienne, la contint facilement et la repoussa. Mais sur midi, toute

l'armée autrichienne s'étant déployée, Duphot fit retraite, et repassa l'Adige à Legnago. La division qui formait la droite de Provera, et qui attaqua Saint-Michel, était la plus faible. Le général Masséna marcha de Vérone au secours de son avant-garde. La division autrichienne fut rompue, dispersée et poursuivie l'épée dans les reins jusqu'au-delà de l'Alpon.

Ce fut dans ce moment que le général français arriva en poste de Bologne. Il avait été instruit, pas ses agens de Venise, du mouvement de l'armée autrichienne sur Padoue. Il avait fait camper les troupes italiennes sur la frontière de la Transpadane, pour s'opposer au Pape; dirigé les 2 mille Français de Bologne sur Ferrare, où ils avaient passé le Pô à Ponte-di-Lagoscuro, et rejoint l'armée sur l'Adige. De sa personne, il passa le Pô à Borgoforte, se rendit au quartier-général de Roverbella, et arriva à Vérone au plus fort du feu du combat de Saint-Michel. Il ordonna sur-le-champ à Masséna de reployer, dans la nuit, toutes ses troupes sur Vérone.

L'ennemi paraissait être en opération, et il fallait tenir toutes les troupes disponibles, pour

pouvoir se porter où serait la véritable attaque. Dans la nuit on reçut des nouvelles du quartier-général de Legnago, qui disaient que toute l'armée autrichienne était en mouvement sur le Bas-Adige; que le grand état-major de l'ennemi y était, ainsi que deux épuipages de pont. Le rapport du général Duphot officier de confiance, ne laissait aucun doute sur les nombreuses forces déployées devant lui : il les portait à 20 mille hommes, et supposait que c'était la première ligne de l'ennemi. On fut confirmé dans l'opinion que l'ennemi opérait sur le Bas-Adige, par la nouvelle de ce qui s'était passé à la Corona. Joubert manda que pendant toute la journée du 12 il avait été attaqué par l'ennemi, qu'il l'avait contenu, et que la division autrichienne avait été repoussée dans toutes ses tentatives.

VI. *Le général Alvinzi occupe la Corona et jette un pont sur l'Adige.* — Le général français ordonna à la division Masséna de repasser l'Adige, et de se réunir sur la rive droite. Il attendit ainsi toute la journée du 13, ce qui se serait passé ce même jour à Legnago, sur l'Adige et la Corona. Les troupes furent prévenues

d'être prêtes à faire une marche de nuit et d'être sous les armes à 10 heures du soir. La division qui était à Dezenzano, se porta le 11 à Castel-Novo, et attendit là de nouveaux ordres.

Il pleuvait à grands flots. Les troupes étaient sous les armes; mais le général en chef ignorait encore de quel côté il les dirigerait. A dix heures du soir les rapports du Montébaldo et du Bas-Adige arrivèrent. Joubert mandait que le 13 à 9 heures du matin, l'ennemi avait déployé de grandes forces; qu'il s'était battu toute la journée; que sa position étant très-resserrée, il avait eu le bonheur de se maintenir; mais qu'à deux heures après midi, s'étant aperçu qu'il était débordé par la gauche, par la marche d'une division autrichienne qui longeait le lac de Guarda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui; et par sa droite par une autre division ennemie qui avait longé la rive gauche de l'Adige, jeté un pont à une lieue au-dessus de Rivoli, passé ce fleuve, et filait par la rive droite, longeant le pied du Montébaldo, pour enlever le plateau de Rivoli, il avait jugé indispensable d'envoyer une brigade pour s'assurer

le plateau de Rivoli, la clef de toute la position, et que sur les quatre heures il avait jugé lui-même nécessaire d'abandonner la Corona, afin d'arriver de jour sur le plateau de Rivoli, qu'il serait obligé d'évacuer le lendemain avant 9 heures. Sur le Bas-Adige, l'ennemi avait bordé la rive gauche. Nous étions sur la rive droite. Le projet de l'ennemi se trouva dès-lors démasqué. Il fut évident qu'il opérait avec deux grandes armées sur le Montébaldo et sur le Bas-Adige. La division Augereau parut suffisante pour disputer et défendre le passage de la rivière. Sur le Montébaldo il n'y avait pas un moment à perdre, puisque l'ennemi allait faire sa jonction avec son artillerie et sa cavalerie, en s'emparant du plateau de Rivoli; et que si on pouvait l'attaquer avant qu'il ne se fût emparé de ce point important, il serait obligé de combattre sans son artillerie et sans cavalerie. Il ne fut plus douteux que la principale attaque de l'ennemi ne fût par le Montébaldo. Toutes les troupes furent donc dirigées sur le plateau de Rivoli. Le général en chef s'y rendit lui-même à deux heures du matin.

VII. *Bataille de Rivoli.* — Le temps s'était

éclairci, il faisait un clair de lune superbe. Napoléon monta sur différentes hauteurs et observa les diverses lignes des feux ennemis. Elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Guarda : l'atmosphère en était embrasé. On distingua fort bien cinq corps qui paraissaient formés par cinq divisions *qui avaient déjà commencé leur* mouvement la veille. Les feux des bivouacs *annonçaient* 40 ou 50 mille hommes. Les Français devaient être à 6 heures du matin à Rivoli, avec 22 mille hommes : *c'était encore une très-grande disproportion ; mais nous avions sur l'ennemi l'avantage d'avoir* 60 *pièces de canon et plusieurs milliers de chevaux.* Il fut évident, par la position des cinq bivouacs ennemis, qu'ils *voulaient* nous attaquer vers 9 ou 10 heures du matin. La colonne de droite, qui était fort éloignée, avait pour but de venir cerner *le plateau de* Rivoli par derrière ; *elle ne pouvait être arrivée avant* 10 *heures ;* la 1re division du centre devait avoir la destination d'attaquer notre position de gauche. La seconde, qui était sur la crête supérieure du Montébaldo, près Saint-Marco, avait pour but de s'emparer de la chapelle de Saint-Marco,

de descendre par le plateau de Rivoli, et d'ouvrir le chemin à la colonne de gauche, qui avait longé le pied du Montébaldo, et se trouvait bivouaquée au bord du plateau, le long de l'Adige, au fond de la vallée. Le 5me. bivouac paraissait une division de réserve : *il était en arrière.*

Sur ces données, Napoléon établit son plan. Il ordonna à Joubert, qui avait évacué la chapelle St.-Marco, et qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière-garde, de reprendre *de suite* l'offensive, de se réemparer de la chapelle, et à l'aube du jour, de pousser la deuxième division du centre de l'ennemi, qui était sur la crête supérieure, aussi loin que possible. 100 Croates, instruits par un prisonnier, de l'évacuation de Saint-Marco, venaient d'en prendre possession, lorsque Joubert remonta sur cette chapelle à 4 heures du matin, et reprit sa position en avant.

La fusillade s'engagea avec un régiment de Croates. Au jour, Joubert attaqua la division qui était devant lui, et la poussa de hauteurs en hauteurs sur la crête supérieure du Montébaldo, qui domine la vallée de l'A-

digé. La première division autrichienne du centre pressa alors sa marche, et un peu avant neuf heures *elle arriva* sur les hauteurs de gauche du plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie. La 14e et la 85e, qui garnissaient ce plateau, avaient chacune une batterie. La 14e, qui occupait la droite, repoussa les attaques de l'ennemi; la 85e fut débordée et rompue. Mais le général français courut à la division Masséna, qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos, *la mena à l'ennemi*; et, en moins d'une *demi-heure*, la 1re division autrichienne du centre fut battue et mise en déroute; il était 10 heures et demie. La division autrichienne de la gauche, composée de 3 mille hommes d'infanterie, de 5 à 6 mille hommes de cavalerie, de toute l'ambulance et le gros bagage de l'armée, qui était au fond de la vallée, entendant la fusillade près du plateau, et s'étant aperçue que Joubert, qui était à une lieue en avant, n'avait plus personne à la chapelle St.-Marco, fit monter quelques bataillons de troupes légères pour l'occuper, et prendre Joubert à dos. Lorsque ses bataillons

furent à demi-hauteur, l'ennemi se hasarda à faire déboucher 12 pièces de canon, 2 à 3 bataillons d'infanterie et mille chevaux. Cette opération était difficile; c'était une véritable escalade. Joubert *s'en étant aperçu* envoya au pas de course 3 bataillons qui arrivèrent à la chapelle avant l'ennemi, et le précipitèrent au fond de la vallée. Une batterie de 15 pièces, placée au plateau de Rivoli, mitrailla la partie de la colonne de gauche, qui *commençait* à déboucher. Le colonel Leclerc chargea par peloton avec 300 chevaux. Le chef d'escadron Lasalle était à la tête du 1^er^ peloton, et, par son intrépidité, décida du succès. L'ennemi fut culbuté dans le ravin; on prit tout ce qui avait débouché; infanterie, cavalerie, artillerie.

A 11 heures la colonne de droite de l'armée autrichienne arriva à la position qui lui était indiquée. Elle y trouva notre division de réserve de Dezenzano. Elle plaça une brigade pour la tenir en échec. L'autre brigade, forte de 4 mille hommes, *se plaça* sur la hauteur, à cheval sur le chemin de Vérone au plateau de Rivoli. Elle n'avait point

d'artillerie; elle croyait avoir tourné l'armée française, mais il était trop tard. A peine arrivée sur la hauteur, elle put voir la déroute des 3 divisions autrichiennes *du centre et de la gauche.* On dirigea contre elle 12 à 15 *pièces de la réserve. Après une vive* canonnade, *elle fut attaquée*, cernée et entièrement prise. La 2me brigade, qui était plus en arrière, en position contre la réserve de Dezenzano, se mit en retraite. Elle fut vivement poursuivie, une grande partie fut tuée ou prise. Il était une heure après midi; l'ennemi était partout en retraite et vivement poursuivi.

Joubert avança avec tant de rapidité, qu'un moment nous crûmes toute l'armée d'Alvinzi prise. Joubert arrivait à l'escalier, seule retraite de l'ennemi; mais Alvinzi sentant le danger où il était, marcha avec ses troupes de réserve, contint Joubert et même lui fit perdre un peu de terrain. La bataille était gagnée. Nous avions du canon, des drapeaux et un grand nombre de prisonniers. Deux de nos détachemens qui venaient rejoindre l'armée *donnèrent dans la division qui nous avait coupé le chemin de Vérone.* Le bruit se répandit aussi-

tôt *sur les derrières* que l'armée française était cernée *et perdue.*

Dans cette journée, le *général en chef* fut plusieurs fois entouré par l'ennemi. Il eut plusieurs chevaux tués ou blessés. Chabot occupait Vérone avec une poignée de monde; mais la division de Caldiéro avait été si bien battue le 12 à Saint-Michel, qu'elle n'avait pu rien entreprendre. Elle se contenta de garder sa position.

VIII. *Passage de l'Adige par Provera. — Il marche sur Mantoue.* — Le 14, Provera jeta un pont à Anghiari; et le 15, à la pointe du jour, il passa l'Adige et se mit en marche sur Mantoue. Augereau se porta sur le pont de l'ennemi, fit prisonnier 15 cents hommes que Provera avait laissés pour sa garde, et s'empara du pont pendant la journée du 15; mais Provera avait gagné *une marche* sur lui. *Mantoue était compromise.*

Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a plusieurs équipages de pont, de passer une rivière, lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siége. Le général doit avoir pris ses mesures pour *arriver à une* posi-

tion intermédiaire, entre la rivière qu'il défend, et la place qu'il couvre, avant l'ennemi. Le général français avait donné des ordres en conséquence. Aussitôt que l'ennemi *aurait* passé, il fallait se diriger sur la Molinella, y arriver avant lui, et, après avoir couvert la place, marcher à sa rencontre. L'oubli de ce principe et de ces instructions, compromit Mantoue.

Napoléon ayant appris, trois heures après midi, que Provera jetait un pont à Anghiari, prévit sur-le-champ ce qui allait arriver. Il laissa à Masséna, à Murat et à Joubert, le soin de suivre le lendemain Alvinzi, et partit à l'heure même avec 4 régimens pour se rendre devant Mantoue. Il arriva à Roverbello, comme Provera arrivait devant Saint-Georges. Hohenzollern, qui commandait l'avant-garde de Provera, parut le 16 à l'aube du jour. Il arrivait à la tête d'un régiment couvert de manteaux blancs à la porte de Saint-Georges. Il savait que ce faubourg n'était point fortifié, qu'il n'était couvert que par un simple retranchement de campagne; il espérait le surprendre. Miolis, qui y commandait, ne se gardait que du côté de la ville. Il savait qu'il était couvert par une divi-

ral retourna à Vérone. La division Masséna se rendit à Bassano. Une division d'Alvinzi commençait à se rallier sur la Brenta; on la défit et on la jeta au-delà de la Piave. Le général Augereau marcha à Castel-Franco et delà à Trévise. Il eut aussi à soutenir quelques légères affaires d'avant-garde. Toutes les troupes autrichiennes repassèrent la Piave. Les neiges remplissaient toutes les gorges du Tyrol; ce fut le plus grand obstacle que Joubert eut à surmonter; l'infanterie française triompha de tout. Joubert entra dans Trente. Le général Victor fut envoyé sur le Lavisio et par les gorges de la Brenta, se remit en communication avec Masséna, dont le quartier-général était à Bassano.

On ramassa beaucoup de prisonniers dans diverses petits combats; on trouva partout des malades autrichiens et beaucoup de magasins. L'armée se trouva dans la même position qu'après les batailles de Roveredo, de Bassano, et avant celle d'Arcole; et Bessières fut envoyé porter les nouveaux trophées à Paris. Les combats de Saint-Michel, de Rivoli, d'Anguiari et de la Favorite, firent perdre à Alvinzi plus des deux tiers de son armée. De ses 80 mille hom-

mes, il n'en ramena que 25 mille en Autriche.

X. *Reddition de Mantoue.*—Désormais nous n'avions plus d'inquiétude sur Mantoue. Depuis long-temps la garnison avait été mise à la demi-ration; tous les chevaux étaient mangés. On fit connaître à Wurmser les résultats de la bataille de Rivoli; il n'avait plus rien à espérer. On le somma de se rendre; il répondit fièrement qu'il avait des vivres pour un an. Cependant, à quelques jours de là, Klenau, son premier aide-de-camp, se rendit au quartier-général de Serrurier. Il protesta que la *garnison* avait encore pour trois mois de vivres; mais que le maréchal, ne croyant pas que l'Autriche pût dégager la place à temps, sa conduite serait réglée par les conditions qu'on lui ferait. Serrurier répondit qu'il allait prendre les ordres du général en chef à ce sujet.

Napoléon se rendit à Roverbello; Serrurier fit appeler Klenau. Le général français resta inconnu, enveloppé dans sa capotte. La conversation s'engagea entre Serrurier et Klenau; Klenau employait tous les moyens d'usage, et diversait longuement sur les grands moyens qui restaient à Wurmser et la grande quantité de

vivres *qu'il avait dans ses magasins de reserve.* Le général français s'approcha de la table, et écrivit près d'une demi-heure ses décisions en marge des propositions de Wurmser, pendant que la discussion durait toujours avec Serrurier. *Quand il eut fini* : « Si Wurmser, dit-il à « Klenau, avait seulement pour 18 à 20 jours « de vivres, et qu'il parlât de se rendre, il ne « mériterait aucune capitulation *honorable.* « Voici les conditions que je lui accorde, ajouta- « t-il, en rendant le papier à Serrurier; vous y « lirez surtout qu'il sera libre de sa personne, « parce que j'honore son grand âge et ses mé- « rites, et que je ne veux pas qu'il devienne la « victime des intrigans qui voudraient le per- « dre à Vienne. *S'il ouvre ses portes demain,* « *il aura les conditions que je viens d'écrire;* « *s'il tarde 15 jours, un mois, deux, il aura* « *encore les mêmes conditions. Il peut donc* « *désormais attendre jusqu'au dernier mor-* « *ceau de pain. Je pars à l'instant pour* « *passer le Pô, je marche sur Rome.* Vous « connaissez mes intentions, allez les dire à « votre général. »

Klenau, qui n'avait rien conçu aux premières

paroles, ne tarda pas à juger *à qui il avait à faire*. Il prit connaissance des décisions, dont la lecture le pénétra de reconnaissance et d'admiration pour un procédé aussi généreux et aussi peu attendu. Il ne fut plus question de dissimuler, et convint qu'il n'avait plus de vivres que pour trois jours. Wurmser fit solliciter *le général français*, puisqu'il devait traverser le Pô, de venir le passer à Mantoue, ce qui lui éviterait beaucoup de détours et de difficultés. Mais déjà tous les arrangemens de voyage étaient disposés. Wurmser lui écrivit pour lui exprimer toute sa reconnaissance; et peu de jours après il lui expédia un aide-de-camp à Bologne, pour l'instruire d'une trame d'empoisonnement qui devait avoir lieu dans la Romagne, et lui donna les renseignemens nécessaires pour s'en garantir; cet avis fut utile. Le général Serrurier présida donc aux détails de la reddition de Mantoue, et vit défiler devant lui le vieux maréchal et tout l'état-major de son armée. Déjà Napoléon était dans la Romagne. L'indifférence avec laquelle il se dérobait au spectacle si flatteur d'un maréchal de grande réputation, généralissime des forces

autrichiennes, à la tête de tout son état-major, lui remettant son épée, fut un sujet d'étonnement *qui retentit dans toute l'Europe.*

N. B. de l'éditeur écrit sous dictée. — 1° Alvinzi, quoiqu'on trouve dans les divers rapports, avait 80 mille hommes Provera compris. Les forces du Tyrol étaient de plus 50 mille hommes. Provera en avait 25 dont 7 mille combattaient à Saint-Michel, et 18 mille formant deux divisions, marchèrent sur Mantoue. De ces 18 mille hommes, 3 mille restèrent sur ses derrières, 10 mille arrivèrent à Saint-Georges; et 5 mille restèrent en arrière sur la Molinella, pour parer le mouvement d'Augereau qui suivait : tout cela fut pris. S'il ne se trouva que 7 mille prisonniers dans la colonne de Provera, c'est qu'il avait livré deux combats l'un à Anguiari, un autre à Saint-Georges, et donné la bataille de la Favorite, qui lui avait coûté du monde; et que beaucoup de soldats autrichiens entrés dans les hôpitaux ne sont pas compris dans le nombre des prisonniers. Les rapports ne marquent que 23 mille prisonniers; le vrai est que les Français en firent plus de 30 mille; c'est que, en général, l'armée gardait mal ses

prisonniers; elle en laissait échapper un grand nombre. Le cabinet de Vienne avait organisé des administrations en Suisse et sur les routes, pour favoriser leur désertion. On peut calculer qu'un quart des prisonniers se sauvait avant d'être arrivé au quartier-général central. Un autre quart avant d'arriver en France, où il n'en arrivait guère qu'une moitié. Beaucoup aussi s'encombraient dans les hôpitaux.

2° Si dans le rapport officiel, Bessières ne présenta au Directoire que 71 drapeaux, c'est que les méprises communes dans les mouvemens d'un grand état-major, en retinrent 13 en arrière. On les trouvera dans le nombre de ceux que présenta Augereau après la prise de Mantoue.

3° Des 60 drapeaux qu'Augereau présenta au Directoire, 13 étaient un reste des trophées de Rivoli et de la Favorite qu'aurait du présenter Bessières. Les 47 autres furent trouvés dans Mantoue; et font connaître les nombreux cadres de l'armée de Wurmser, qui s'étaient renfermés dans cette place. Le choix d'Augereau pour porter ces drapeaux, fut la récompense des services qu'il avait rendus à l'armée,

surtout à la journée de Castiglione. Cependant il eût été plus naturel encore de les envoyer par Masséna, qui avait des titres bien supérieurs. Mais le général en chef comptait beaucoup plus sur celui-ci pour sa campagne d'Allemagne, et ne voulût point s'en séparer. Il en est qui ont cru que Napoléon s'apercevant qu'on affectait d'élever outre mesure le général Augereau, fut bien aise, en l'envoyant à Paris, de mettre chacun à même d'apprécier justement le caractère et les talens de cet officier, qui ne pouvait que perdre à l'épreuve. D'autres ont pensé au contraire, que le général en chef avait eu pour but de fixer les regards de Paris, sur un de ses lieutenans : Augereau était Parisien.

Mercredi 1 mai.

Troisième jour de réclusion. — Beau résumé de l'histoire de l'Empereur.

L'Empereur n'est pas plus sorti de sa chambre que la veille. Je me suis trouvé malade de la course de Briars; j'ai eu un peu de fièvre et une forte courbature. Sur les sept heures du soir l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il lisait Rollin, que, selon sa coutume, il disait beaucoup trop bonhomme. Il ne semblait pas avoir souffert, et me disait même qu'il était très-bien; mais je n'en étais que plus inquiet de sa réclusion et de son calme. Il a voulu dîner plus tard que de coutume, et m'a retenu; il a demandé un verre de vin de Constance quelque temps avant son dîner; c'est ce qu'il fait d'ordinaire quand il se sent le besoin d'être réveillé.

Après le dîner il a parcouru quelques-unes des adresses, des proclamations ou actes du recueil de Goldsmith, d'ailleurs si incomplet : quelques-unes l'ont remué; alors posant le livre et se mettant à marcher, il a dit : « Après tout, « ils auront beau retrancher, supprimer, muti- « ler, il leur sera bien difficile de me faire dis-

« paraître tout à fait. Un historien français sera « pourtant bien obligé d'aborder l'empire, et « s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me res- « titue quelque chose, qu'il me fasse ma part, « et sa tâche sera aisée; car les faits parlent, ils « brillent comme le soleil.

« J'ai refermé le gouffre anarchique et dé- « brouillé le chaos. J'ai dessouillé la révolu- « tion, ennobli les peuples et raffermi les « Rois. J'ai excité toutes les émulations, ré- « compensé tous les mérites, et reculé les « limites de la gloire! Tout cela est bien quel- « que chose! Et puis sur quoi pourrait-on m'at- « taquer, qu'un historien ne puisse me défen- « dre? Serait-ce mes intentions? Mais il est en « fond pour m'absoudre. Mon despotisme? « Mais il démontrera que la dictature était de « toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la « liberté? Mais il prouvera que la licence, l'a- « narchie, les grands désordres, étaient encore « au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir « trop aimé la guerre? Mais il montrera que « j'ai toujours été attaqué. D'avoir voulu la « monarchie universelle? Mais il fera voir « qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des cir-

« constances; que ce furent nos ennemis eux-
« mêmes qui m'y conduisirent pas à pas. Enfin,
« sera-ce mon ambition? Ah! sans doute il
« m'en trouvera, et beaucoup; mais de la plus
« grande et de la plus haute qui fut peut-être
« jamais! celle d'établir, de consacrer enfin
« l'empire de la raison, et le plein exercice,
« l'entière jouissance de toutes les facultés
« humaines! Et ici l'historien peut-être se trou-
« vera réduit à devoir regretter qu'une telle
« ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite!...
Et après quelques secondes de silence et de réflexion: « Mon cher, a dit l'Empereur, en bien
« peu de mots voilà pourtant toute mon his-
« toire. »

Jeudi 2

Quatrième jour de réclusion absolue. — Le Moniteur favorable à l'Empereur, etc.

L'Empereur a encore gardé la chambre comme les jours précédens. Il m'a fait appeler le soir après mon dîner, sur les neuf heures. Il avait passé la journée sans voir personne; j'ai demeuré avec lui jusqu'à onze heures; il était

gai et semblait bien portant. Je l'assurai que les journées nous étaient bien longues quand on ne le voyait pas ; qu'il était difficile qu'il ne sentît pas bientôt les effets funestes de sa stricte réclusion, et du manque de respirer l'air du dehors. Pour moi j'en étais fort inquiet et très-affligé. En effet une demi-heure au moins avant que de me renvoyer, il s'est mis dans son lit ; les jambes lui refusaient, disait-il, le service ; il se sentait fatigué d'avoir tant marché avec moi, bien qu'il n'eut fait que quelques tours dans sa chambre.

Il avait beaucoup parlé de la légion d'honneur, du recueil de Goldsmith et du Moniteur. Il disait à l'occasion de celui-ci qu'assurément c'était une chose bien remarquable et dont bien peu d'autres pourraient se vanter, que d'avoir traversé la révolution si jeune et avec tant de fracas, sans avoir à redouter le Moniteur. « Il « n'est point une phrase, disait-il, que j'aye à « en faire effacer. Au contraire, il demeurera « infailliblement ma justification toutes les fois « que je pourrai en avoir besoin. »

Vendredi 3.

Cinquième jour de réclusion.

L'Empereur n'est pas sorti d'avantage, c'était son cinquième jour de réclusion, il continuait à ne voir personne. Nous ignorions au dehors ce qui se passait dans son intérieur. Il me faisait appeler pour ainsi dire à la dérobée. J'y suis entré sur les six heures du soir.

Je lui ai renouvelé notre inquiétude et notre peine de le voir ainsi renfermé. Il m'a dit qu'il le supportait fort bien. Mais les journées étaient longues, les nuits encore d'avantage. Il n'avait rien fait de tout le jour; il s'était trouvé de mauvaise humeur, disait-il; encore en ce moment il était silencieux, sombre, apesanti. Il s'est mis au bain; je l'y ai suivi et ne l'ai quitté que pour le laisser essuyer. Il a fini la soirée par des objets ou des récits bien importans.....

. . . . . .

Samedi 4.

Sixième jour de réclusion.

L'Empereur n'est pas sorti encore. Il avait dit pourtant qu'il monterait à cheval sur les

quatre heures; mais la pluie est venue déranger son intention. Il a reçu le Grand-Maréchal.

Sur les huit heures il m'a fait appeler pour dîner avec lui. Il a dit que le Gouverneur était venu chez le Grand-Maréchal, qu'il y était demeuré plus d'une heure. Il y avait tenu une conversation souvent pénible, même parfois offensante. Il avait parcouru divers objets avec beaucoup d'humeur et très-peu d'égards; d'une manière très-vague et sans résultats: nous reprochant surtout, à ce qu'il paraissait, de nous plaindre beaucoup et sans raison, disait-il; il soutenait que nous étions très-bien, et devrions être contens; que nous semblions nous abuser étrangement sur nos personnes et nos situations, etc., etc. Que du reste, du moins cela a été compris ainsi, il voulait être assuré chaque jour, par témoignage évident de l'existence et de la présence de l'Empereur.

Il est certain que ce point était la véritable cause de son humeur et de son agitation. Plusieurs jours venaient de s'écouler sans qu'il eût pu recevoir de rapport de son officier ou de ses espions; l'Empereur n'étant point sorti, et personne n'étant sensé avoir été admis chez lui.

Mais comment s'y prendrait-il ? C'est ce qui nous a fort occupés à notre tour. L'Empereur ne se soumettrait jamais, fût-ce au péril de sa vie, à une visite régulière, qui pourrait au fait se renouveler capricieusement à toute heure du jour et de la nuit. Le Gouverneur emploira-t-il la force et la violence pour disputer à l'Empereur un dernier asile de quelques pieds en carré, et quelques heures de repos ? Ses instructions doivent avoir prévu le cas, aucun outrage, aucun manquement, aucune barbarie ne m'y surpendraient.

Quant aux expressions du Gouverneur sur ce que nous nous abusions sur nos personnes et notre situation, nous savons fort bien qu'au lieu d'être aux Tuileries, nous sommes à Sainte-Hélène ; qu'au lieu d'être maîtres, nous sommes captifs : en quoi dès lors pourrions-nous donc nous abuser ?

Dimanche 5.

Sur la Chine et la Russie. — Rapprochemens des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre.

Sur les dix heures du matin, l'Empereur allait monter à cheval, c'était sa première sor-

tie. Le résident de la compagnie des Indes, à la Chine se trouvait là; sollicitant depuis longtemps l'honneur de lui être présenté. Il l'a fait appeler, l'a questionné pendant quelques minutes avec beaucoup de bienveillance. Nous avons fait route ensuite pour aller voir Mme Bertrand. L'Empereur y est resté plus d'une heure; il était faible et changé; sa conversation traînante. Nous avons regagné Longwood. L'Empereur a voulu déjeûner à l'air.

Il a fait appeler notre hôte de Briars, le bon monsieur Balcombe, et le résident à la Chine qui se trouvait encore là. Tout le temps du déjeûner s'est passé en questions sur la Chine, sur sa population, ses lois, ses usages, son commerce, etc., etc.

Le résident racontait qu'il y a peu d'années, il était arrivé une circonstance entre les Russes et les Chinois, qui eût pu avoir des suites, si les affaires de l'Europe n'eussent entièrement absorbé la Russie.

Le voyageur russe Krusenstern, dans son voyage autour du monde, relâcha à Canton avec ses deux bâtimens. On le reçut provisoirement, et on lui permit, tout en attendant

les ordres de la Cour, de vendre des fourrures dont étaient chargés ses vaisseaux, et de les remplacer par du thé. Ces ordres se firent attendre plus d'un mois; M. de Krusenstern était déjà parti depuis 2 jours, quand ils arrivèrent. Ils portaient que les deux vaisseaux eussent à sortir à l'instant; que tout commerce avec les Russes, dans cette partie, demeurait interdit; qu'on avait assez accordé à leur Empereur par terre dans le Nord de l'empire; qu'il était inoui qu'il eût tenté de l'accroître encore dans le Midi par mer; qu'on montrerait un vif mécontentement à ceux qui leur auraient appris cette route. L'ordre portait encore que si les bâtimens étaient partis ayant l'arrivée du rescrit de Pékin, la factorerie anglaise serait chargée de le faire parvenir, par la voix de l'Europe, à l'Empereur des Russes.

Napoléon s'était trouvé très-fatigué de sa courte sortie; il y avait sept jours qu'il n'avait pas quitté la chambre; c'était la première fois qu'il reparaissait au milieu de nous. Nous avons trouvé ses traits visiblement altérés.

Sur les cinq heures, il m'a fait appeler, le Grand-Maréchal était auprès de lui. Je l'ai

trouvé déshabillé; il avait essayé vainement de reposer; il se croyait un peu de fièvre; c'était de la courbature. Il avait fait allumer du feu et n'avait pas voulu de lumière dans sa chambre. Nous avons causé ainsi dans l'obscurité, à conversation perdue jusqu'à huit heures, que l'Empereur nous a renvoyés pour dîner.

Il avait été question dans le jour, du rapprochement des deux grandes révolutions d'Anterre et de France. « Elles ont beaucoup de « similitude et de différence, observait l'Em- « pereur : elles sont inépuisables pour la mé- « ditation. » Et il a dit alors des choses fort remarquables et fort curieuses. Je vais réunir ici, ce qui a été dit en cet instant, ou bien encore dans d'autres momens.

« Dans les deux pays la tempête se forme sous les deux règnes indolens et faibles de Jacques I et de Louis XV; elle éclate sous les deux infortunés Charles I et Louis XVI.

« Tous deux tombent victimes; tous deux périssent sur l'échafaud, et leurs deux familles sont proscrites et bannies.

« Les deux monarchies deviennent deux républiques, et, durant cette période, les deux

nations se plongent dans tous les excès qui peuvent dégrader l'esprit et le cœur. Elles se déshonorent par des scènes de fureur, de sang et de folie. Elles brisent tous les liens, et renversent tous les principes.

« Alors dans les deux pays deux hommes arrêtent le torrent d'une main vigoureuse, et règnent avec lustre. Après eux les deux familles héréditaires sont rappelées; mais toutes deux prennent une mauvaise direction. Elles font des fautes; une nouvelle tempête éclate inopinément dans les deux pays, et rejette en dehors du territoire les deux dynasties rétablies, sans qu'elles aient pu venir à bout de faire opposer la moindre résistance aux deux adversaires qui les renversent.

« Dans ce parallèle singulier, *Napoléon* se trouve avoir été en France tout à la fois le *Cromwell* et le *Guillaume III* de l'Angleterre. Mais comme tout rapprochement avec Cromwell a quelque chose d'odieux, je me hâte d'ajouter que si ces deux hommes célèbres coïncident dans une seule circonstance, il est difficile de différer davantage sur toutes les autres.

« Cromwell paraît sur la scène dans un âge

mûr. Il n'arrive au premier rang qu'à force de duplicité, d'adresse et d'hypocrisie.

« Napoléon s'élance à peine au sortir de l'enfance, et ses premiers pas brillent d'une gloire pure.

« C'est en opposition et en haine de tous les partis, en imprimant une souillure éternelle à la révolution anglaise, que Cromwell arrive au pouvoir suprême.

« C'est au contraire en effaçant les taches de la révolution française, et par le concours de tous les partis qui s'efforcent tour à tour de l'avoir pour chef, que Napoléon monte sur le trône.

« Toute la gloire militaire de Cromwell fut acquise sur le sang anglais; tous ses triomphes durent être autant de deuils nationaux. Ceux de Napoléon ne frappèrent jamais que l'étranger, et remplirent d'ivresse la nation française.

« Enfin la mort de Cromwell fut la joie de toute l'Angleterre; elle devint une délivrance publique. On ne saurait en dire précisément autant de Napoléon.

« En Angleterre la révolution fut le soulèvement de toute la nation contre le Roi. Il avait

violé les lois, usurpé le pouvoir absolu; elle voulut rentrer dans ses droits.

« En France, la révolution fut le soulèvement d'une partie de la nation contre une autre partie; celui du tiers-état contre la noblesse; la réaction des Gaulois contre les Francs. Le Roi fut moins attaqué comme souverain que comme chef de la féodalité: on ne lui reprocha point d'avoir violé les lois; mais on prétendit s'affranchir et se reconstituer à neuf.

« En Angleterre, si Charles I avait cédé de bonne foi, s'il avait eu le caractère modéré, incertain de Louis XVI, il eût survécu.

« En France, au contraire, si Louis XVI avait résisté franchement, s'il avait eu le courage, l'activité, l'ardeur de Charles I, il eût triomphé.

« Durant tout le conflit, Charles I, isolé dans son île, n'eut autour de lui que des partisans, des amis; jamais aucune branche constitutionnelle.

« Louis XVI avait une armée régulière; le secours de l'étranger, deux parties constitutionnelles de la nation: la noblesse et le clergé. Il se présentait en outre à Louis XVI un second parti décisif que n'eut pas Charles I; celui de

renoncer à être le chef de la *féodalité*, pour le devenir de la *nation*. Malheureusement il ne sut prendre ni l'un ni l'autre.

« Charles I périt donc pour avoir résisté, et Louis XVI pour n'avoir pas résisté. L'un était intimément convaincu des droits de sa prérogative : il est douteux, assure-t-on, que l'autre en fut bien persuadé, non plus que de sa nécessité.

« En Angleterre, la mort de Charles I fut l'ouvrage de l'ambition astucieuse, atroce, d'un seul homme.

« En France, ce fut l'ouvrage de la multitude aveuglée, celui d'une assemblée populaire et désordonnée.

« En Angleterre, les représentans du peuple, par une teinte de pudeur, s'abstinrent d'être juges et parties dans le meurtre qu'ils commandaient; ils nommèrent un tribunal pour juger le Roi.

« En France, ils ont osé être tout à la fois accusateurs, juges et bourreaux.

« C'est qu'en Angleterre l'affaire était conduite par une main invisible; elle avait plus de réflexion et de calme. En France elle le fut par

la multitude, dont la fougue est sans bornes.

« En Angleterre la mort du Roi donna naissance à la république. En France, au contraire, ce fut la naissance de la république qui causa la mort du Roi.

« En Angleterre l'explosion politique s'opéra, par les efforts du fanatisme religieux le plus ardent. En France, elle se fit aux acclamations d'une cynique impiété; chacun selon son siècle et ses mœurs.

« En Angleterre, c'étaient les excès de la sombre école de Calvin. En France, c'étaient ceux des doctrines trop relâchées de l'école moderne.

« En Angleterre la révolution se trouva mêlée avec une guerre civile. En France elle le fut avec des guerres étrangères; et c'est à ces efforts, à cette contradiction des étrangers, que les Français attribuent, avec raison, la faute de leurs excès. Les Anglais n'ont aucune excuse de ce genre.

« C'est l'armée, en Angleterre, qui fut coupable de toutes les fureurs, de toutes les extravagances; elle fut le fléau des citoyens.

« En France, au contraire, c'est à l'armée qu'on dut tout. Ce furent ses triomphes au dehors qui

affaiblirent ou firent oublier les horreurs du dedans. C'est elle qui donna à la patrie l'indépendance, la gloire, les trophées.

« En Angleterre, la restauration fut l'ouvrage des Anglais mêmes; elle fut reçue avec la plus vive exaltation : la nation échappait à l'esclavage et crut retrouver la liberté... En France, ce ne fut pas précisément de même.

« Enfin, en Angleterre un gendre renverse son beau-père du trône : il est appuyé de toute l'Europe, et l'ouvrage demeure impérissable et révéré.

« En France, au contraire, l'élu d'un peuple qu'il a déjà gouverné quinze ans avec l'assentiment du dedans et du dehors, ressaisit une couronne qu'il prétend lui appartenir. L'Europe entière se lève en masse; elle le met hors la loi. 11 cent mille hommes marchent contre sa seule personne; il succombe; on le jette dans les fers et l'on prétend flétrir sa mémoire !!!

Lundi 6.

Docteur O'Méara; explication. — Consulat. — Opinion de l'émigration sur le Consul. — Idées de l'Empereur sur les biens des émigrés. Syndicat projeté. — Circonstances heureuses qui concourent à la carrière de l'Empereur. — Opinion des Italiens. — Couronnement par le Pape. — Les mécontens séduits lors de Tilsitt. — Bourbons d'Espagne. — Arrivée du fameux palais de bois.

L'Empereur m'a fait appeler sur les neuf heures. Il était tracassé des dispositions du nouveau Gouverneur, surtout de l'idée qu'on osât violer le dernier sanctuaire de son intérieur, et préférait la mort à ce dernier outrage. Il était résolu à en courir les risques. Une catastrophe lui semblait inévitable; il supposait qu'elle était ordonnée, que l'on ne cherchait que les prétextes; il était décidé à ne pas les éviter.

« Je m'attends à tout, me disait-il dans un « certain moment d'abandon; ils me tueront ici, « c'est certain..... »

Il a fait venir le docteur O' Méara, pour connaître son opinion personnelle, et m'a chargé de lui traduire qu'il ne se plaignait nullement de lui jusqu'à présent, bien au contraire, qu'il

le regardait comme un honnête homme, et la preuve en était qu'il allait s'en rapporter à ses réponses. Il s'agissait de s'entendre : se considérait-il comme son médecin, à lui personnellement, ou comme le médecin d'une prison, et imposé par son gouvernement? Etait-il son confesseur ou son surveillant? Faisait-il des rapports sur lui, ou en ferait-il au besoin? Dans l'un des deux cas, l'Empereur continuait de recevoir volontiers ses services, était reconnaissant de ceux qu'il avait déjà reçus; dans l'autre, il le remerciait, et le priait de les discontinuer.

Le docteur a répondu bien positivement et avec affection. Il a dit que son ministère étant tout de profession, et entièrement étranger à la politique, il se considérait comme le médecin de sa personne, et demeurait étranger à toute autre considération; qu'il ne faisait aucun rapport, qu'on ne lui en avait pas encore demandé; qu'il n'imaginait de cas qui pût le porter à en faire, que celui de maladie grave où il aurait besoin d'appeler les secours d'autres gens de l'art, etc., etc.

Sur les trois heures l'Empereur est sorti dans le jardin, se préparant à monter à cheval. Il

venait de dicter longuement à Gourgaud, et avait à peu près completté son époque de 1815. Il était content de son travail.

J'ai osé lui recommander ensuite celle du consulat; cette époque si brillante, où une nation en dissolution se trouva magiquement recomposée, en peu d'instans, dans ses lois, sa religion, sa morale; dans les vrais principes, les préjugés honnêtes et brillans; le tout aux applaudissemens et à l'admiration universelle de l'Europe étonnée.

J'étais en Angleterre à cette époque; la masse de l'émigration, lui disais-je, avait été vivement frappée de tous ces actes : le rappel des prêtres, celui des émigrés, avait été reçu comme un bienfait; la grande foule s'était empressée d'en profiter.

L'Empereur me demandait alors si ce mot d'amnistie ne nous avait pas choqués. « Non, « disais-je, nous savions toutes les difficultés « que le Premier Consul avait éprouvées à « notre égard; nous savions que tout le bon « de cette mesure n'était dû qu'à lui, que lui « seul était pour nous, que tout ce qu'il y avait « de mauvais venait de ceux qu'il avait été

« obligé de combattre en notre faveur. Plus « tard, ajoutai-je, et rentrés en France, nous « trouvions, il est vrai, que le Consul eût pu « nous traiter mieux à l'égard de nos biens, et « sans beaucoup de peine, par sa seule attitude « silencieuse et passive; c'en eût été assez pour « amener partout des arrangemens à l'amiable « entre les dépouillés et les acheteurs.

« Sans doute je l'eusse pu, disait l'Empereur; « mais pouvais-je me fier assez à vous autres « pour cela? Répondez.

« Sire, disais-je, à présent que je suis plus « habitué aux affaires, que je vois plus en « grand, je comprends facilement que la poli- « tique le voulait ainsi. Les dernières circons- « tances ont montré combien c'était sage; il ne « fallait point désintéresser ainsi la nation. « L'affaire des biens nationaux est un des pre- « miers arcs-boutant de l'esprit et du parti « national.

« Vous y êtes, observait l'Empereur, toute- « fois j'eusse pu accorder toutes choses. J'en ai « eu un moment la pensée, et j'ai fait une faute « de ne pas l'accomplir. C'était de composer « une masse, un *syndicat* de tous les biens res-

« tans des émigrés, et de le leur distribuer à leur « retour, dans une échelle proportionnelle. Au « lieu de cela, quand je me suis mis à rendre « individuellement, je n'ai pas tardé à m'aper- « cevoir que je rendais trop de riches, et ne faisais « que des insolens. Tel à qui, grâce à ses mille « sollicitations et à ses mille courbettes, on « rendait cinquante mille écus, cent mille écus « de rente, ne nous tirait plus le chapeau le « lendemain; et loin d'avoir la moindre recon- « naissance, ce n'était plus qu'un impertinent « qui prétendait même avoir payé sous main la « faveur qu'il avait obtenue. Tout le faubourg « Saint-Germain allait prendre cette direction. « Il se trouva que j'allais recréer sa fortune, et « qu'il n'en fût pas moins demeuré ennemi et « anti-national. Alors j'arrêtai, en opposition à « l'acte d'amnistie, la restitution des bois non « vendus, toutes les fois qu'ils dépasseraient « une certaine valeur. C'était une injustice, « d'après la lettre de la loi, sans doute; mais la « politique le voulait impérieusement : la faute « en avait été à la rédaction et à l'impré- « voyance. Cette réaction de ma part détruisit « tout le bon effet du rappel des émigrés, et

« m'aliéna toutes les grandes familles. J'eusse « pourvu à cet inconvénient ou j'en eusse neu- « tralisé les effets par mon syndicat. Pour une « grande famille mécontente, j'eusse attaché « cent nobles de la province, et satisfait au fond « à la stricte justice, qui voulait que l'émi- « gration entière, qui avait couru une même « chance, embarqué sa fortune en commun sur « le même vaisseau, éprouvé le même naufrage, « encouru une même peine, obtînt un même « résultat. C'est une faute de ma part, ajou- « tait l'Empereur, d'autant plus grande que « j'en ai eu l'idée; mais j'étais seul, entouré « d'opposition et d'épines; tous étaient contre « vous autres; vous vous le peindriez difficile- « ment; et cependant les grandes affaires me « talonnaient, le temps courait, j'étais obligé « de voir ailleurs.

« Encore aussi tard que mon retour de l'île « d'Elbe, a continué l'Empereur, j'ai été sur « le point d'exécuter quelque chose de la « sorte. Si l'on m'en eût donné le temps, j'al- « lais m'occuper des pauvres émigrés de pro- « vince que la Cour avait délaissés. Et ce « qu'il y a d'assez singulier, c'est que l'idée en

« avait été réveillée en moi précisément par un « ancien ex-ministre de Louis XVI, que les « princes avaient laissé fort mal récompensé, et « qui me présentait les moyens de réparer, avec « beaucoup d'avantages, bien des choses de ce « genre. »

Je répondais à l'Empereur: « Les gens raison « nables, parmi l'émigration, savaient bien que « le peu d'idées généreuses et libérales à leur « égard, ne venaient que de vous; ils ne se dis- « simulaient pas que tout votre entourage les « eût détruits. Ils savaient que toute idée de no- « blesse leur était odieuse; ils vous tenaient « grand compte de ne pas penser ainsi. Leur « amour-propre, le croirez-vous, trouvait « même parfois quelques consolations à se dire « que vous étiez de leur classe, etc., etc. »

Alors l'Empereur m'a demandé ce que nous disions donc dans l'émigration, de sa naissance et de sa personne, etc., etc. Je répondais qu'il nous avait apparu pour la première fois à la tête de l'armée d'Italie : aucun de nous ne savait ce qui précédait; il nous était tout à fait inconnu. Nous ne pouvions jamais prononcer

son nom *de Buonaparte.* Cela l'a beaucoup fait rire, etc., etc.

La conversation alors l'a conduit à dire qu'il s'était souvent arrêté, et avait réfléchi mainte fois sur le concours singulier des circonstances secondaires qui avaient amené sa prodigieuse carrière.

« 1°. Si mon père, disait-il, qui est mort « avant 40 ans, eût vécu, il eût été nommé dé- « puté de la noblesse de Corse à l'Assemblée « constituante. Il tenait fort à la noblesse et à « l'aristocratie; d'un autre côté, il était très- « chaud dans les idées généreuses et libérales: « il eût donc été ou tout à fait du côté droit, « ou au moins dans la minorité de la noblesse. « Dans tous les cas, quelqu'eussent été mes « opinions personnelles, j'aurais suivi sa trace, « et voilà ma carrière entièrement dérangée et « perdue.

« 2°. Si je m'étais trouvé plus âgé au moment « de la révolution, j'eusse été peut-être moi- « même nommé député. Ardent et chaud, « j'eusse marqué infailliblement quelqu'opinion « que j'eusse suivie; mais dans tous les cas, je

« me serais fermé la route militaire, et alors « encore voilà ma carrière perdue.

« 3°. Si même ma famille eût été plus con- « nue, si nous eussions été plus riches, plus en « évidence, ma qualité de noble, même en sui- « vant la route de la révolution, m'eût frappé « de nullité ou de proscription. Jamais je « n'eusse obtenu la confiance; jamais je n'eusse « commandé une armée; ou si je l'eusse com- « mandée, je n'eusse jamais osé tout ce que « j'ai fait. Supposant même tous mes succès, « je n'aurais pu suivre le penchant de mes idées « libérales à l'égard des prêtres et des nobles; « et je ne fusse jamais parvenu à la tête du « gouvernement.

« 4°. Il n'est pas jusqu'au grand nombre de « mes frères et de mes sœurs, qui ne m'ait été « grandement utile, en multipliant mes rap- « ports et mes moyens d'influence.

« 5°. La circonstance de mon mariage avec « madame de Beauharnais m'a mis en point de « contact avec tout un parti, qui m'était néces- « saire pour concourir à mon système de fusion, « un des principes les plus grands de mon « administration, et qui la caractérisera spécia-

« lement. Sans ma femme, je n'aurais jamais pu « avoir avec ce parti aucun rapport naturel.

« 6°. Il n'y a pas jusqu'à mon origine étran- « gère, contre laquelle on a essayé de crier en « France, qui ne m'ait été bien précieuse. Elle « m'a fait regarder comme un compatriote par « tous les Italiens; elle a grandement facilité « mes succès, en Italie. Ces succès, une fois obte- « nus, ont fait rechercher partout, et partout « les circonstances de notre famille, tombée « depuis long-temps dans l'obscurité. Elle s'est « trouvée, au su de tous les Italiens, avoir « joué long-temps un grand rôle au milieu « d'eux. Elle est devenue, à leurs yeux et à « leurs sentimens, une famille italienne; si « bien que quand il a été question du mariage « de ma sœur Pauline avec le prince Borghèse, « il n'y a eu qu'une voix à Rome et en Toscane, « dans cette famille et tous ses alliés : *c'est bien*, « ont-ils tous dit, *c'est entre nous, c'est une de « nos familles.* Plus tard, lorsqu'il a été question « du couronnement par le Pape à Paris; cet acte, « de la plus haute importance, ainsi que l'ont « prouvé les événemens, essuya de grandes « difficultés : le parti autrichien, dans le

« conclave, y était violemment opposé; le « parti italien l'emporta, en ajoutant aux « considérations politiques, cette petite con- « sidération de l'amour-propre national : *Après « tout c'est une famille italienne que nous « imposons aux barbares pour les gouver- « ner, nous serons vengés des Gaulois.* »

Delà l'Empereur est passé naturellement au Pape, qui n'était pas sans quelque penchant pour lui, disait-il. Le Pape ne lui imputait pas d'avoir ordonné sa translation en France. Il s'était indigné de lire dans certains ouvrages que l'Empereur s'était porté à des excès sur sa personne. Il avait reçu à Fontainebleau tous les traitemens qu'il avait désirés : aussi, revenu à Rome, il était bien loin de lui conserver du fiel. Quand il avait appris le retour de l'île d'Elbe en France, il avait dit à Lucien, d'un air qui marquait sa confiance et sa partialité, *e sbarcato, e arrivato.* Il est débarqué, il est arrivé. Il lui avait ajouté plus tard : Vous allez à Pa- « ris, c'est bien; faites ma paix avec lui. « Je suis à Rome : il n'aura jamais aucun « désagrément de moi. »

« Aussi, est-il bien sûr, disait l'Empereur, « que Rome sera un asile naturel et très- « favorable pour ma famille : on y croira « qu'elle est chez elle. Enfin, terminait-il en « riant, il n'est pas même jusqu'au nom de « *Napoléon*, peu connu, poétique, redon- « dant, qui ne soit venu ajouter quelques pe- « tites choses à la grande circonstance. »

Je répétais alors à l'Empereur que la masse de l'émigration était loin d'être injuste à son égard. L'opposition sensée de la vieille aristocratie avait de la haine contre lui, il est vrai, mais uniquement parce qu'elle le rencontrait un obstacle. Elle était loin de ne pas apprécier justement ses actions et ses talens; elle les admirait malgré elle. Les mystiques mêmes ne trouvaient en lui qu'un défaut : « *Ah! que n'est-il légitime!* leur est-il arrivé de dire plus d'une fois. Austerlitz nous ébranla; mais ne nous vainquit pas; Tilsit subjugua tout. « Votre Majesté, disais-je, a « dû juger elle-même, et jouir à son retour « de l'universalité des hommages, des accla- « mations et des vœux. »

« C'est donc à dire, reprenait l'Empereur

« en riant, que si, à cette époque, j'eusse « pu, ou j'eusse voulu m'en tenir au repos « et au plaisir; si j'eusse adopté le rôle des « fainéans, si tout eût repris son ancien cours, « vous m'eussiez adoré? Mais, mon cher, si « j'en eusse eu le goût et la volonté, ce qui « n'était pas dans ma nature assurément, les « circonstances encore ne m'en eussent pas « laissé le maître. »

Delà l'Empereur est passé aux difficultés sans nombre qui l'ont entouré et maîtrisé sans cesse; et, arrivé à la guerre d'Espagne, il a dit : « Cette malheureuse guerre m'a « perdu; elle a divisé mes forces, multiplié « mes efforts, attaqué ma moralité, et pour- « tant on ne pouvait laisser la péninsule aux « machinations des Anglais, aux intrigues, à « l'espoir, au prétexte des Bourbons. Du reste, « ceux d'Espagne méritaient bien peu qu'on « les craignît. Nationalement, ils nous étaient « et nous leur étions tout à fait étrangers : « au château de Marrach, à Bayonne, j'ai « vu Charles IV et la Reine ne pas savoir « la différence de madame de Montmorency « à madame de B.....: ce dernier nom

« même leur était plus familier à cause des « gazettes et des actes publics. L'Impératrice « Joséphine, qui avait le tact le plus exquis « sur tout cela, n'en revenait point. Au de- « meurant, cette famille était à mes pieds « pour que j'adoptasse une fille quelconque, « et que j'en fisse une princesse des Asturies. « Ils me demandèrent nommément M^elle^ de *Tas-* « *cher*, depuis duchesse d'Aremberg; des rai- « sons personnelles à moi s'y opposèrent. Un « instant, je m'étais fixé sur M^elle^ de la *Roche-* « *foucault*, depuis princesse Aldobrandini; « mais il me fallait quelqu'un qui me fût « vraiment attaché, une femme qui fût vrai- « ment Française, qui eût de la tête, des « talens, et je ne trouvais pas tout cela. »

Aujourd'hui l'Empereur à dîné avec nous; il y avait long-temps que nous en étions privés. Après le dîner il nous a lu Claudine, nouvelle de Florian, et des morceaux de Paul et Virginie, qu'il aime beaucoup par des ressouvenirs de ses premiers ans, disait-il.

Le transport l'Adamante est arrivé; ce vaisseau avait manqué l'île, il faisait partie d'un convoi, dont les autres étaient arrivés depuis

près d'un mois. Sur ces bâtimens était le fameux palais de bois qui avait rempli toutes les gazettes d'Angleterre et probablement celles de toute l'Europe. Là, étaient aussi les meubles magnifiques, les envois splendides que ces mêmes gazettes ont tant annoncés. Le palais de bois s'est trouvé n'être qu'un certain nombre de madriers bruts, dont on ne sait que faire ici; et qui demanderaient plusieurs années pour être employés convenablement; le reste s'est trouvé à l'avenant. L'ostentation, la pompe, le luxe ont été pour l'Europe; la vérité et les misères pour Sainte-Hélène.

Mardi 7.

Iliade; Homère.

Le Gouverneur est venu vers les quatre heures, a fait le tour de l'établissement et n'a demandé aucun de nous. Sa mauvaise humeur s'accroît visiblement, ses manières deviennent farouches et brutales.

Sur les cinq heures, l'Empereur m'a fait demander; le Grand-Maréchal y était depuis long-temps. Après son départ nous avons causé littérature; nous avons passé en revue tous les

poëmes épiques anciens et modernes. Il s'est arrêté sur l'Iliade, en a pris un volume et en a lu tout haut plusieurs chants. Cet ouvrage lui plaisait infiniment. « Il était, disait-il, ainsi que « la Genèse et la Bible, le signe et le gage « du temps. Homère, dans sa production, était « poëte, orateur, historien, législateur, géo- « graphe, théologien : c'était l'encyclopédiste « de son époque. »

L'Empereur estimait Homère inimitable. Le père Hardouin avait osé attaquer cette antiquité sacrée, et l'attribuer à un moine du 10e siècle. C'était une imbécillité, disait Napoléon. Du reste, ajoutait-il, jamais il n'avait été aussi frappé de ses beautés qu'en cet instant; et les sensations qu'il lui faisait éprouver, lui confirmaient tout à fait la justesse de l'approbation universelle. Ce qui le frappait surtout, observait-il, c'était la grossièreté des manières, avec la perfection des idées. On voyait les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains, et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence et d'une grande civilisation.

L'Empereur m'a retenu à dîner. « Quoique, « m'a-t-il dit, vous feriez peut-être mieux d'al-

« ler à la table de service, vous mourrez de « faim avec moi.

« Sire, ai-je répondu, il est sûr que vous « êtes bien mal; mais j'aimerai toujours ce mal « au-dessus de toutes choses. »

Il avait souffert de la tête dans la journée. Nous nous en plaignions tous aussi. Je regrettais fort qu'il ne fût pas sorti; il avait fait très-beau.

Après son dîner il a fait entrer tout le monde dans sa chambre et nous a gardés jusqu'à dix heures.

Mercredi 8.

L'Empereur est sorti vers cinq heures, et a fait un tour en calèche. Au retour, l'Empereur a reçu plusieurs Anglais; il leur a fait une foule de questions, suivant sa coutume. Leur vaisseau était le *Cornwall*, se rendant en Chine et devant repasser au mois de janvier prochain, dans son retour pour l'Europe.

Le dîner fini, l'un de nous disait à l'Empereur qu'il avait souffert vivement dans la journée en mettant au net sa dictée sur la bataille de Waterloo, voyant que les résultats n'avaient

tenu qu'à un cheveu. L'Empereur, pour toute réponse, avec un accent qui venait de loin, à dit à mon fils : « *My son* (mon fils), c'était son « expression d'habitude, allez nous chercher « Iphigénie en Aulide, cela nous fera plus de « bien. » Et il nous a lu cette belle pièce, qu'on aime toujours d'avantage.

Jeudi 9.

Paroles caractéristiques de l'Empereur.

J'ai été dîner à Briars avec mon fils et le général Gourgaud; nous y sommes demeurés à un petit bal. J'y rencontrai l'Amiral, et jamais je ne le trouvai mieux. C'était la première fois que je le voyais depuis l'aventure de *Noverraz*; je savais combien il devait l'avoir sur le cœur. Il allait retourner en Europe, et je connaissais les sentimens de l'Empereur. Je fus tenté vingt fois d'aborder franchement le sujet, et de le rapprocher ainsi de Napoléon. La vérité, la justice, notre intérêt, le demandaient; je fus arrêté par de trop petites considérations, sans doute; que de fois je m'en suis blâmé depuis!... Mais je n'avais pas reçu cette mission délicate, et je n'osais la prendre tout-à-fait sur moi. L'Amiral

pouvait lui donner de la publicité et une tournure qui eussent fort déplu à l'Empereur, et m'auraient exposé à des désagrémens très-possibles. A ce sujet je vais citer le trait suivant; il caractérise trop Napoléon pour être omis.

Il me peignait un jour tous les vices de la faiblesse et de la crédulité dans le souverain; les intrigues qu'elles alimentaient dans le palais, l'instabilité dont elles étaient les sources. Il prouvait très-bien qu'il ne pouvait échapper à l'adresse des courtisans ni à celle de la calomnie : « Et je vais vous en donner une preuve, « disait-il; vous voilà, vous, qui avez tout « quitté pour me suivre; vous, dont le dévoue- « ment est noble et touchant. Eh bien! que « pensez-vous avoir fait?.... Qui croyez-vous « être?... Rien qu'un ancien noble, qu'un émi- « gré, agent des Bourbons et d'intelligence « avec les Anglais; qui avez concouru à me « livrer à eux, et ne m'avez suivi ici que pour « m'observer et me vendre. Votre plus grand « éloignement contre le Gouverneur, sa plus « grande animosité contre vous, ne sont que « des apparences convenues pour mieux cacher « votre jeu. » Et comme je riais de la tournure

spirituelle qu'il créait, et de la volubilité avec laquelle il l'exprimait : « Vous riez, a-t-il « repris; mais je vous assure qu'ici je n'impro- « vise pas, je ne suis que l'écho de ce qu'on a « essayé de faire parvenir jusqu'ici..... Et com- « ment voulez-vous, continua-t-il, qu'une tête « sans sagacité, faible et crédule, ne soit pas « ébranlée par de tels rapprochemens et de « telles combinaisons. Allez, mon cher, si je « n'étais supérieur à la plupart des légitimes, « j'aurais pu déjà me priver de vos soins ici, et « votre cœur droit serait peut-être réduit au- « jourd'hui à dévorer au loin les cruels tour- « mens que cause l'ingratitude. » Et il finit disant : « Pauvre et triste humanité !... L'homme « n'est pas plus à l'abri sur la pointe d'un ro- « cher que sous les lambris d'un palais ! Il est « le même partout ! L'homme est toujours « l'homme !... »

Vendredi 10.

Hoche. — Divers généraux.

Le temps a été affreux; il était impossible de sortir. L'Empereur a été contraint de pro- mener dans la salle à manger; il a fait allumer

du feu dans le salon, et s'est mis à jouer aux échecs avec le Grand-Maréchal. Après dîner il nous a lu l'histoire de Joseph, dans la Bible, et ensuite l'Andromaque de Racine.

Plusieurs bâtimens étaient entrés la veille au soir : c'était la flotte du Bengale. Lady Loudon, femme de lord Moira, gouverneur-général de l'Inde, était au nombre des passagers.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, le nom de *Hoche* ayant été prononcé, quelqu'un a dit qu'il était bien jeune encore, mais qu'il donnait beaucoup d'espérance. « C'est « bien mieux que cela, a repris Napoléon, dites « qu'il les avait déjà beaucoup remplies. « Ils s'étaient vus tous les deux, continuait-il, et avaient causé deux ou trois fois. Hoche avait pour lui de l'estime jusqu'à l'admiration. Napoléon n'a pas fait difficulté de dire qu'il avait sur Hoche l'avantage d'une profonde instruction et les principes d'une éducation distinguée. Du reste, il établissait cette grande différence entre eux. « Hoche, disait-il, cher- « chait toujours à se faire un parti, et n'obte- « nait que des créatures; moi, je m'étais créé « une immensité de partisans, sans rechercher

« nullement la popularité. De plus, Hoche était « d'une ambition hostile, provoquante : il était « homme à venir de Strasbourg, avec 25 mille « hommes, saisir le gouvernement par force; « tandis que moi, je n'avais jamais eu qu'une « politique patiente, conduite toujours par l'es- « prit du temps et les circonstances du mo- « ment. »

L'Empereur ajoutait que Hoche, plus tard, ou se serait rangé, ou se serait fait écraser par lui; et comme il aimait l'argent, les plaisirs, il ne doutait pas qu'il ne se fût rangé. Moreau, dans cette même circonstance, observait-il, n'avait su faire ni l'un ni l'autre; aussi Napoléon n'en faisait aucun cas, et le regardait comme tout à fait incapable; n'entendant pourtant pas en cela parler de son mérite militaire. « Mais c'était un homme faible, disait-il, « mené par ses alentours, et servilement sou- « mis à sa femme : c'était un général de vieille « monarchie.

« Hoche, continuait l'Empereur, périt subi- « tement et avec des circonstances singulières « qui donnèrent lieu à beaucoup de conjectures; « et comme il existait un parti avec lequel tous

« les crimes me revenaient de droit, l'on essaya « de répandre que je l'avais fait empoisonner. « Il fut un temps ou rien de mauvais ne pouvait « arriver que je n'en fusse l'auteur; ainsi de « Paris je faisais assassiner Kléber en Egypte; « à Marengo je brûlais la cervelle à Desaix; j'é- « tranglais, je coupais la gorge dans les prisons, « je prenais le Pape aux cheveux, et cent absur- « dités pareilles; toutefois, comme je n'y faisais « pas la moindre attention, la mode en était « passée, et je ne vois pas que ceux qui m'ont « succédé se soient empressé de la réveiller; et « pourtant s'il eût existé un seul de ces crimes, « ils ont à leur disposition les documens, les « exécuteurs, les complices, etc., etc....

« Toutefois, tel est l'empire des bruits, quel- « ques absurdes qu'ils soient, qu'il est à croire « que tout cela a été cru du vulgaire, et qu'une « bonne partie le croit peut-être encore; heu- « reusement qu'il n'en est pas ainsi de l'his- « toire : elle raisonne.

Puis revenant, « c'est une chose bien remar- « quable, a-t-il dit, que le nombre de grands « généraux qui ont surgi tout à coup dans « la révolution. Pichegru, Kléber, Masséna,

« Marceau, Desaix, Hoche, etc.; et presque tous « de simples soldats; mais aussi, là semblent « s'être épuisés les efforts de la nature; elle n'a « plus rien produit depuis, je veux dire du « moins d'une telle force. C'est qu'à cette « époque tout fut donné au concours parmi « trente millions d'hommes, et la nature dut « prendre ses droits; tandis que plus tard on était « rentré dans les bornes plus resserrées de l'or- « dre et de la société. On a été jusqu'à m'accu- « ser de ne m'être entouré, au militaire et au « civil, que de gens médiocres, pour mieux me « conserver la supériorité; mais aujourd'hui, « qu'on ne rouvrira sûrement pas le concours, à « eux de mieux choisir. On verra ce qu'ils trou- « veront.

« Une autre chose, non moins remarquable, « continuait-il, c'est l'extrême jeunesse de plu- « sieurs de ces généraux qui semble les montrer « sortant tout faits des mains de la nature. Leur « caractère est à l'avenant. A l'exception de « Hoche, qui donnait le scandale des mœurs, « les autres ne connaissent uniquement que « leur affaire, la *gloire* et la *patrie*. Voilà

« tout leur cercle de rotation; ils tiennent tout « à fait de l'antique.

« C'est Desaix, que les Arabes nomment *le* « *Sultan juste*; c'est Marceau, pour les obsèques « duquel les Autrichiens observent une armis- « tice, par la vénération qu'il leur avait ins- « pirée; c'est le jeune Duphot, qui était la « vertu même.

« Mais on ne peut pas dire qu'il en fut ainsi « de tous ceux qui étaient plus avancés en âge; « c'est qu'ils tenaient du temps qui venait de « disparaître; Masséna, Augereau, Brune, et « beaucoup d'autres étaient des dépradateurs « intrépides.

« Masséna, en outre, était d'une avarice « sordide, et l'on a prétendu que je lui avais « joué un tour pendable. Que révolté un jour « de ses dernières déprédations, j'avais tiré sur « son banquier pour 2 ou 3 millions. Grand em- « barras; car enfin, mon nom était bien quelque « chose. Le banquier écrivit qu'il ne pouvait « payer sans l'autorisation de Masséna; il lui « fut répondu de payer tout de même, que « Masséna aurait les tribunaux pour se faire

« rendre justice; mais Masséna n'en fit rien et « paya.

« O....., Murat, Ney, étaient communs, « n'avaient que de la bravoure personnelle.

« Moncey était un honnête homme, Macdo- « nald avait une grande loyauté; B..... est une « mes erreurs.

« S.... avait bien aussi ses défauts et ses qua- « lités; toute sa campagne du midi de la « France est très-belle; et ce qu'on aura de la « peine à croire, c'est que cet homme, dont l'at- « titude et la tenue indiquent un grand carac- « tère, était esclave dans son ménage. Quand « j'appris à Dresde la défaite de Vittoria et la « perte de toute l'Espagne due à ce pauvre Jo- « seph, dont les plans, les mesures et les com- « binaisons n'étaient pas de notre temps, mais « semblaient tenir bien plutôt d'un Soubise que « de moi; je cherchai quelqu'un propre à répa- « parer tant de désastres: je jetai les yeux sur « S.... , qui était auprès de moi , il était « tout prêt, me disait-il; mais il me suppliait « de parler à sa femme, dont il allait avoir beau- « coup à souffrir; je lui dis de me l'envoyer. « Elle parut avec l'attitude hostile, le verbe

« haut; me disant que son mari ne retournerait « certainement pas en Espagne; qu'il avait déjà « beaucoup fait, et méritait après tout du repos. « Madame, lui dis-je, je ne vous ai point « mandée pour subir vos algarades; je ne suis « point votre mari, moi; et si je l'étais ce serait « encore tout de même. Ce peu de paroles la « confondit; elle devint souple comme un gant, « obséquieuse, et ne s'occupa plus que de ga- « gner quelques conditions : je n'y pris seule- « ment pas garde et me contentai de la féliciter « de ce qu'elle savait entendre raison. Dans les « grandes crises, lui dis-je, Madame, le lot des « femmes est d'adoucir nos traverses; retour- « nez à votre mari et ne le tourmentez pas. »

Samedi 11.

Invitation ridicule de sir Hudson Lowe.

A quatre heures j'étais chez l'Empereur. Le Grand-Maréchal y est entré; il lui a donné un billet. L'Empereur, après l'avoir parcouru des yeux, l'a rendu en levant les épaules et disant : « C'est trop sot, point de réponse. Passez-le « à Las Cases. »

Le croira-t-on? c'était un billet du Gouverneur au Grand-Maréchal, invitant *le général Bonaparte* à venir rencontrer a dîner, à Plantation-House, lady Loudon, femme de lord Moira. Je suis devenu rouge de l'inconvenance. Pouvais-je imaginer rien au monde de plus souverainement ridicule. Sir Hudson Lowe ne trouvait sans doute rien de plus simple; et pourtant il a été long-temps dans les quartiers-généraux du continent; il s'est trouvé mêlé aux transactions diplomatiques du temps!!..

M. Skelton, sous-gouverneur de l'île, et sa femme, qui partaient pour l'Europe, sont venus prendre congé de l'Empereur; ils ont été retenus à dîner.

Ce digne ménage, auquel, sans notre gré, à la vérité, nous avions enlevé Longwood, eux dont nous avions détruit toute l'existence en faisant supprimer leur place par notre arrivée; ce digne ménage auquel nous avons causé de vrais maux personnels, est pourtant le seul de l'île qui ait eu pour nous des égards constans et des politesses non-interrompues. Aussi avons-nous accompagné leur départ des vœux les plus

sincères; notre souvenir les suivra toujours avec un véritable intérêt.

Dimanche 12.

Napoléon à l'Institut. — Au Conseil d'Etat. — Code civil. — Mot pour lord Saint-Vincent. — Sur l'intérieur de l'Afrique. — Ministère de la marine. — Decrès.

L'Empereur se promenant au jardin, et causant sur divers objets, s'est arrêté sur l'Institut, sa composition, son esprit. Lorsqu'il y parut à son retour de l'armée d'Italie, dans sa classe, composée d'environ cinquante membres, il pouvait s'y considérer, disait-il, comme le dixième. Lagrange, Laplace, Monge en étaient la tête. C'était un spectacle assez remarquable, ajoutait-il, et qui occupait fort les cercles, que de voir le jeune général de l'armée d'Italie dans les rangs de l'Institut, discutant en public, avec ses collégues, des objets très-profonds et forts métaphysiques. On l'appela alors le *Géomètre* des batailles, le *Mécanicien* de la victoire, etc., etc.

Napoléon, devenu Premier Consul, ne causa pas moins de sensation au Conseil d'Etat. Il pré-

sida constamment les séances de la confection du Code civil. « Tronchet en était l'ame, « disait-il, et lui, Napoléon, le démonstra- « teur. Tronchet avait un esprit éminemment « profond et juste; mais il sautait par-dessus les « développemens, parlait fort mal, et ne savait « pas se défendre. » Tout le Conseil, disait l'Empereur, était d'abord contre ses énoncés; mais lui, Napoléon, dans son esprit vif et sa grande facilité de saisir et de créer des rapports lumineux et nouveaux, prenait la parole, et sans autre connaissance de la matière que les bases justes fournies par Tronchet, développait ses idées, écartait les objections et ramenait tout le monde.

En effet, les procès-verbaux du Conseil d'État nous ont transmis les improvisations du Premier Consul, sur la plupart des articles du Code civil. On est frappé, à chaque ligne, de la justesse de ses observations, de la profondeur de ses vues, et surtout de la libéralité de ses sentimens.

C'est ainsi qu'en dépit de diverses oppositions, on lui doit l'article que : *Tout individu né en France est Français.* « En effet, disait- « il, je demande quel inconvénient il y aurait

« à le reconnaître pour Français? Il ne peut y « avoir que de l'avantage à étendre les lois ci- « viles françaises; ainsi, au lieu d'établir que « l'individu né en France, d'un père étranger, « n'obtiendra les droits civils que lorsqu'il « aura déclaré vouloir en jouir, on pourrait « décider qu'il n'en est privé que lorsqu'il y « renonce formellement.

« Si les individus nés en France d'un père « étranger n'étaient pas considérés comme étant « de plein droit Français, alors on ne pourrait « soumettre à la conscription et aux autres « charges publiques les fils de ces étrangers « qui se sont mariés en France par suite des « événemens de la guerre.

« Je pense qu'on ne doit envisager la ques- « tion que sous le rapport de l'intérêt de la « France. Si les individus nés en France n'ont « pas de bien, ils ont du moins l'esprit français, « les habitudes françaises; ils ont l'attachement « que chacun a naturellement pour le pays qui « l'a vu naître, enfin, ils supportent les char- « ges publiques. »

Le Premier Consul n'est pas moins remarquable dans *la conservation du droit de Fran-*

çais aux enfans nés de Français établis en pays étranger, qu'il fit étendre de beaucoup, en dépit de fortes oppositions. « La nation « française, disait-il, nation grande et indus- « trieuse est répandue partout; elle se répandra « encore davantage par la suite; mais les Fran- « çais ne vont chez l'étranger que pour y faire « leur fortune. Les actes par lesquels ils parais- « sent se rattacher momentanément à un autre « gouvernement, ne sont faits que pour obtenir « une protection nécessaire à leurs projets. S'il « est dans leur intention de rentrer en France « quand leur fortune sera achevée, faudra-t-il « les repousser? Se fussent-ils même affiliés à « des ordres de chevalerie, il serait injuste de « les confondre avec les émigrés qui ont été « prendre les armes contre leur patrie.

« Et s'il arrivait un jour qu'une contrée enva- « hie par l'ennemi lui fût cédée par un traité; « pourrait-on avec justice dire à ceux de ses « habitans qui viendraient s'établir sur le terri- « toire de la république, qu'ils ont perdu leur « qualité de Français, pour n'avoir pas aban- « donné leur ancien pays, au moment même où « il a été cédé, parce qu'ils auraient prêté mo-

« mentanément serment à un nouveau souve-
« rain, pour se donner le temps de dénaturer
« leur fortune et de la transporter en France? »

Dans une autre séance sur les décès des militaires, quelques difficultés s'élevant sur ceux mourant sur une terre étrangère, le Premier Consul reprit vivement : « Le militaire n'est « jamais chez l'étranger, lorsqu'il est sous le « drapeau; où est le drapeau, là est la « France! »

Sur le divorce, le Premier Consul est pour l'adoption du principe, et parle longuement sur la cause d'incompatibilité qu'on cherchait à repousser; il dit: « On prétend qu'elle est con-
« traire à l'intérêt des femmes, des enfans et à
« l'esprit des familles; mais rien n'est plus con-
« traire à l'intérêt des époux, lorsque leurs
« humeurs sont incompatibles, que de les ré-
« duire à l'alternative ou de vivre ensemble ou
« de se séparer avec éclat. Rien n'est plus con-
« traire à l'esprit de famille qu'une famille
« divisée. Les séparations de corps avaient
« autrefois, par rapport à la femme, au mari,
« aux enfans, à peu près les mêmes effets que
« le divorce, et pourtant n'étaient-elles pas

« aussi multipliées que les divorces le sont « aujourd'hui; seulement elles avaient cet in- « convénient de plus, qu'une femme effrontée « continuait de déshonorer le nom de son mari, « parce qu'elle le conservait, etc., etc..... »

Plus loin, combattant la rédaction d'un article qui spécifie les causes pour lesquelles le divorce sera admissible. « Mais quel malheur, dit-il, « ne serait-ce pas que de se voir forcé à les « exposer, et à révéler jusqu'aux détails les plus « minutieux et les plus secrets de l'intérieur de « son ménage?

« D'ailleurs, ces causes, quand elles seront « réelles, opéreront-elles toujours le divorce? « La cause de l'adultère, par exemple, ne peut « obtenir de succès que par des preuves tou- « jours très-difficiles, souvent impossibles. Ce- « pendant le mari qui n'aurait pu les faire serait « obligé de vivre avec une femme qu'il abhorre, « qu'il méprise et qui introduit dans sa famille « des enfans étrangers. Sa ressource serait de « recourir à la séparation de corps; mais elle « n'empêcherait pas que son nom ne continuât à « être déshonoré. »

Revenant à appuyer de nouveau le prin-

cipe du divorce, et combattant certaines restrictions, il dit encore, dans un autre moment : « Le mariage n'est pas toujours, « comme on le suppose, la conclusion de « l'amour. Une jeune personne consent à se « marier pour se conformer à la mode, pour « arriver à l'indépendance et à un établisse- « ment. Elle accepte un mari d'un âge dis- « proportionné, dont l'imagination, les goûts, « les habitudes ne s'accordent pas avec les « siens; la loi doit donc lui ménager une « ressource pour le moment où, l'illusion « cessant, elle reconnaît qu'elle se trouve « dans des liens mal assortis, et que sa vo- « lonté a été séduite.

« Le mariage prend sa forme des mœurs, « des usages, de la religion de chaque peu- « ple : c'est par cette raison qu'il n'est pas « le même partout. Il est des contrées où les « femmes et les concubines vivent sous le même « toit; où les esclaves sont traités comme « les enfans : l'organisation des familles ne « dérive donc pas du droit naturel. Les ma- « riages des Romains n'étaient pas organisés « comme ceux des Français.

« Les précautions établies par la loi pour « empêcher qu'à 15, à 18 ans on ne contracte « avec légèreté un engagement qui s'étend à « toute la vie, sont certainement sages; ce- « pendant sont-elles suffisantes? Qu'après dix « ans de mariage, le divorce ne soit plus « admis que pour des raisons très-graves, on « le conçoit, mais, puisque les mariages con- « tractés dans la première jeunesse sont si « rarement l'ouvrage des époux, puisque ce « sont les familles qui les forment, d'après « certaines idées de convenance, il faut que, « si les époux reconnaissent qu'ils ne sont « pas faits l'un pour l'autre, ils puissent « rompre une union sur laquelle il ne leur « a pas été permis de réfléchir. Cependant « cette facilité ne doit favoriser ni la légè- « reté ni la passion; qu'on l'entoure donc « de toutes les précautions, de toutes les formes « propres à en prévenir l'abus : qu'on décide, « par exemple, que les époux seront entendus « par un conseil secret de famille, formé sous « la présidence du magistrat; qu'on ajoute « encore, si l'on veut, qu'une femme ne « pourra user qu'une seule fois du divorce;

« qu'on ne lui permette de se remarier qu'a-
« près 5 ans, afin que le projet d'un autre
« mariage ne la porte pas à dissoudre le
« premier. Qu'après dix ans de mariage, la
« dissolution soit rendue très-difficile, etc.

« Vouloir n'admettre le divorce que pour
« cause d'adultère publiquement prouvé, c'est
« le proscrire absolument; car d'un côté, peu
« d'adultères peuvent être prouvés; de l'au-
« tre, il est peu d'homme assez déhontés pour
« proclamer la turpitude de leur épouse. Il
« serait d'ailleurs scandaleux et contre l'hon-
« neur de la nation de révéler ce qui se
« passe dans un certain nombre de ménages;
« on en conclurait, quoi qu'à tort, que ce sont
« là les mœurs françaises. »

Les premiers légistes du conseil étaient pour que la mort civile entraînât la dissolution du contrat civil du mariage. La discussion fut très-vive. Le Premier Consul, dans un beau mouvement, s'y opposa en ces termes : « Il serait donc défendu à une femme, pro-
« fondément convaincue de l'innocence de son
« mari, de suivre, dans sa déportation, l'homme
« auquel elle est le plus étroitement unie;

« ou si elle cédait à sa conviction, à son de-
« voir, elle ne serait plus qu'une concubine!
« Pourquoi ôter à ces infortunés le droit de
« vivre l'un auprès de l'autre, sous le titre
« honorable d'époux légitimes?

« Si la loi permet à la femme de suivre
« son mari, sans lui accorder le titre d'é-
« pouse, elle permet l'adultère.

« La société est assez vengée par la con-
« damnation, lorsque le coupable est privé
« de ses biens, séparé de ses amis, de ses
« habitudes; faut-il encore étendre la peine
« jusqu'à la femme, et l'arracher avec violence
« à une union qui identifie son existence avec
« celle de son époux? Elle vous dirait: Mieux
« valait lui ôter la vie, du moins me serait-
« il permis de chérir sa mémoire; mais vous
« ordonnez qu'il vive, et vous ne voulez-pas
« que je le console! Eh! combien d'hommes
« ne sont coupables qu'à cause de leur fai-
« blesse pour leurs femmes! Qu'il soit donc
« permis à celles qui ont causé leurs malheurs,
« de les adoucir en les partageant. Si une
« femme satisfait à ce devoir, vous estimez sa
« vertu, et cependant vous ne mettez aucune

« différence entre elle et l'être infâme qui « se prostitue, etc., etc.? » On pourrait faire des volumes de pareilles citations.

En 1815, après la restauration, causant avec M. Bertrand de Molleville, ancien ministre de la marine de Louis XVI, homme très-capable et fort distingué à plus d'un titre, il me disait : « Votre Buonaparte, votre « Napoléon était un homme bien extraordinaire, « il faut en convenir. Que nous étions loin de « le connaître, de l'autre côté de l'eau! Nous « ne pouvions nous refuser à l'évidence de ses « victoires et de ses invasions, il est vrai; mais « Genseric, Atilla, Alaric en avaient fait au- « tant. Aussi me laissait-il l'impression de la ter- « reur bien plus que celle de l'admiration. Mais « depuis que je suis ici, je me suis avisé de « mettre le nez dans les discussions du Code « civil, et dès cet instant ce n'a plus été que « de la profonde vénération. Mais où diable « avait-il appris tout cela!... Et puis voilà que « chaque jour je découvre quelque chose de « nouveau. Ah! Monsieur, quel homme vous « aviez-là! Vraiment, il faut que ce soit un « prodige!.... »

Sur les 5 heures l'Empereur a reçu le capitaine Bowen, de la frégate la Salcete, qui part demain. Il a été fort gracieux pour lui; et comme la conversation a amené le nom de lord St.-Vincent, qu'il disait être son protecteur, l'Empereur lui a dit : « Vous le « verrez. Eh bien je vous charge de lui faire « mes complimens comme à un bon matelot, « à un brave et digne vétéran. »

Sur les 7 heures l'Empereur s'est mis au bain; il m'a fait venir, et nous avons beaucoup parlé des affaires du jour, puis de littérature et enfin de géographie. Il s'étonnait qu'on n'eût pas de notions certaines sur l'intérieur de l'Afrique. Je lui disais que j'avais eu l'idée, il y a quelques années, de présenter à son ministre de la marine un projet de voyage dans l'intérieur de l'Afrique; non pas une excursion furtive et aventureuse; mais une véritable expédition militaire, digne en tout du temps et du faire de l'Empereur. Le ministre me rit au nez lors de ma première conversation à ce sujet; et traita mon idée de folie.

J'aurais voulu, disais-je, attaquer l'Afri-

que par les quatre points cardinaux, soit que de ces quatre points on fût venu se réunir au centre; soit que, débarqués à l'Est et à l'Ouest, vers son milieu, les deux parties de l'expédition fussent venues au-devant l'une de l'autre, pour se séparer de nouveau et aller l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud. Il est à croire, pensais-je, qu'en exigeant de la Cour de Portugal tous les renseignemens qu'elle eût pu procurer, on eût trouvé que la communication de l'Est à l'Ouest existait déjà, ou que ce qui restait à faire était peu de chose. Avec nos idées du jour, notre enthousiasme, nos entreprises, nos prodiges, on eût facilement trouvé 5 à 600 bons soldats, des chirurgiens, des médecins, des botanistes, des chimistes, des astronomes, des naturalistes, tous de bonne volonté, qui eussent indubitablement accompli quelque chose digne du temps.

L'attirail nécessaire en bêtes de somme, en petites nacelles de cuir pour traverser les rivières, en outres pour porter de l'eau à travers les déserts, en petite artillerie très-

maniable, etc., etc., en eût assuré une entière et facile exécution.

« Nul doute, disait l'Empereur, que votre « idée ne m'eût plu. Je m'en serais saisi, je « l'aurais fait passer dans les mains de quelque « commission et j'aurais marché à un résultat. »

Il regrettait fort, disait-il, de n'avoir pas eu lui-même le temps, durant son séjour en Egypte, d'accomplir quelque chose de cette espèce. Il avait des soldats tout propres à braver le désert. Il avait reçu des présens de la Reine du Darfour, et lui en avait envoyé. S'il fût demeuré plus long-temps, il allait pousser fort loin nos vérifications géographiques dans les parties septentrionales de l'Afrique, et cela avec la plus grande simplicité d'exécution, en plaçant seulement dans chaque caravane quelques officiers intelligens, pour lesquels il se serait fait donner des otages, etc., etc.

La conversation est passée delà à la marine et à son département. L'Empereur l'a traitée à fond. Il ne pouvait pas dire qu'il fût content de *Decrès*; et l'on pouvait, pensait-il, lui reprocher peut-être sa constance à son égard. Mais le manque de sujets avaient dû le mainte-

nir; car après tout, assurait-il, Decrès était encore ce qu'il avait pu trouver de mieux. *Ganteaume* n'était qu'un matelot nul et sans moyens. *Cafarelli* avait été perdu dans son esprit, disait-il, parce qu'on lui avait peint sa femme comme une faiseuse d'affaires; ce qui était pour lui, observait-il, une proscription sans retour. *Missiessi* était un homme peu sûr; sa famille avait livré Toulon. L'Empereur avait eu un moment l'idée d'*Emériau*; mais il ne le trouva pas à cette hauteur. Il se demandait si T..... n'eût pas réussi; il le croyait fort peu capable, bon administrateur pourtant; mais il avait été trop sale, disait-il, dans la révolution; et puis ce qui avait achevé de le perdre, c'est que, même fort tard, l'Empereur lisait parfois ses lettres secrètes, dans lesquelles il jacobinisait encore.

« Du reste, observait l'Empereur en passant, « j'avais rendu tous mes ministères si faciles, « que je les avais mis à la portée de tout le « monde, pour peu qu'on possédât du dévouement, du zèle, de l'activité, du travail. Il « fallait en excepter tout au plus celui des « relations extérieures, parce qu'il s'agissait

« souvent, disait-il, dans celui-là, d'improvi-
« ser et de séduire. Au vrai, concluait-il, dans
« la marine la stérilité était réelle, et Decrès,
« après tout, était peut-être encore le meil-
« leur. Il avait du commandement; son admi-
« nistration était rigoureuse et pure. Il avait
« de l'esprit, et beaucoup, mais seulement pour
« sa conversation et sa politique personnelle.
« Il ne créait rien, exécutait mesquinement,
« marchait et ne voulait pas courir. Il eût dû
« passer la moitié de son temps dans les ports
« ou sur les flottes d'exercice; je lui en eusse
« tenu compte; mais, en courtisan, il craignait
« de s'éloigner de son portefeuille. Il me con-
« naissait mal; il eût été bien mieux défendu
« là que dans ma Cour : son éloignement eût
« été son meilleur avocat. »

L'Empereur regrettait fort, disait-il, *Latouche-Tréville*; lui seul lui avait présenté l'idée d'un vrai talent; il pensait que cet amiral eût pu donner une autre impulsion aux affaires. L'attaque sur l'Inde, celle sur l'Angleterre, eussent été du moins entreprises, disait-il, et se fussent peut-être accomplies.

L'Empereur se blâmait touchant les péniches

de Boulogne. Il eût mieux fait d'employer, disait-il, de vrais vaisseaux à Cherbourg. Toutefois *Villeneuve*, avec plus de vigueur, au cap Finistère, eût pu rendre l'attaque praticable. « J'avais combiné cette apparition de « Villeneuve de très-loin, avec beaucoup d'art « et de calcul, en opposition à la routine des « marins qui m'entouraient. Et tout réussit, « comme je l'avais prévu, jusqu'au moment « décisif; alors la mollesse de Villeneuve vint « tout perdre. Et Dieu sait, d'ailleurs, ajou-« tait l'Empereur, les instructions que lui « avait données Decrès. Dieu sait les lettres « particulières qu'ils se sont écrites et que je « n'ai jamais pu éclaircir; car j'étais bien puis-« sant, bien fureteur, et ne croyez pourtant « pas que je vinsse à bout de vérifier tout ce « que je voulais autour de moi.

« Le Grand-Maréchal disait l'autre jour, « qu'il était reconnu parmi vous autres, au « salon de service, que je n'étais plus aborda-« ble sitôt que j'avais reçu le ministre de la « marine. Le moyen qu'il n'en fût pas ainsi? « il n'avait jamais que de mauvaises nouvelles « à me donner. Moi-même j'ai jeté le manche

« après la coignée, lors du désastre de Trafalgar.
« Je ne pouvais pas être partout, j'avais trop
« à faire avec les armées du Continent.

« Long-temps j'ai rêvé une expédition déci-
« sive sur l'Inde, mais j'ai été constamment
« déjoué. J'envoyais 16 mille soldats, tous sur
« des vaisseaux de ligne; chaque 74 en eût
« porté 5 cents, ce qui eût demandé 32 vais-
« seaux. Je leur faisais prendre de l'eau pour
« quatre mois; on l'eût renouvelée à l'île de
« France ou dans tout autre endroit habité du
« désert de l'Afrique, du Brésil ou de la mer
« des Indes. On eût, au besoin, fait la con-
« quête de cette eau partout où on eût voulu
« jeter l'ancre. Arrivé sur les lieux, les vais-
« seaux jetaient les soldats à terre, et repar-
« taient aussitôt complétant leurs équipages par
« le sacrifice de sept ou huit d'entre eux, dont
« la vétusté avait déja marqué la condamnation;
« si bien qu'une escadre anglaise, arrivant
« d'Europe à la suite de la nôtre, n'eût plus
« rien trouvé. »

« Quant à l'armée, abandonnée à elle-même,
« mise aux mains d'un chef sûr et capable, elle
« eût renouvelé les prodiges qui nous étaient

« familiers, et l'Europe eût appris la conquête « de l'Inde comme elle avait appris celle de « l'Égypte. »

J'avais beaucoup connu Decrès; nous avions commencé ensemble dans la marine. Il avait pour moi, je le crois, toute l'amitié dont il était susceptible; quant à moi je lui étais tendrement attaché. C'était une passion malheureuse, répondais-je à ceux qui m'en plaisantaient, ce qui arrivait souvent, car son impopularité était extrême; et j'ai pensé plus d'une fois qu'il s'y complaisait par calcul. J'étais à Sainte-Hélène, comme ailleurs, presque toujours seul à le défendre. Or je disais à l'Empereur que j'avais beaucoup vu Decrès pendant le séjour à l'île d'Elbe, qu'il avait été parfois pour lui. Nous nous étions parlé alors à cœur ouvert et j'ai lieu de croire que depuis il aurait eu en moi une confiance pleine et entière.

« A peine Votre Majesté rentrait aux Tuileries, « disais-je, que Decrès et moi nous nous sautions au « cou, nous écriant : Nous le tenons; nous le « tenons! Ses yeux étaient remplis de larmes, je « lui dois ce témoignage. Tiens, me dit-il encore « tout ému, et sa femme présente, tu me prou-

« ves en cet instant que j'ai eu des torts avec « toi, et je t'en dois la réparation; mais tes « anciens titres te rapprochaient si naturelle- « ment de ceux qui nous quittent aujourd'hui, « que je ne doutais pas que tôt ou tard tu ne « fusses très-bien auprès d'eux, si bien que tu as « gêné plus d'une fois peut-être mes expressions « et mes vrais sentimens. — Et vous l'aurez cru, « pauvre niais? s'est écrié l'Empereur en riant « aux éclats; n'étais-ce pas là plutôt l'admirable « finesse de cour, une touche pour La Bruyère, « un vrai trait d'esprit du reste; car s'il lui était « arrivé pendant mon absence de laisser échap- « per quelque drôlerie contre moi, vous voyez « que par-là il remédiait à tout, et une fois « pour toutes. — Eh! bien, Sire, ai-je continué, « ce que je viens de dire peut n'être que plai- « sant; mais voici ce qui est plus essentiel :

« Au plus fort de la crise de 1814, avant la « prise de Paris, Decrès fut sondé de la manière « la plus délicate pour conspirer contre Votre « Majesté, et il s'y refusa franchement. Decrès « murmurait facilement et souvent; il avait une « certaine autorité d'expression et de manières; « c'était une acquisition à ne pas dédaigner dans

« un parti. Il se trouva, à cette époque de dou-
« leur, faire visite à un personnage fameux; le
« héros des machinations du jour. Celui-ci, qui
« s'était avancé au-devant de Decrès, le rame-
« nant en boitant à sa cheminée, y prit un livre
« disant: « Je lisais tout à l'heure quelque chose
« qui me frappait singulièrement, écoutez:
« Montesquieu, livre tel, chapitre tel, page
« telle. Quand le prince s'est élevé au-dessus
« de toutes les lois, que la tyrannie est devenue
« insupportable, il ne reste plus aux oppri-
« més.... — C'est assez, s'écria Decrès en lui met-
« tant la main sur la bouche, je n'écoute plus,
« fermez votre livre. » « Et l'autre ferma tran-
« quillement son livre comme si de rien n'était,
« et se mit à causer de tout autre chose. »

Plus tard un Maréchal, après sa fatale défec-tion, effrayé de ses résultats sur l'opinion, et cherchant vainement autour de lui de l'appro-bation et de l'appui, essaya d'y intéresser De-crès en quelque chose. « Je me suis toujours
« souvenu, lui disait-il, d'une de nos conversa-
« tions où vous nous peigniez si énergiquement
« les maux et les embarras de la patrie. Votre
« souvenir, la force de vos argumens, sont pour

« beaucoup dans ce qui m'a porté à y remédier.

« — Oui, mon cher, reprit Decrès avec une « réprobation marquée; mais vous êtes-vous dit « aussi que vous aviez sauté par-dessus le « cheval?

« Et pour apprécier justement ces anec- « dotes, disais-je à l'Empereur, il faut savoir « qu'elles m'étaient racontées par Decrès lui- « même, pendant l'absence de Votre Majesté, « et bien assurément sans le moindre soupçon « de votre retour. »

La conversation avait duré près de 2 heures dans le bain; l'Empereur n'a dîné qu'à neuf; il m'a retenu. Nous avons causé de l'école militaire de Paris. Comme je n'en étais sorti qu'un an avant qu'il y arrivât, les mêmes officiers, les mêmes maîtres, les mêmes camarades nous avaient été communs. Il trouvait un charme particulier à repasser, ainsi de compagnie, ce temps de notre enfance; nos occupations, nos espiègleries, nos jeux, etc.

Dans sa gaîté, il a demandé un verre de vin de Champagne; ce qu'il fait bien rarement, et sa sobriété est telle qu'il suffit de ce seul verre pour colorer son visage et le porter à parler

d'avantage. On sait qu'il ne passe guère plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure à table : il y avait plus de deux heures que nous y étions. Son étonnement a été grand en apprenant de Marchand qu'il était onze heures. « Comme le temps a passé ! disait-il avec une « espèce de satisfaction. Que ne puis-je avoir « souvent de pareils momens ! Mon cher, « m'a-t-il dit en me renvoyant, vous me quittez « heureux ! ! ! »

Lundi 13.

Etat dangereux de mon fils. — Paroles remarquables. — Dictionnaire des Girouettes. — Bertholet.

Le docteur Warden était venu se joindre à deux autres de ses confrères pour former une consultation pour mon fils, dont l'indisposition me donnait de l'inquiétude.

L'Empereur a bien voulu recevoir, à ma requête, cette ancienne connaissance du Northumberland, et a causé près de deux heures, passant familièrement en revue les actes de son administration qui ont accumulé sur lui le plus de haine, de mensonges et de calomnies. Rien n'était plus correct, plus clair, plus sim-

ple, plus curieux, plus satisfaisant, me disait plus tard ce docteur.

L'Empereur termina par ces paroles remarquables : « Je m'inquiète peu de tous les libelles « lancés contre moi; mes actes et les événe« mens y répondent mieux que les plus habiles « plaidoyers. Je me suis assis sur un trône vide. « J'y suis monté vierge de tous les crimes or« dinaires aux chefs de dynasties. Qu'on aille « chercher dans l'histoire, et que l'on compare! « Si j'ai à craindre un reproche de la postérité « et de l'histoire, ce ne sera pas d'avoir été « trop méchant, mais peut-être d'avoir été trop « bon. »

Après le dîner, l'Empereur a parcouru le *Dictionnaire des Girouettes*, nouvellement arrivé, dont l'idée est plaisante et l'exécution manquée. C'est le recueil alphabétique des personnes vivantes qui avaient paru sur la scène depuis la révolution, et dont les expressions, les sentimens ou les actes avaient suivi la variation du vent. Des girouettes accompagnent leur nom, avec l'extrait des discours en regard ou les actes qui les leur avaient méritées. En l'ouvrant, l'Empereur a demandé s'il s'y trouvait

quelqu'un de nous. Non, Sire, lui a-t-on répondu plaisamment; il n'y a que Votre Majesté. En effet, Napoléon y était pour avoir consacré la république et exercé la royauté.

L'Empereur s'est mis à nous lire divers articles. La transition des discours de chacun était vraiment curieuse. Le contraste était parfois exprimé avec tant d'impudeur et d'effronterie que l'Empereur, tout en lisant, ne pouvait s'empêcher d'en rire de bon cœur. Néanmoins, au bout de quelques pages il a rejeté le livre avec l'expression du dégoût et de la douleur, observant, qu'après tout, ce recueil était la dégradation de la société, le code de la turpitude, le bourbier de notre honneur. Un article lui a été particulièrement sensible : celui de *Bertholet*, qu'il avait tellement comblé, sur lequel il devait tant compter, disait-il.

Tout le monde connaît ce trait charmant : Bertholet ayant éprouvé des pertes et se trouvant gêné, l'Empereur, qui l'apprit, lui envoya 100 mille écus, ajoutant qu'il avait à se plaindre de lui, puisqu'il avait ignoré que lui, Napoléon, était toujours au service de ses amis. Eh bien ! Bertholet, lors des désastres, a été très-

mal pour l'Empereur, qui en fut vraiment affecté dans le temps, répétant plusieurs fois : « Quoi Bertholet ! Mon ami Bertholet !... Ber« tholet sur lequel j'aurais dû tant compter ! »

Au retour de l'île d'Elbe, Bertholet sentit se réveiller ses sentimens pour son bienfaiteur. Il se hasarda à reparaître aux Tuileries, faisant dire par Monge à l'Empereur que s'il n'en obtenait un regard, il se tuerait à la porte en sortant. Et l'Empereur ne crut pas pouvoir lui refuser un sourire en passant devant lui.

L'Empereur, durant son règne, avait répété sa noble et généreuse obligeance en faveur de plusieurs gros manufacturiers, *Oberkamp*, *Richard Lenoir* et autres. Il voulait chercher leur article, mais toutes les voix se sont élevées pour témoigner en leur faveur.

Mardi 14.

Réception des passagers de la flotte du Bengale.

Vers les 4 heures il nous est arrivé un très-grand nombre de visiteurs; c'étaient les passagers de la flotte des Indes, que l'Empe-

reur avait agréé de recevoir. On comptait parmi eux un M. *Strange*, beau-frère de lord Melvil, ministre de la marine d'Angleterre; un M. *Arbuthnot*; sir *Williams Burough*, un des juges de la Cour suprême de Calcuta; 2 aides-de-camp de lord Moira; d'autres encore, parmi lesquels plusieurs femmes. Nous étions tous à causer dans la salle d'attente. L'Empereur, sortant de sa chambre pour gagner le jardin, a excité parmi nos visiteurs un empressement extrême. Ils se sont précipités aux fenêtres pour le voir passer : cela nous rappelait tout à fait Plymouth. Le Grand-Maréchal a conduit toutes ces personnes à l'Empereur, qui les a reçues avec une grâce parfaite et ce sourire qui exerce tant d'empire. L'avidité était dans les regards de tous; l'émotion sur la figure de plusieurs.

L'Empereur a parlé à chacun d'eux, connaissant, suivant sa coutume, ce qui se rattachait à certains noms à mesure qu'il les entendait. Il a beaucoup parlé législation et justice avec le juge suprême; commerce et administration avec les officiers de la compagnie; questionné les militaires sur leurs an-

nées de service et leurs blessures; dit à deux de ces dames des choses fort aimables sur leur figure et leur teint respecté, leur a-t-il dit, par les rigueurs du Bengale. Puis s'adressant à l'un des aides-de-camp de lord Moira, il lui a dit que son Grand-Maréchal lui avait appris que lady Loudon était dans l'île, que si elle eût été en dedans de ses limites, il se fût fait un vrai plaisir de lui faire sa cour; mais qu'étant en dehors de son enceinte, c'était pour lui comme si elle était encore au Bengale.

Durant ces conversations, dont j'ai été l'interprète, M. Strange, avec qui j'avais déjà causé auparavant, ne put s'empêcher de m'attirer à lui par le pan de mon habit, pour me dire, avec l'accent de la surprise et de la satisfaction: « Ah! combien d'esprit et de grâce dans la ma-« nière dont votre Empereur tient un lever. — « Monsieur, c'est qu'il n'est pas sans quelque « habitude là-dessus. »

Nous les avons reconduits à notre salon, d'où la curiosité les a fait pénétrer jusqu'à la seconde pièce, le salon de l'Empereur. Sir Williams Burough, que son emploi rend mar-

quant dans le gouvernement, m'a demandé si c'était la salle à manger. Je lui ai dit que c'était le salon, et pour mieux dire, le tout. Il a été fort étonné. Je lui ai montré alors par la fenêtre les deux petites pièces qui composent tout l'intérieur de l'Empereur; sa figure était peinée, son esprit semblait faire des comparaisons avec le passé, et considérant les meubles misérables et la petitesse de l'espace, il m'a dit d'un air pénétré : « Mais bientôt vous « serez mieux. — Comment donc, quitterions-« nous cette île? — Non; mais il vous arrive « de fort beaux meubles, et une belle maison. « — Le vice n'est point dans les meubles et « dans la maison qui sont ici; il est dans le roc « sur lequel elle repose, dans la latitude qu'elle « occupe. Tant qu'on ne changera pas cette « latitude, nous ne serons jamais bien. »

Je lui ai répété littéralement ce que l'Empereur avait dit peu de jours auparavant au Gouverneur, sur le même sujet. Cet homme s'est ému, et me serrant la main, m'a dit avec chaleur : « Mon cher Monsieur, c'est un trop « grand homme, il a de trop grands talens, il « s'est rendu trop redoutable, il est trop à

« craindre pour nous. — Mais, lui ai-je dit à « mon tour, pourquoi n'avoir pas tiré ensem- « ble le char de front, au lieu de se tuer réci- « proquement à le tirer en sens opposé? Quelle « n'eût pas pu alors être sa course? » Il m'a regardé, et me serrant de nouveau la main d'un air pensif, m'a dit : « Oui, cela vaudrait « bien mieux sans doute; mais. . . . . »

Du reste, tous étaient également frappés surtout de la liberté des manières et du calme de figure de l'Empereur. Je ne sais ce qu'ils s'attendaient à trouver. L'un d'eux me disait qu'il ne pouvait pas se faire une juste idée de la force d'ame qui avait été nécessaire à Napoléon pour supporter de pareilles secousses. « C'est « que personne ne connaît encore bien l'Em- « pereur, ai-je repris. Il nous disait l'autre jour « qu'il avait été de marbre pour tous les grands « événemens, qu'ils avaient glissé sur lui sans « mordre sur son moral ni sur ses facultés. »

Après dîner l'Empereur a demandé, ce qui lui arrive souvent, ce que nous lirions. Quelqu'un ayant proposé de reprendre la lecture de la veille, le Dictionnaire des Girouettes, l'Empereur l'a repoussé comme rendant ses nuits plus

pénibles. Occupons-nous plutôt aujourd'hui de chimères, a-t-il dit; et il a demandé la Jérusalem délivrée, en a parcouru tout haut plusieurs chants, plus souvent en Italien qu'en français. Delà il nous a lu la plus grande partie de Phèdre et d'Athalie, toujours en s'extasiant davantage sur Racine.

Mercredi 15.

Egalité des peines. — L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon Atlas.

L'Empereur, dans la promenade, traitait divers sujets; il est tombé sur celui des délits et des peines. L'Empereur disait que les grands jurisconsultes, même ceux qui avaient été influencés par l'esprit du temps, se partageaient sur le principe de l'égalité des peines. A la consécration du Code, il eût été pour leur inégalité, si les circonstances n'avaient forcé à une décision contraire. Il m'a commandé de donner mon avis. « J'étais tout-à-fait pour l'inégalité. « Nos idées demandaient une hiérarchie dans « les peines analogues à celles que nous conce- « vions dans les crimes. L'harmonie de nos « sensations semblait le demander aussi. Je ne

« pouvais prendre sur moi de mettre sur la « même ligne celui qui aurait égorgé son père « et celui qui n'aurait commis qu'un léger vol « avec effraction : pouvaient-ils être punis des « mêmes châtimens ?

« Le coupable est celui qui m'importait le « moins dans la question ; la peine était son « affaire, il l'avait méritée ; et puis l'humanité « avait bien des moyens occultes d'arriver au « secours de ses souffrances physiques. C'é- « taient ses idées morales avant le crime, c'é- « taient celles des spectateurs, celles de toute « la société que le législateur devait prétendre « frapper par l'inégalité des peines. C'est à « tort que l'on prétendrait que la mort seule « suffit et que le genre de supplice n'influe en « rien sur l'esprit du criminel, ni sur la pré- « méditation du crime ; car s'il y avait inéga- « lité, il n'y a pas de condamné qui ne fît un « choix, si on l'en laissait maître ; que chaque « membre de la société se consulte, il frémit à « l'idée de certains supplices, lorsqu'il serait « à peu près indifférent à certains genres de « mort. L'inégalité des peines, l'appareil des « supplices sont donc dans la justice et dans la

« politique de la civilisation. Et je conçois « néanmoins qu'il serait impossible aujourd'hui « de vaincre l'opinion sur ce point *. »

L'Empereur était tout-à-fait de cet avis, et comme on avait parlé du meurtre du souverain, il disait qu'il était en effet au-dessus de tous les autres crimes, à cause de ses grandes conséquences. « Celui qui m'aurait tué en France, « a-t-il dit, aurait bouleversé l'Europe; et que « de fois j'y ai été exposé! etc. »

Lady Loudon, femme de lord Moira, gouverneur-général des Indes, était depuis quelques jours dans l'île et attirait toutes les attentions des siens. C'était une grande dame, répondant peut-être à nos duchesses de la vieille monarchie. Les officiers anglais lui prodiguaient les derniers égards. L'Amiral l'avait à bord du Northumberland, ce jour-là, et lui donnait une petite fête. Il envoya une ordonnance à cheval

* Et encore devrais-je confesser que mon opinion pourrait bien être erronée, si, comme on me l'a démontré, le relevé des registres en France, depuis l'introduction de l'égalité des peines, comparé à celui fait pendant le même espace de temps, sous les anciennes lois pénales, présente un moindre nombre de criminels.

me prier de lui prêter *mon Atlas* pour la soirée, voulant le faire considérer à lady Loudon, dont le mari s'y trouvait indiqué comme le 1^er^ représentant des Plantagénet, et conséquemment comme *le légitime* du trône d'Angleterre.

L'Amiral et moi nous étions sur le pied d'une complète indifférence, à peu près étrangers l'un à l'autre, depuis qu'il m'avait débarqué. C'était donc moins une bienveillance pour moi qu'un compliment pour l'ouvrage lui-même. On s'en était entretenu, la dame avait désiré le voir et l'on avait eu envie de le lui montrer. Toutefois je ne pus satisfaire ce désir; il était dans la chambre de l'Empereur; ce fut ma réponse.

L'Empereur rit du succès que l'Amiral avait voulu me ménager, et moi je plaignais fort la dame sur l'espèce de divertissement qu'on avait voulu lui donner. Tout cela conduisit l'Empereur à s'arrêter lui-même sur l'Atlas et à rappeler une partie de ce qu'il en avait déjà dit plusieurs fois. Il ne revenait pas, disait-il, d'entendre, toujours et partout, parler de cet ouvrage; de le voir couru des étrangers, à l'égal au moins des nationaux : il en avait entendu parler à bord du Bellerophon, à bord du Northumber-

land, à l'île de Sainte-Hélène; partout ce qu'il y avait d'instruit et de distingué le connaissait ou demandait à le connaître. « Voilà ce « que j'appelle, observait-il gaîment, *un vrai « triomphe et beaucoup de bruit dans la répu- « blique des lettres*, etc., etc. Je veux que « vous me fassiez à fond l'historique de c[illegible] « ouvrage, quand et comment il a été conç[illegible] « de qu'elle manière il a été exécuté; ses rés[illegible] « tats; pourquoi, dans le principe, vous l'avez « mis sous un nom emprunté; pourquoi, plus « tard, vous ne lui avez pas substitué le véri- « table? etc., etc., enfin, mon cher, un vrai « rapport; entendez-vous, monsieur le Conseiller « d'État? »

J'ai répondu que ce serait long; mais que ce ne serait pas sans charme pour moi; que mon Atlas était l'histoire d'une grande partie de ma vie; que je lui devais surtout le bonheur de me trouver ici près de lui, etc....

En effet, voici ce récit tel qu'il s'est trouvé rédigé peu de jours après. Sa longueur réclame l'indulgence, sans doute; mais qu'on en cherche l'excuse dans des détails où se complaisent les souvenirs de mes plus douces, de mes plus heu-

reuses années, l'époque de ma jeunesse, celle de ma force et de toute ma santé, en un mot, le précieux et court instant de la plénitude de la vie. On le trouvera long, je le répète; mais qu'on le pardonne aux jouissances qu'il me rappelle; même en relisant plus tard je ne me sens pas la force d'en rien effacer.

HISTORIQUE DE L'ATLAS.

« Cet Atlas a été tout à fait le fruit du hasard et surtout de la nécessité, qui, comme dit le proverbe banal, est la mère de l'industrie..... Au moment des premiers revers de notre émigration, je fus jeté par l'ouragan politique dans les rues de Londres, sans connaissances, sans moyens, sans ressources; mais avec du courage et de la bonne volonté : or, avec de telles dispositions, Londres alors était pour chacun un terrain assuré.

« Après avoir tâté sans succès plusieurs directions, je résolus de n'avoir recours qu'à moi-même, et je me décidai à écrire : c'était à peu près faire comme Figaro. Je balançai un moment à me jeter dans les romans : les propositions d'un libraire m'en donnèrent la pensée; mais il me demandait trop, et prétendait me

donner trop peu. Je me décidai pour l'histoire, qui, dans tous les cas, m'assurait un gain moral en me procurant des connaissances positives : alors naquit l'idée mère de l'Atlas historique. Ce fut une inspiration du Ciel, je lui dois le reste de ma vie. Ce ne fut d'abord qu'une simple esquisse, bien éloignée de l'ouvrage d'aujourd'hui, une pure nomenclature. Toutefois c'en fut assez pour me tirer dès l'instant d'embarras, et me composer même, relativement aux misères de l'émigration, une véritable fortune. Vint la paix d'Amiens et le bienfait de votre amnistie, Sire. Je me trouvais assez bien dans mes affaires pour pouvoir me rendre à Paris, sans objet, et purement comme voyageur, sans autre but que de respirer l'air de la patrie et de visiter la capitale. Une fois là, je me sentis maître de mon langage; les recherches étaient faciles; mes idées, mon jugement, s'étaient agrandis; je disposais de mon temps et de ma personne; j'entrepris l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui. Je me mis à en publier régulièrement quatre feuilles par trimestre. Alors vraiment j'eus, au moral et au matériel, un succès prodigieux : intérêt, bienveillance, offres de

toute espèce, argent, connaissances, me tombèrent de toutes parts : c'est, sans contredit, l'époque la plus douce de ma vie. »

« En Angleterre, j'avais mis ma publication sous un nom emprunté, pour ne pas compromettre l'honneur du mien : j'écrivis *Le Sage*, comme j'aurais écrit Leblanc, Legris, Lenoir. Je ne pouvais du reste plus mal choisir, ou du moins en prendre un plus banal; car, à quelque temps de là, une lettre m'ayant été mal adressée sous ce nom, elle ne me parvint qu'après avoir passé dans les divers rassemblemens français, par les mains de 22 prêtres qui portaient ce nom; et le dernier, qui avait découvert apparemment qu'il ne m'appartenait pas, me renvoyait ma lettre, fort en colère, en y joignant l'avis, que quand on voulait changer son nom, il fallait éviter du moins de prendre celui des autres.

« En France, je conservai ce même nom de Le Sage. Il était devenu désormais celui de l'Atlas; un nouveau nom pouvait tromper quelqu'acheteur en le faisant croire à un nouvel ouvrage. Je n'eusse pas voulu d'ailleurs exposer le mien au hasard d'un succès, peut-être

aux affronts d'un journal, et aux éclaboussures de la polémique. Quand l'ouvrage eut complètement réussi, je n'en eus pas d'avantage la pensée, et peut-être, par un reste de vieux préjugés, que je me déguisais mal.

« Cette gloire littéraire me flattait beaucoup sans doute; mais j'étais d'une race militaire, et forcé rigoureusement, me disais-je, à poursuivre une autre espèce de gloire. Les circonstances me le rendant impossible, je voulais consacrer du moins que j'en reconnaissais l'obligation. Au reste, je n'ai jamais eu lieu de me repentir de ce double nom; mais au contraire j'ai eu souvent à m'en applaudir. Indépendamment du vrai motif, il répandait un vernis d'aventure et de roman, qui n'a jamais rien eu que d'agréable, et qui était assez d'ailleurs dans la nature de mon caractère. Il a produit une foule de quiproquos et de scènes fort gais, qui n'étaient pas sans prix pour moi. En Angleterre, par exemple, il m'est arrivé d'être questionné en société, de la meilleure foi du monde, touchant le mérite de l'ouvrage de M. Le Sage; et dans une pension, je me suis vu dire des injures pour m'être obstiné à le dénigrer, etc.

« Tant que je me chargeai moi-même de l'ouvrage, je voulus recevoir tous ceux qui se présentèrent, et traiter directement avec eux. Dès-lors je pus faire les connaissances les plus agréables, je n'eus plus rien à rechercher, mais bien plutôt à me défendre. En France, surtout, je me trouvai comblé; c'étaient les manières, les expressions les plus flatteuses, les plus douces, les plus recherchées; les uns parce qu'ils savaient qui j'étais, les autres précisément peut-être parce qu'ils l'ignoraient; tous parce que je demeurais en parfait équilibre avec chacun. De mon côté je jouissais d'un spectacle fort curieux : comme on était obligé de me donner son nom pour la souscription, je passais en revue beaucoup de personnages que je me trouvais connaître à merveille, et que j'observais en silence. C'est là surtout que j'ai pu méditer à mon aise sur la diversité des opinions, des jugemens et des goûts parmi les hommes. La seule chose que *l'un* trouvait à redire dans l'ouvrage était précisément ce que le *suivant* admirait le plus; ce qu'*un troisième* conseillait comme indispensable, *un quatrième* le réprouvait comme inadmissible; et chacun, suivant

l'usage, ne manquait pas de présenter son opinion comme l'expression générale : c'était absolument celle de tout Paris, celle de tout le monde.

« C'est là surtout que j'ai pu me convaincre du grand avantage de faire ses affaires soi-même, et de tout l'empire qu'exerçait la complaisance et les bonnes manières dans les transactions de la vie. J'acceptais tout ce qu'on me proposait, j'étais aussitôt d'accord sur tout ce qu'on voulait, et j'en étais payé au centuple. Tel qui était entré dans l'intention peut-être de ne pas prendre l'ouvrage, non-seulement l'emportait, mais encore me ramenait dix, vingt souscripteurs, il en est qui ont été jusqu'à cent.

« Celui-ci faisait déclarer mon ouvrage classique au ministère de l'intérieur; celui-là le faisait adopter aux relations extérieures; un troisième voulait me procurer la décoration de la légion d'honneur; un quatrième insérait d'excellens articles dans les journaux. La bienveillance, l'affection, allaient chez quelques-uns jusqu'à l'enthousiasme. Je ne citerai ici que ce souscripteur de province, m'écrivant, sans me connaître, pour me supplier en grâce de mettre

mon portrait à la tête de l'ouvrage; s'offrant, si je le permettais, de payer la moitié des frais. Et cet autre, propriétaire du beau château de Montmorency, qui chaque semaine, sous prétexte de voir s'il n'y avait pas une feuille nouvelle, venait, disait-il, passer ses heures les plus heureuses, ajoutant que s'il me prenait envie de faire payer ma conversation, comme mes feuilles, il ne tenait qu'à moi de le ruiner. Je sus depuis que c'était un homme extrêmement bizarre, vrai caractère de Labruyère, tout-à-fait à la Jean-Jacques. Il épuisa longtemps auprès de moi, fort délicatement, les offres de toute espèce, même des inductions paternelles. « M. Le Sage, m'a-t-il dit plus « d'une fois, vous devriez vous marier, vous « feriez le bonheur d'une femme, et plus en« core celui d'un beau-père. » Or, il n'avait qu'une fille et très-riche. Enfin je le perdis de vue, et ce ne fut que long-temps après que, faisant une partie de campagne avec des femmes de ma connaissance, la vue du château de Montmorency, dont il était propriétaire, m'en rappela le souvenir. Je racontai mon histoire, notre curiosité s'en accrut et nous donna l'envie

de visiter l'endroit. On nous refusa la porte; le maître n'y était-il pas? Au contraire, c'était parce qu'il s'y trouvait. Je viens de dire qu'il était fort extraordinaire; il s'était claquemuré dans sa demeure et s'y était rendu tout à fait inabordable. J'obtins avec beaucoup de peine qu'on lui portât le nom de M. Le Sage; la magie du nom opéra sur-le-champ. L'affront fait à une calèche élégante, à une riche livrée, fut aussitôt réparé. Les portes s'ouvrirent, au grand étonnement, surtout de ceux qui les gardaient. Il y eut ordre à l'instant de tout montrer, de tout offrir. Nous avions apporté de quoi faire un petit repas champêtre; mais il fut commandé sur-le-champ un excellent dîner qu'il fallut accepter de gré ou de force, et dans le beau salon en stuc. Tout cela était fort désintéressé; car le bon vieillard était retenu dans sa chambre par la goutte. Quand il me revit, sa joie fut extrême; c'était pour lui le retour de l'enfant prodigue. Il voulut absolument voir ma compagnie et se fit traîner pour nous faire les honneurs du dessert. Mais ce qui nous ravissait par-dessus tout, c'est qu'il ne doutait pas qu'il n'eût à faire à de petites bourgeoises; or, c'étaient vraiment

mon obscurité, je m'étais vu entouré de la bienveillance de tous; mon élévation m'attira des ennemis directs, et ce sentiment vague de jalousie et de malveillance qui marche sur les pas de la fortune. Les journaux, dans lesquels depuis long-temps on avait épuisé en quelque façon les expressions flatteuses et agréables en faveur de l'Atlas historique, montrèrent alors quelques articles fort mauvais; et quand on remonta à la source, l'écrivain avoua franchement que la différence des opinions et de la situation politique en était la seule cause.

« Il fut fait un rapport de l'Institut sur les ouvrages qui avaient paru depuis quelques années; l'Atlas y fut maltraité.

« Me trouvant un jour, par hasard et sous mon nom de Le Sage, avec l'auteur de ce rapport, je lui témoignai ma peine. Il me confessa de bonne foi que l'ouvrage et l'auteur lui avaient été inconnus; que n'ayant pu faire tant de travail à lui seul, il l'avait subdivisé. L'article de Le Sage lui était revenu plus mauvais encore qu'il n'avait paru, il l'avait fort adouci. « Il m'a été aisé de voir, con-

« tinua-t-il, que vous avez des ennemis parmi « nous, et vous le devez à vos habitudes, à « votre situation. Vous vous êtes associé avec un « M. le Comte de je ne sais qui, qui a des places « à la Cour : les courtisans et les lettres ne « vont pas bien ensemble. Ces messieurs ne « sont pas des nôtres. On dit que vous met- « tez votre mérite, et que lui fournit l'argent. « A quoi bon cela? Il fait sans doute des pro- « fits sur vous, ce M. le Comte? Votre ou- « vrage étant très-bon, votre libraire vous eût « fait crédit. Du reste, je ne répète ici que « ce que j'ai entendu, et je vous parle dans « vos intérêts. Si vous désirez notre suffrage, « il faut vous rapprocher de nous, s'identi- « fier avec nos doctrines, et laisser là les grands.

« Je répondis, avec le plus de ménagement possible, que je le remerciais, sans doute, mais que je ne pouvais suivre tout à fait cette morale; qu'il jugeait mal mon ami; que notre bourse, notre existence étaient communes; notre union, notre intimité indissolubles; que nous nous étions promis de ne jamais nous séparer, de vivre et de mourir ensemble, et qu'il serait bien difficile de nous y faire man-

quer : c'était une vraie scène de comédie. A quelques temps de là je dînais chez un Prince; j'étais à ses côtés et tout chamarré. J'aperçus mon membre de l'Institut au nombre des convives. L'étonnement et l'inquiétude étaient dans ses yeux; je lui adressai plusieurs fois la parole; il se penchait vers ses voisins, leur parlait tout bas; il prenait des renseignemens. Après le dîner il me joignit; et, prenant la chose avec beaucoup d'esprit, me pria, disait-il, de le tirer d'embarras; qu'il se rappelait bien d'avoir eu l'honneur de me voir chez lui; mais qu'il ne comprenait pas le mauvais tour que je lui avais joué, ni la mystification complète à laquelle je m'étais plu. « Aucune, « lui dis-je; tout ce que vous avez vu, tout « ce que je vous ai dit est réel, seulement vous « vîtes alors M. Le Sage qui met sa science, et « vous voyez aujourd'hui M. le Comte, qui « fournit les fonds : voilà comme on fait les « histoires et comment se font les rapports.

« Ce fut aussi quelque méprise de la sorte et tout aussi ridicule qui valut à M. Le Sage, dans le fameux Nain Jaune, les honneurs de la girouette, comme généalogiste de l'ordre, sous

le nom assez plaisant, du reste, de *parvulus sapiens* (Petit Le Sage). Cette faveur, ai-je appris plus tard, était fondée sur la suppression qui avait été faite, sous le Roi, de la généalogie de Votre Majesté, que j'étais supposé faire descendre d'Ascagne et d'Enée. Il serait difficile de comprendre ce qu'on avait voulu dire, n'y ayant jamais eu rien dans l'Atlas qui pût mettre, en quoi que ce fût, de près ou de loin, sur pareille voie. Au demeurant, dans ces diverses circonstances où l'Atlas et son auteur se trouvèrent attaqués, une foule de partisans zélés et fervens vinrent me demander s'il me serait agréable qu'ils le défendissent. Je les suppliai instamment de n'en rien faire ; il me semblait dangereux pour mon repos d'occuper le public de la sorte. Je riais moi-même des tours joués à M. Le Sage ; mais il m'eût été pénible de les voir remonter peut-être par-là jusqu'à son homonyme.

« Si l'Atlas du reste eut un succès si général et si étendu, c'est qu'il devait en être ainsi ; cet ouvrage étant en effet de tout âge, de tous les pays, de tous les temps, de toutes les

opinions, de toutes les classes, de toutes les instructions. C'était l'indicateur de celui qui voulait apprendre; les ressouvenirs de celui qui avait su; le guide pour l'écolier; le développement pour le maître : il réunissait la chronologie, l'histoire, la géographie, la politique, etc., etc.

« Quand on le comprend bien et qu'on sait s'en servir, il est vrai de dire qu'il compose à lui seul une vraie bibliothèque : c'est le *Vade Mecum* du commençant, celui du maître, celui du savant, celui de l'homme du monde.

« Aussi eut-il un immense débit, et jamais ouvrage littéraire, je crois, ne produisit autant. A son apparution, on eut à inscrire jusqu'à 2 et 3 cents louis de souscription dans un jour. Tant que je suis demeuré chargé personnellement de cet objet, j'ai dû compter les recettes pour un revenu de soixante à quatre-vingt mille francs au moins. Il m'avait créé une véritable fortune; je n'en ai pas d'autre; la révolution m'avait enlevé mon patrimoine, dont je n'avais pas dû m'occuper depuis, puisqu'il m'avait fallu faire serment d'y renoncer, pour pouvoir mettre le pied sur le territoire.

« Mon ouvrage m'avait fait, dans la librairie, une réputation équivalente, au besoin, à un véritable fonds. Des libraires sont venus plus d'une fois m'offrir 2 cents, 3 trois cents louis pour approuver seulement et ne faire que mettre mon nom au bas d'ouvrage tout faits. Ils me quittaient bien étonnés de mon refus. J'appris par-là que c'était l'habitude de la capitale, parmi les imprimeurs de livres. Un auteur de célébrité peut en faire trafic; c'est une portion de sa fortune; il l'a place à gros interêts, sans aucune mise dehors; elle devient un article essentiel de son budjet de recette.

« Il s'est déjà publié, en plusieurs éditions, de 8 à 10 mille exemplaires de l'Atlas, qui ont mis en circulation au-delà de 8 à 900 mille francs, peut-être plus d'un million, desquels 800 mille francs ont été réalisés quitte de frais, et sont en mes mains : ils composent ma fortune nette, ne possédant rien qui ne me soit venu de l'Atlas, et ne soit couché sur ses registres. 150 mille francs demeuraient encore à mon départ en créances arriérées, bonnes ou mauvaises; ainsi que plus de 200 mille francs en valeur de livres choisis, obtenue par des échanges, et

qui, morcelée par assortimens de mille écus, et expédiés aux pays lointains, me promettait avec le temps des rentrées certaines. Malheureusement aujourd'hui de tout ce brillant produit, je ne puis, je ne dois plus compter que sur ce que je tiens déjà; le reste est trop hasardé pour ne pas le considérer comme perdu. Personne n'est au courant de mes affaires; je n'ai pas eu le temps d'en charger quelqu'un, les détails en sont trop nombreux, trop épars, trop diversifiés, pour en donner le fil d'ici. Les dettes arriérées vieillissent; les créanciers meurent, se déplacent et disparaissent; et pour les livres, il seront égarés, gaspillés, gâtés et perdus.

« Quoi qu'il en soit, cet ouvrage avait été sur le point de me faire une fortune bien autrement brillante encore. La tracasserie la plus injuste m'en priva : les détails sont assez curieux pour que je les mentionne à Votre Majesté.

« Au commencement de 1813, deux négocians, qui avaient découvert que j'étais l'auteur de l'Atlas historique de Le Sage, pénétrèrent chez moi et me proposèrent, si je voulais leur en donner pour deux millions, de m'en payer

aussitôt le vingt pour cent, argent comptant, et de me les transporter gratis à Londres, où ils seraient encore ma propriété et demeureraient à ma disposition. J'ouvris de grands yeux, je ne pouvais comprendre, je craignais qu'on ne voulût me mystifier. Eux, de leur côté, cherchaient à m'expliquer, et me disaient que c'était la marche et le taux actuel des licences, auxquelles ils voyaient bien que j'étais étranger. Toutefois il me resta assez de cette conversation pour que je pusse m'éclairer entièment ailleurs. En effet, j'appris que les bâtimens de licence, pour aller à Londres chercher des denrées coloniales, ne pouvaient partir de France sans une exportation égale en valeur nominale à l'importation qu'ils projetaient. Les livres étaient compris dans les objets d'exportation permise, et les négocians en cherchaient d'un transport léger et d'un prix très-haut, qui à peu de frais pussent leur donner des droits à une importation considérable. Or, mon ouvrage semblait être précisément calculé pour cette opération. Cependant avant de l'entreprendre, je fus auprès du directeur-général des douanes et du president du comité d'exporta-

tion, m'assurer que j'avais bien compris et que j'étais en toute règle. Sur leur affirmation, je me mis aussitôt au travail. J'accomplis une des belles opérations qui se puisse imaginer; le temps pressait; on me prescrivait un terme très-court. Une trentaine de planches in-folio furent distribuées au trente plus grandes presses de Paris, et travaillèrent dès ce moment sans relâche; tout le papier vélin, d'une certaine forme, fut arrêté et s'accrut successivement de prix chaque jour, jusqu'au delà de 100 pour 100. Ce fut un véritable mouvement dans toute l'imprimerie de la capitale, au point d'en inquiéter la police, jusqu'à ce qu'elle eût découvert et compris ce que ce pouvait être. J'employai à l'intant, directement ou indirectement, de 3 à 4 cents ouvriers. Au bout de vingt et un jours, je devais avoir mes 2 millions d'Atlas, et recevoir mes 400 mille francs d'argent comptant. J'étais le seul dans le monde qui eût pu faire cette opération : un hasard unique faisait que j'avais imaginé dans le temps de garder mes planches toutes composées, en faisant la très-grande dépense des caractères. Je recueillais donc en ce moment le

fruit d'une industrie et d'une mise de hors de 10 ans. C'était un vrai quine à la loterie ; la tête me tournait d'une telle circonstance; mais je bâtissais sur le sable, et je devais expier cruellement ces premiers instans d'illusion.

« Le cynique M. de P....., directeur-général de la librairie, mon camarade au Conseil d'État, s'acharna à me nuire, sans que j'en pusse deviner la cause. Tout en m'assurant qu'il ne m'était nullement défavorable, qu'il aiderait plutôt son collègue, il ne cessa d'écrire sous main et de pousser en avant, contre moi, les experts libraires, qu'il avait trouvé le moyen de faire nommer pour ces opérations. Je n'en pouvais douter, on me communiquait de confiance dans les bureaux ses lettres secrètes ; et la délicatesse m'interdisait encore la satisfaction de pouvoir lui reprocher son indignité.

« Il me fit objecter d'abord que mes feuilles ne pouvaient être admises, parce que la loi n'admettait que les livres. Je demandai à cela si la loi n'admettait pas les ouvrages en feuilles; et, sur l'affirmative, j'observai que mes feuilles étaient un livre qui attendait sa reliure. Alors M. de P..... prononça que la faveur accordée

par l'Empereur, concernait les libraires et non pas les auteurs. Le ministre de l'intérieur, l'honnête *M. de Montalivet*, se révolta contre cette partialité, et fit taire M. de P..... Alors celui-ci prétendit qu'on avait de beaucoup accru le prix de mes feuilles. On lui prouva, par plus de deux cents annonces dans les journaux, depuis dix ans, qu'il avait été constamment le même. Alors il se rabattit sur le prix intrinsèque, et voulut prouver que ce que je vendais cent sous ne m'en coûtait que cinq ou six, et créa encore d'autres difficultés aussi ridicules. Cependant le temps courait, les vaisseaux se remplissaient, les avantages offerts par les armateurs diminuaient; les évaluations arbitraires des comités arrivèrent, et moi, qui avais continué mes opérations au milieu des difficultés, je dus me regarder comme très-heureux, à travers mille inquiétudes, mille contrariétés, mille vrais chagrins, de ne pas me trouver ruiné, de retirer mes frais, qui avaient été au-delà de 80 mille francs. »

« Mais c'est à peine croyable, disait l'Empe-
« reur, comment cela a-t-il pu se passer ainsi?
« Votre opération eût été dans mes goûts; elle

« vous eût avancé dans mon esprit, elle m'eût « plu; l'activité, l'organisation de vos détails « m'eussent frappé. Rien, d'ailleurs, ne me « faisait plus de plaisir que de faire gagner lé- « gitimement de l'argent à ceux qui étaient « autour de moi. Que n'êtes-vous venu me trou- « ver, que ne m'avez-vous amené P....., vous « eussiez vu comme je l'eusse mené. — Sire, « ai-je répondu, j'étais bien loin de le voir « ainsi, les momens étaient critiques, votre « temps était précieux; comment aurais-je pu « prétendre à me faire écouter, à me faire com- « prendre de Votre Majesté, dans une affaire « aussi compliquée et aussi délicate? Comment « lui expliquer que cet ouvrage, qui n'était pas « sous mon nom, était le mien? Comment oser « vous présenter quelqu'un si voisin de Votre « Majesté, mêlé avec des licences, des vingt « pour cent, des millions de librairie? Je me « sentais si peu connu de Votre Majesté, que je « frémissais au contraire qu'il vous en arrivât « quelque chose. Aussi je me donnai beaucoup « de mouvement; mais je fis le moins de bruit « possible, et je me résignai à tout souffrir.

« Vous eûtes grand tort, disait l'Empereur,

« vous avez été très-maladroit avec moi, et peut-
« être avec P....., je ne saurais expliquer
« autrement un acharnement si peu natu-
« rel, etc., etc. »

Jeudi 16.

Visite du Gouverneur. — Conversation chaude avec l'Empereur.

La brèche était décidée entre nous et le Gouverneur, depuis ce que l'on m'a vu appeler plus haut sa première méchanceté, sa première injure et sa première brutalité. L'éloignement, la mésintelligence et l'aigreur mutuelle allaient toujours croissant; nous étions fort mal disposés les uns et les autres.

Il s'est présenté sur les trois heures, suivi de son secrétaire militaire; il désirait voir l'Empereur pour lui parler d'affaires. L'Empereur se portait assez mal; il n'était point habillé; toutefois il m'a dit qu'il le recevrait sa toilette faite. En effet, peu d'instans après il est passé dans son salon, et j'ai introduit sir Hudson Lowe.

Demeuré dans le salon d'attente avec le secrétaire militaire, j'ai pu entendre, par le son de la voix de l'Empereur, qu'il s'animait, et

que la scène était chaude. L'audience a été fort longue et très-orageuse. Le Gouverneur congédié, j'ai couru au jardin, où l'Empereur me faisait demander. Depuis deux jours il n'était pas bien : ceci a achevé de le bouleverser. « Eh bien! m'a-t-il dit en m'apercevant, la « crise a été forte, je me suis fâché, mon cher! « on m'a envoyé plus qu'un geolier! Sir Lowe « est un bourreau! Quoiqu'il en soit, je l'ai « reçu aujourd'hui avec ma figure d'ouragan; « la tête penchée et l'oreille en avant. Nous « nous sommes considérés comme deux béliers « qui allaient s'encorner; et mon émotion doit « avoir été bien forte; car j'ai senti la vibration « de mon mollet gauche. C'est un grand signe « chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis « long-temps. »

Le Gouverneur avait abordé l'Empereur avec embarras et en phrases coupées. Il était arrivé des pièces de bois, disait-il..... Les journaux devaient le lui avoir appris, à lui Napoléon..... C'était une habitation pour lui.... Il serait bien aise de savoir ce qu'il en pensait....., etc., etc. A quoi l'Empereur a répondu par le silence et un geste très-significatif. Puis passant rapide-

ment à d'autres objets, il lui a dit avec chaleur qu'il ne lui demandait rien, qu'il n'en voulait rien, que seulement il le priait de le laisser tranquille; que tout en se plaignant de l'Amiral, il lui avait constamment reconnu un cœur; qu'au milieu de ses contrariétés, il l'avait pourtant reçu toujours en parfaite confiance; qu'il n'en était plus de même aujourd'hui; que depuis un mois qu'il était en d'autres mains, il avait été plus agacé que durant les six autres mois qu'il avait été dans l'île.

Le Gouverneur ayant répondu qu'il n'était pas venu pour recevoir des leçons. « Ce n'est « pourtant pas faute que vous en ayez besoin, « a repris l'Empereur. Vous avez dit, Mon- « sieur, que vos instructions étaient bien plus « terribles que celles de l'Amiral. Sont-elles « de me faire mourir par le fer ou par le poi- « son? Je m'attends à tout de la part de vos « ministres; me voilà, exécutez votre victime! « J'ignore comment vous vous y prendrez pour « le poison; mais quant à m'immoler par le fer, « vous en avez déjà trouvé le moyen. S'il vous « arrive, ainsi que vous m'en avez fait mena- « ce, de violer mon intérieur, je vous préviens

« que le brave 53e n'y entrera que sur mon « cadavre.

« En apprenant votre arrivée, je me félici- « tais de trouver un général de terre, qui, « ayant été sur le continent et dans les grandes « affaires, aurait su employer des mesures con- « venables vis-à-vis de moi; je me trompais « grossièrement. » Le Gouverneur ayant dit qu'il était militaire dans l'intérêt et les formes de sa nation. L'Empereur a repris : « Votre na- « tion, votre gouvernement, vous même, serez « couverts d'opprobre à mon sujet; vos enfans « le partageront; ainsi le voudra la posté- « rité. Fut-il jamais de barbarie plus raffinée « que la vôtre, Monsieur, lorsqu'il y a peu de « jours vous m'avez invité à votre table sous « la qualification de *général Bonaparte*, pour « me rendre la risée ou l'amusement de vos « convives? Auriez-vous mesuré votre consi- « dération au titre qu'il vous plaisait de « me donner? Je ne suis point pour vous le « général Bonaparte; il ne vous appartient pas « non plus qu'a personne sur la terre, de m'ô- « ter les qualifications qui sont les miennes. Si « lady Loudon eût été dans mon enceinte,

« j'eusse été la voir sans doute, parce que je « ne compte point avec une femme; mais j'eusse « cru l'honorer beaucoup. Vous avez offert, « m'a-t-on dit, des officiers de votre état-ma- « jor, pour m'accompagner dans l'île, au lieu « du simple officier établi dans Longwood. « Monsieur, quand des soldats ont reçu le bap- « tême du feu dans les batailles, ils sont tous « les mêmes à mes yeux; leur couleur n'est « point ici ce qui m'importune; mais l'obli- « gation de les voir, quand ce serait une re- « connaissance tacite du point que je conteste. « Je ne suis point prisonnier de guerre; je ne « dois donc point me soumettre aux règles qui « en sont la suite. Je ne suis dans vos mains « que par le plus horrible abus de confiance, « etc., etc. »

Le Gouverneur, au moment de sortir, ayant demandé à l'Empereur de lui présenter son secrétaire militaire; l'Empereur a répondu que c'était fort inutile, que si cet officier avait l'ame délicate, il devait s'en soucier fort peu; que pour lui il le sentait de la sorte. Qu'il ne pouvait d'ailleurs exister aucun rapport de société entre les geoliers et les prisonniers;

que c'était donc parfaitement inutile. Il a congédié le Gouverneur.

Le Grand-Maréchal est venu nous joindre; il arrivait de chez lui, où le Gouverneur était descendu avant et après sa visite à l'Empereur. Il a rendu un compte détaillé de ces deux visites.

En repassant, le Gouverneur avait montré une extrême mauvaise humeur, et s'était plaint fortement de celle de l'Empereur. Ne s'en fiant point à son propre esprit, il avait eu recours à celui de l'abbé de Pradt, dont l'ouvrage nous était présent à tous en ce moment. Il avait dit : « Que Napoléon ne s'était pas contenté de se créer une France imaginaire, une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire; mais qu'il voulait encore se créer *une Ste-Hélène imaginaire.* » Et l'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire.

Nous avons alors fait notre tour de calèche. Au retour, l'Empereur s'est mis au bain. Il m'a fait appeler, a dit qu'il ne dînerait qu'à neuf heures, et m'a retenu. Il est beaucoup revenu sur la scène du jour, sur les abominables traitemens dont il est l'objet, sur la haine

atroce qui les commande, la brutalité qui les exécute. Et après quelques instans de silence et de méditation, il lui est échappé ce qu'il me dit souvent : « Mon cher, ils me tueront « ici ! c'est certain ! (quelle horrible prophé- « tie !.....) »

Il m'a renvoyé à dix heures et demie.

Vendredi 17.

J'ai été fort malade toute la nuit; l'Empereur a déjeûné dans le jardin; il m'y a fait appeler; il était lui-même triste et abattu; il ne se portait pas bien du tout. Après le déjeûner nous avons promené long-temps dans le jardin; il ne disait mot. La chaleur l'a forcé de rentrer vers une heure. Il regrettait vivement de n'avoir point d'ombrage.

Vers quatre heures il a envoyé savoir si j'étais toujours malade; il revenait de la promenade en calèche, où je n'avais pu le suivre. J'ai promené avec lui et le Grand-Maréchal jusqu'à cinq heures et demie. Il continuait d'être triste, indifférent, distrait; il a fait raconter à Bertrand son séjour à Constantinople en 1796, son voyage à Athènes et

son retour au travers de l'Albanie. Il était beaucoup question de Sélim III, de ses améliorations, du baron de Tott, etc., etc. Tout cela était fort curieux, malheureusement je ne trouve dans mon manuscrit que de simples indications que ma mémoire ne saurait m'aider à développer aujourd'hui.

Après dîner l'Empereur, qui avait à peine mangé, a essayé de nous lire dans Anacharsis la séance de l'académie. Son accent et toute sa personne n'avaient ni la force ni le feu ordinaires. Contre sa coutume il a fini sans analyse, sans observation. Il s'est retiré aussitôt que le chapitre a été terminé.

Samedi 18.

Mme la maréchale Lefèvre.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Au retour d'une promenade en calèche, il s'est mis au bain; il m'y a appelé. Il y est devenu gai; nous avons causé avec la plus grande liberté jusqu'à huit heures et demie. Il a voulu dîner dans son cabinet, et m'a retenu. Le lieu, le tête-à-tête, l'élégance du service, la propreté de la table me donnaient, disais-je,

l'idée d'une petite bonne fortune; il en a ri. Il m'a beaucoup questionné et fait causer sur Londres, mon émigration, nos Princes, l'Évêque d'Arras; il revenait lui-même sur les principales époques de son consulat; il en donnait des détails et des anecdotes bien curieuses; de là nous sommes passés à l'ancienne Cour, à la nouvelle, etc., etc. Beaucoup de ces choses ne seraient que des répétitions; je crois les avoir déjà mentionnées ailleurs. D'autres qui ne sont qu'indiquées dans mon manuscrit, demeurent désormais perdues.

Voici seulement ce que je transcris comme nouveau. Je me suis trouvé égayer l'Empereur avec les anecdotes et les coqs-à-l'âne prêtés gratuitement, nul doute, à Mme la maréchale Lefèvre, qui, pendant long-temps, a joui du privilége de faire les gorges chaudes de nos salons et même des Tuileries. « Je m'en étais « donné, disais-je, tout comme un autre, jus- « qu'à ce qu'un jour je me l'interdis à jamais « en apprenant un trait d'elle qui prouvait l'é- « lévation de ses sentimens autant que la bonté « de son cœur.

« Mme Lefèvre, femme d'un soldat aux gardes,

« et par conséquent d'un état à l'avenant, cou-
« rait elle-même gaîment, et volontiers, au-
« devant de ces souvenirs, et même de ses occu-
« pations manuelles de cette époque. Elle et
« son mari se trouvaient dans ces temps avoir
« donné des soins domestiques à leur capitaine
« (le marquis de Valady), parrain de leur en-
« fant et fameux dans la défection des gardes;
« non moins fameux encore dans son fanatisme
« de république et de liberté, qui ne le privait
« pourtant pas de certains sentimens généreux;
« car, membre de la convention, il a péri pour
« s'être opposé à l'exécution de Louis XVI,
« qualifiant hautement cet acte de véritable
« meurtre, ajoutant, de la meilleure foi du
« monde, qu'il était déjà assez malheureux d'a-
« voir été Roi, pour qu'on songeât à lui infliger
« d'autre châtiment.

« La veuve de ce député, au retour de son
« émigration, reçut tout aussitôt les offres et
« les soins les plus touchans du ménage Lefè-
« vre, parvenu alors à un haut degré de splen-
« deur et de crédit.

« Un jour Mme Lefèvre accourut chez elle,
« et dans son langage usité : « Mais savez-vous,

« lui dit-elle, que vous n'êtes pas bons, et que « vous avez bien peu de cœur entre vous autres « gens comme il faut. Nous, tout bêtement sol- « dats, nous en agissons mieux. On vient de « nous apprendre que M. un tel, un de nos « anciens officiers et le camarade de votre mari, « vient d'arriver de son émigration, et qu'on le « laisse ici mourir de faim; ce serait grande « honte !.... Nous craindrions, nous autres, de « l'offenser si nous venions à son secours; mais « vous, c'est autre chose; vous ne pouvez que « lui faire plaisir. Portez-lui donc cela de votre « part. » Et elle lui jeta un rouleau de cent louis, « ou mille écus. Sire, depuis ce temps, disais- « je, je n'ai plus eu envie de me moquer de « Mme Lefèvre; je n'ai plus senti pour elle « qu'une vénération profonde; je m'empressais « de lui donner la main aux Tuileries, et je me « trouvais fier de la promener dans vos salons, « en dépit de tous les quolibets que j'entendais « bourdonner autour de moi. »

Nous avons parcouru alors un grand nombre de rapports de bienveillances exercées par les nouveaux parvenus en faveur des anciens ruinés, et cité beaucoup de traits à l'avenant; entre

autre la galanterie recherchée, peut-être, de celui qui, de simple soldat parvenu au grade de maréchal ou de haut général, je ne me souviens plus, se procura un jour la satisfaction, dans sa splendeur nouvelle, de réunir en dîner de famille son ancien colonel, et quatre ou cinq officiers du régiment, qu'il traita, revêtu de son uniforme primitif, et n'employant vis-à-vis d'eux que les mêmes qualifications dont il s'était servi autrefois.

« Et voilà pourtant, observait l'Empereur, « la vraie manière d'éteindre la fureur des « temps; car de pareils procédés doivent né- « cessairement créer de grands échanges de bien- « veillances réciproques entre les parties oppo- « sées, et il est à croire que dans les derniers « temps les obligés auront obligé à leur tour, « ne fut-ce que pour demeurer *quittes*. »

Ce mot de *quittes* me rappelle un trait caractéristique de l'Empereur, qui doit trouver ici sa place.

Un général, dans son département, s'était rendu coupable d'excès, qui, portés devant les tribunaux, devaient lui coûter l'honneur, peut-être la vie. Or, ce général avait rendu les plus

grands services à Napoléon dans la journée de brumaire. Il mande le général, et après lui avoir reproché ses infamies. « Toutefois, lui « dit-il, vous m'avez obligé, je ne l'ai point « oublié. Je vais peut-être outrepasser les lois, « et manquer à mes devoirs. Je vous fais grâce, « Monsieur, allez vous-en; mais sachez qu'à « compter d'aujourd'hui nous sommes *quittes*. « Désormais tenez-vous bien, j'aurai les yeux « sur vous. »

Dimanche 19.

Le Gouverneur de Java. — Le docteur Warden. — Conversation familière de l'Empereur sur sa famille.

Le docteur Warden est venu déjeûner avec moi. Pendant le déjeûner est arrivé le gouverneur de Java (Raffles), avec son état-major, retournant en Europe. Il connaissait fort tous les Hollandais que j'avais vus en 1810, lors de ma mission à Amsterdam. L'Empereur m'a dit qu'il le recevrait peut-être de trois à quatre heures. J'ai causé plusieurs heures en attendant avec le docteur Warden, auquel j'ai donné des éclaircissemens sur des faits historiques concernant

l'Empereur, et sur lesquels il me semble vouloir écrire*.

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu dans le jardin les Anglais venant de Java. Il a fait en suite un tour en calèche.

En rentrant sur les six heures, il m'a fait le suivre dans son cabinet; il a fait appeler le Grand-Maréchal et sa femme, et s'est mis à causer familièrement jusqu'à dîner, parcourant mille objets de sa famille et de son plus petit intérieur au temps de sa puissance. Il s'est arrêté surtout sur l'Impératrice *Joséphine*. Ils avaient fait ensemble, disait-il, un ménage tout à fait bourgeois; c'est à dire fort tendre et très-uni, n'ayant eu long-temps qu'une même chambre et qu'un même lit. « Circonstances « très-morales, disait l'Empereur, qui influe « singulièrement sur un ménage, assure le « crédit de la femme, la dépendance du mari, « maintient l'intimité et les bonnes mœurs.

*J'ai vu avec regret, dans l'ouvrage du docteur, qu'il avait tout à fait négligé les observations et les redressemens que je m'étais permis; et surtout étrangement défiguré les communications que je m'étais plu à lui donner.

« On ne se perd point de vue, en quelque « sorte, continuait-il, quand on passe la nuit « ensemble ; autrement on devient bientôt « étrangers. Aussi, tant que dura cette habi- « tude, aucune pensée, aucune action n'échap- « pait à Joséphine. Elle suivait, saisissait, de- « vinait tout; ce qui parfois n'était pas sans « quelque gêne pour moi et les affaires. Un « moment d'humeur y mit fin lors du camp de « Boulogne. » Certaines circonstances politiques arrivées de Vienne, la nouvelle de la coalition qui éclata en 1805, avaient occupé le Premier Consul tout le jour, et prolongèrent son travail fort avant dans la nuit. Revenant se coucher fort mal disposé, on lui fit une véritable scène de ce retard. La jalousie en était la cause ou le prétexte. Il se fâcha à son tour, s'évada, et ne voulut plus entendre à reprendre son assujétissement. Toute la crainte de l'Empereur, disait-il, avait été que Marie-Louise n'en eût exigé un pareil; car enfin, il l'eût bien fallu. C'est le véritable apanage, le vrai droit d'une femme, observait-il.

« Un fils de Joséphine m'eût été nécessaire, « et m'eût rendu heureux, continuait l'Empe-

« reur, non-seulement comme résultat politique,
« mais encore comme douceur domestique.

« Comme résultat politique, je serais encore
« sur le trône; car les Français s'y seraient at-
« tachés comme au Roi de Rome, et je n'aurais
« pas mis le pied sur l'abyme couvert de
« fleurs qui m'a perdu. Et qu'on médite après
« sur la sagesse des combinaisons humaines!
« Qu'on ose prononcer avant la fin sur ce qui
« est heureux ou malheureux ici bas!

« Comme douceur domestique, ce gage eût
« fait tenir Joséphine tranquille, et eût mis fin
« à une jalousie qui ne me laissait pas de re-
« pos; et cette jalousie se rattachait bien plus
« à la politique qu'au sentiment. Joséphine
« prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa sté-
« rilité. Elle sentait bien qu'un mariage n'est
« complet et réel qu'avec des enfans; or elle
« s'était mariée ne pouvant plus en donner.
« A mesure que sa fortune s'élevait, ses in-
« quiétudes s'accrurent; elle employa tous les
« secours de la médecine; elle feignit souvent
« d'en avoir obtenu du succès. Quand elle dut
« enfin renoncer à tout espoir, elle mit sou-
« vent son mari sur la voie d'une grande su-

« percherie politique; elle finit même par oser « la lui proposer directement.

« Joséphine avait à l'excès le goût du luxe; « le désordre, l'abandon de la dépense, na- « turels aux créoles. Il était impossible de « jamais fixer ses comptes; elle devait tou- « jours : aussi c'était constamment de grandes « querelles quand le moment de payer ses « dettes arrivait. On l'a vue souvent alors en- « voyer chez ses marchands leur dire de n'en « déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à « l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine « ne soient venu fondre sur moi, de toutes « les parties de l'Italie. »

Quelqu'un, qui avait connu l'impératrice Joséphine à la Martinique, a répété à l'Empereur beaucoup de particularités de sa jeunesse et de sa famille. Il est très-vrai qu'on lui avait prédit plusieurs fois, dans son enfance, qu'elle porterait une couronne. Et une autre circonstance, non moins remarquable ni moins bizarre, serait que la sainte-ampoule, qui servait à sacrer nos Rois, eût été brisée, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, précisément par son premier mari, le général Beauharnais, qui,

dans un moment de défaveur populaire, aurait espéré, par cet acte, se remettre en crédit.

On a dit, on a écrit mille bruits absurdes sur le mariage de Napoléon et de Joséphine. On trouvera dans les campagnes d'Italie la véritable et première cause de leur connaissance et de leur union. C'est par Eugène, encore enfant, qu'elle se fit. Après vendémiaire il alla demander l'épée de son père au général en chef de l'armée de l'intérieur (le général Bonaparte), l'aide-de-camp Lemarrois introduisit ce jeune enfant, qui, en revoyant l'épée de son père, se mit à pleurer. Le général en chef fut touché de ce sentiment, et le combla de caresses. Sur le récit d'Eugène à sa mère, touchant les manières du jeune général, elle accourut lui faire visite. « On sait, disait l'Empereur, qu'elle croyait « aux pressentimens, aux sorciers; on lui avait « prédit dans son enfance qu'elle ferait une « grande fortune, qu'elle serait souveraine. On « connaît d'ailleurs toute sa finesse; aussi « me répétait-elle souvent depuis, qu'aux « premiers récits d'Eugène, le cœur lui avait « battu, et qu'elle avait entrevu dès cet ins-

« tant une lueur de sa destinée, l'accomplisse-
« ment des prédictions, etc., etc.

« Une autre nuance caractéristique de Joséphine, continuait l'Empereur, était sa constante dénégation. Dans quelque moment que ce fût, quelque question que je lui fisse, son premier mouvement était la négative, sa première parole *non*; et ce *non*, disait l'Empereur, n'était pas précisément un mensonge, c'était une précaution, une simple défensive; et c'est ce qui nous distingue éminemment, disait-il, à Mme Bertrand, de vous autres, Mesdames, ce qui n'est au fond entre nous que différence de sexe et d'éducation : vous aimez, et l'on vous apprend à dire *non*. Nous, au contraire, nous faisons gloire de dire que nous aimons; même quand cela n'est pas. De là toute la clef de nos conduites si différentes. Nous ne sommes vraiment pas, nous ne saurions être de même espèce dans la vie.

« Lors de la terreur, Joséphine étant en prison, son mari mort sur l'échafaud, *Eugène* son fils avait été mis chez un menuisier, et y fut littéralement en apprentissage et en service. *Hortense* ne fut guère mieux, elle fut mise,

« si je ne me trompe, chez une ouvrière en « linge. »

Ce fut Fouché qui le premier toucha la corde fatale du divorce; il fut, sans mission, conseiller à Joséphine de dissoudre son mariage, pour le bien de la France. Le moment pourtant n'était pas encore arrivé pour Napoléon. Cette démarche causa beaucoup de chagrin et de trouble dans le ménage; elle irrita fort l'Empereur; et s'il ne chassa pas alors Fouché, à la vive sollicitation de Joséphine, c'est qu'au fait il avait déjà secrètement arrêté ce divorce en lui-même, et qu'il ne voulut pas, par ce châtiment, donner un contre-coup à l'opinion.

Toutefois, il doit à la justice de dire que dès qu'il le voulut, Joséphine obéit. Ce fut pour elle une peine mortelle; mais elle se soumit et de bonne foi, sans vouloir mettre à profit des tracasseries inutiles qu'elle eût pu essayer de faire valoir *. Elle se conduisit avec beaucoup

* Je tiens de la bouche du prince Primat des détails curieux sur le mariage et le divorce. Mme de Beauharnais fut mariée au général Bonaparte, par un prêtre insermenté; mais qui avait négligé, par pur accident, l'autorisation obligée du curé de la paroisse. Ce défaut de for-

de grâce et d'adresse; elle désira que le Vice-Roi fût mis à la tête de cette affaire, et fit elle-

---

malité, ou tout autre, occupa fort depuis le cardinal Fesch, et soit scrupule, ou autrement, il fit si bien, qu'il vint à bout, au moment du couronnement, de persuader aux deux époux de se laisser marier par lui, à huis clos, *autant que de besoin*. Lors du divorce, la séparation civile fut prononcée par le Sénat. Quant à la séparation religieuse, on ne voulait pas s'adresser au Pape, et on en n'eut pas besoin. Le cardinal Fesch ayant refait le mariage, sans témoins, l'officialité de Paris l'annulla pour ce défaut, et déclara qu'il n'y avait pas eu de mariage. A ce jugement, l'Impératrice Joséphine fit appeler le cardinal Fesch à la Malmaison, et lui demanda s'il oserait attester et signer par écrit qu'elle avait été mariée, et bien mariée. « Sans doute, répondit le car-« dinal Fesch, je le soutiendrai partout, et je vais vous « en signer le témoignage. » Ce qu'il fit en effet.

« Mais, disais-je alors au prince Primat, quel juge-« ment a donc porté l'officialité de Paris? — Celui de « la vérité, répondait le prince. — Mais que veut dire « alors la déclaration du cardinal Fesch? Serait-elle « donc fausse? — Pas dans son opinion, disait-il, parce « qu'il a adopté les doctrines ultramontaines, par les-« quelles les cardinaux prétendent avoir le droit de « marier sans témoins, ce qui n'est pas reconnu en « France, et frappe de nullité. »

Toutefois il semble que l'Impératrice Joséphine ne demanda cet écrit que pour sa propre satisfaction, et n'en fit pas autrement usage.

même, à cet égard, des offres de service à la maison d'Autriche.

Joséphine eût vu volontiers Marie-Louise: elle en parlait souvent et avec beaucoup d'intérêt, ainsi que du roi de Rome : quant à Marie-Louise, elle traitait à merveille Eugène et Hortense; mais elle montrait une grande répugnance pour Joséphine, et surtout une vive jalousie. « Je voulus la mener un jour « à la Malmaison, disait l'Empereur; mais sur « cette proposition, elle se mit à fondre en « larmes. Elle ne m'empêchait pas d'y aller, « me disait-elle, se contentant de ne vouloir « pas le savoir. Toutefois dès qu'elle en sus- « pectait l'intention, il n'est pas de ruse qu'elle « n'employât pour me gêner là-dessus. Elle ne « me quittait plus; et comme ces visites sem- « blaient lui faire beaucoup de peine, je me « fis violence, et ne fus presque jamais à la « Malmaison. Quand il m'arrivait d'y aller, « c'était alors d'autres larmes de ce côté, c'é- « tait des tracasseries de toute espèce. José- « phine avait toujours devant les yeux et dans « ses intentions l'exemple de la femme de « Henri IV, qui, disait-elle, avait vécu à Paris,

« après son divorce, venait à la Cour, avait « assisté au sacre. Elle, Joséphine, était bien « mieux située encore, prétendait-elle ; elle « avait ses propres enfans, et ne pouvait plus « en avoir d'autres, etc.

Joséphine avait une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de l'Empereur et un tact admirable pour la mettre en pratique. « Jamais il ne lui est arrivé, par « exemple, disait l'Empereur, de rien deman- « der pour Eugène, d'avoir jamais même re- « mercié pour ce que je faisais pour lui; « d'avoir même montré plus de soins ou de « complaisance le jour des grandes faveurs, « tant elle avait à cœur de se montrer per- « suadée, et de me convaincre que tout cela « n'était pas son affaire à elle; mais bien la « mienne à moi, qui pouvais et devais y re- « chercher des avantages. Nul doute qu'elle « a eu plus d'une fois la pensée que j'en vien- « drais un jour à l'adopter pour successeur. »

L'Empereur se disait convaincu qu'il avait été ce qu'elle aimait le mieux. Et ajoutait en riant, qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût quitté un rendez-vous d'amour pour venir au-

près de lui. Elle n'eût pas manqué un voyage, quelque pénible qu'il fût, pour tout au monde. Ni fatigue, ni privation, ne pouvait la rebuter, elle employait l'importunité, la ruse même, pour le suivre. « Montais-je en voiture « au milieu de la nuit pour la course la plus « lointaine. A ma grande surprise, j'y trouvais « Joséphine toute établie, bien qu'elle n'eût « pas dû être du voyage. Mais il vous est im- « possible de venir; je vais trop loin; vous « auriez trop à souffrir. — Pas le moindre- « ment, répondait Joséphine. — Et puis, il « faut que je parte à l'instant. — Aussi, me « voilà toute prête. — Mais il vous faut un « grand attirail. — Aucun, disait-elle, et tout « est pourvu. Et la plupart du temps il fallait « bien que je cédasse. »

« En somme, concluait l'Empereur, Jose- « phine avait donné le bonheur à son mari, « et s'était constamment montrée son amie la « plus tendre. Professant à tout moment et en « toute occasion la soumission, le dévouement, « la complaisance la plus absolue. Aussi lui « ai-je toujours conservé les plus tendres sou- « venirs, et la plus vive reconnaissance.

« Joséphine, disait encore l'Empereur, mettait ces dispositions et ces qualités : la soumission, le dévouement, la complaisance, au rang de l'adresse politique dans son sexe, et elle blâmait fort et grondait souvent sur ce point sa fille *Hortense* et sa parente *Stéphanie*, qui vivaient mal avec leurs maris, montrant des caprices et affectant de l'indépendance.

« *Louis*, disait l'Empereur, à ce sujet, était un enfant gâté par la lecture de Jean-Jacques. Il n'avait pu être bien avec sa femme que très-peu de mois. Beaucoup d'exigence de sa part, beaucoup de légèreté de la part d'Hortense : voilà les torts réciproques. Toutefois ils s'aimaient en s'épousant, ils s'étaient voulus l'un et l'autre; ce mariage, au reste, était le résultat des intrigues de Joséphine, qui y trouvait son compte. J'aurais voulu au contraire m'étendre dans d'autres familles, et j'avais un moment jeté les yeux sur une nièce de M. de Talleyrand, devenue depuis Mme Juste de Noailles. »

On avait fait courir les bruits les plus ridicules sur les rapports de lui, Napoléon, avec Hortense; on avait voulu que son aîné fût de

lui. Mais de pareilles liaisons n'étaient, disait-il, ni dans ses idées, ni dans ses mœurs; et pour peu qu'on connût celles des Tuileries, on sent bien, observait-il, qu'il eût pu s'adresser à beaucoup d'autres, avant d'en être réduit à un choix aussi peu naturel, aussi révoltant. « Louis « savait bien apprécier la nature de ces bruits, « disait l'Empereur; mais son amour propre, « sa bizarrerie, n'en étaient pas moins choqués, « et il les mettait souvent en avant comme « prétextes.

« Toutefois *Hortense*, continuait l'Empe- « reur, Hortense si bonne, si généreuse, si « dévouée, n'est pas sans avoir eu quelques « torts avec son mari; j'en dois convenir, en « dehors de toute l'affection que je lui porte et « du véritable attachement que je sais qu'elle « a pour moi. Quelque bizarre, quelque insup- « portable que fût Louis, il l'aimait, et, en « pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute « femme doit toujours être maîtresse de se « vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour. « Si elle eût su se contraindre, elle se serait « épargné le chagrin de ses derniers procès; « elle eût eu une vie plus heureuse; elle eût

« suivi son mari en Hollande. Louis n'eût point
« fui d'Amsterdam; je ne me serais pas vu
« contraint de réunir son royaume, ce qui a
« contribué à me perdre en Europe, et bien
« des choses se seraient passées différemment.

« *La princesse de Bade*, a-t-il dit, s'est
« montrée plus habile. Sitôt qu'elle a vu le
« divorce de Joséphine, elle a connu sa posi-
« tion, elle s'est rapprochée de son mari; ils
« ont formé depuis le mariage le plus heu-
« reux.

« *Pauline* était trop prodigue : elle avait
« trop d'abandon, elle devrait être immensé-
« ment riche par tout ce que je lui ai donné;
« mais elle donnait tout à son tour, et sa mère
« la sermonnait souvent à cet égard, lui pré-
« disant qu'elle pourrait mourir à l'hôpital;
« mais *Madame* elle-même était aussi par trop
« parcimonieuse : c'en était ridicule; j'ai été
« jusqu'à lui offrir des sommes fort considéra-
« bles par mois si elle voulait les distribuer.
« Elle voulait bien les recevoir; mais pourvu,
« disait-elle, qu'elle fût maîtresse de les gar-
« der. Dans le fond tout cela n'était qu'excès
« de prévoyance de sa part; toute sa peur était

« de se trouver un jour sans rien. Elle avait « connu le besoin, et ces terribles momens ne « lui sortaient pas de la pensée. Il est juste de « dire d'ailleurs qu'elle donnait beaucoup à « ses enfans en secret; c'est une si bonne « mère !....

« Du reste, cette même femme à laquelle on « eût si difficilement arraché un écu, disait « l'Empereur, m'eût tout donné pour mon « retour de l'île d'Elbe; et après Waterloo elle « m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle « possédait pour aider à rétablir mes affaires; « elle me l'a offert; elle se fût condamnée au « pain noir sans murmure *. C'est que chez

---

* Que l'Empereur connaissait bien sa mère! A mon retour en Europe, j'ai vu se vérifier à la lettre ce qu'il en dit ici, et j'en ai joui avec délices.

A peine eus-je fait connaître à Madame Mère la situation de l'Empereur, et ma résolution de me consacrer uniquement à y apporter quelque adoucissement, que sa réponse, par le retour du courrier, fut que toute sa fortune était à la disposition de son fils, qu'elle se réduirait à une simple servante, s'il le fallait, m'autorisant, bien que je n'en fusse pas connu personnellement, à tirer, dès l'instant même, telle somme que je croirais nécessaire au bien-être de l'Empereur. Le cardinal

« elle le grand l'emportait encore sur le petit : « la fierté, la noble ambition marchaient chez « elle avant l'avarice. »

Et ici l'Empereur a observé qu'à l'heure même qu'il était, il avait encore présent à la mémoire des leçons de fierté qu'il en avait reçues dans son enfance, et qu'elles avaient agi sur lui toute la vie. Madame Mère avait une ame forte et trempée aux plus grands événemens; elle avait éprouvé cinq à six révolutions; elle avait eu trois fois sa maison brulée, par les factions, en Corse.

« *Joseph* ne m'a guère aidé; mais c'est un « fort bon homme; sa femme, *la Reine Julie*, « est la meilleure créature qui ait existé. Jo- « seph et moi nous nous sommes toujours fort

---

Fesch joignait ses offres d'une manière tout aussi touchante; et c'est ici le cas de faire connaître que tous les membres de la famille de l'Empereur s'empressèrent de témoigner le même zèle, la même tendresse, le même dévouement. Tant que ma santé me permit de correspondre avec eux, j'ai reçu une foule de lettres dont l'ensemble formerait le recueil le plus touchant. Elles honorent leur cœur, et eussent pu être une douce consolation pour l'Empereur, si les restrictions anglaises m'eussent permis de les faire parvenir jusqu'à lui.

« aimés et fort accordés; il m'aime sincèrement.
« Je ne doute pas qu'il ne fît tout au monde
« pour moi; mais toutes ses qualités tiennent
« uniquement de l'homme privé : il est éminem-
« ment doux et bon; il a de l'esprit et de l'ins-
« truction; il est aimable. Dans les hautes
« fonctions que je lui avais confiées, il a fait ce
« qu'il a pu; ses intentions étaient bonnes;
« aussi la principale faute n'est pas à lui; mais
« bien plutôt à moi, qui l'avais jeté hors de sa
« sphère; et dans des circonstances bien gran-
« des, la tâche s'est trouvée hors de proportion
« avec ses forces. »

« *La Reine de Naples* s'était beaucoup for-
« mée dans les événemens, disait l'Empereur.
« Il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de
« caractère et une ambition désordonnée.....
« Elle devait naturellement souffrir en cet ins-
« tant, disait-il, d'autant plus qu'on pouvait
« dire qu'elle était née Reine. Elle n'avait pas
« comme nous, observait l'Empereur, connu le
« simple particulier. Elle, Pauline, Jérôme
« étaient encore des enfans, que j'étais le pre-
« mier homme de France; aussi ne se sont-ils

« jamais cru d'autre état que celui dont ils ont « joui au temps de ma puissance.

« *Jérôme* était un prodigue dont les déborde- « mens avaient été crians; il les avait poussés « jusqu'au hideux du libertinage. Son excuse « peut-être pouvait se trouver dans son âge et « dans ce dont il s'était entouré. Au retour de « l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir beau- « coup gagné et donner de grandes espérances; « et puis il existait un beau témoignage en sa « faveur, c'est l'amour qu'il avait inspiré à sa « femme; la conduite de celle-ci, lorsqu'après « ma chute, son père, ce terrible Roi de Wur- « temberg, si despotique, si dur, a voulu la « faire divorcer, est admirable. Cette princesse « s'est inscrite dès-lors de ses propres mains « dans l'histoire, etc., etc. »

A notre grand regret on est venu annoncer le dîner. L'Empereur a continué d'être fort causant toute la soirée, parcourant comme en famille une foule d'objets divers, principalement la conduite d'un grand nombre de personnages pendant son absence et lors de son retour. Il ne s'est retiré qu'à minuit, et en terminant par ces paroles : « Qu'est en ce moment la France?

« Paris? et que sera-t-il de nous d'aujourd'hui « à un an.....

Lundi 20.

L'Empereur endormi. — Morale.

J'écris à M. Balcombe, qui m'avait prévenu être chargé de nous fournir nos besoins aux frais du gouvernement anglais, qu'ayant les moyens de m'en passer, j'avais résolu de ne profiter nullement de cet avantage, et que je le priais de s'autoriser auprès du Gouverneur à recevoir de moi une nouvelle traite sur l'Angleterre, ce dont nous ne pouvions user sans sa permission spéciale. Je voulais demeurer libre de reconnaissance, et qu'elle ne pût me gêner en rien dans le juste et triste droit des reproches et des imprécations.

L'Empereur est monté en calèche de fort bonne heure. Au retour, vers 3 heures, il m'a fait le suivre dans sa chambre. « Je suis triste, en- « nuyé, souffrant, m'a-t-il dit, asseyez-vous « dans ce fauteuil, tenez-moi compagnie. » Il s'est étendu sur son canapé et a fermé les yeux; il s'est endormi, et moi je le veillais!... Sa tête

était découverte; j'étais à deux pas de lui, je comtemplais son front; ce front où je lisais Marengo, Austerlitz et cent autres actes immortels. Quelles étaient en ce moment mes idées, mes sensations! Qu'on le juge si l'on peut; pour moi, je ne saurais le rendre!.....

L'Empereur, au bout de trois quarts d'heure, s'est levé, a fait quelques tours dans sa chambre, puis il lui a pris fantaisie d'aller visiter toutes les nôtres. En énumérant en détail les inconvéniens de la mienne, il en riait d'indignation, et a dit en sortant : « Non, je ne crois « pas qu'il y ait de chrétien plus mal abrité que « cela. »

Après le dîner, l'Empereur a essayé de parcourir le *Caravansérail de Sarrazin*. Il en a effleuré plusieurs contes sans s'y arrêter. Après, quelques pages de l'un deux il a dit : « La mo- « rale va être sans doute que *les hommes ne* « *changent jamais*. Ce qui n'est pas vrai; ils « changent en mal et même en bien. Il en est « ainsi d'une foule d'autres maximes consacrées « par les auteurs, toutes également fausses : « *Les hommes sont ingrats*, disent-ils; non, il « n'est pas vrai que les hommes soient aussi in-

« grats qu'on le dit; et si l'on a si souvent à « s'en plaindre, c'est que d'ordinaire le bienfai- « teur exige encore plus qu'il ne donne.

« On vous dit encore que : *quand on con- « naît le caractère d'un homme, on a la clef « de sa conduite ;* c'est faut : tel fait une mau- « vaise action, qui est foncièrement honnête « homme ; tel fait une méchanceté sans être « méchant. C'est que presque jamais l'homme « n'agit par l'acte naturel de son caractère, « mais par une passion secrète du moment, « réfugiée, cachée dans les derniers replis du « cœur. Autre erreur, quand on vous dit que « *le visage est le miroir de l'ame.* Le vrai est « que l'homme est très-difficile à connaître, et « que, pour ne pas se tromper, il faut ne le ju- « ger que sur ses actions; et encore, faudrait- « il que ce fût sur celles du moment, et seu- « lement pour ce moment.

« Au fait, les hommes ont leurs vertus et « leurs vices, leur héroïsme et leur perversité; « les hommes ne sont ni généralement bons ni « généralement mauvais; mais ils possèdent et « exercent tout ce qu'il y a de bon et de mau- « vais ici bas; voilà le principe : ensuite le na-

« turel, l'éducation, les accidens font les appli-
« cations. Hors de cela tout est système, tout
« est erreur; tel a été mon guide, et il m'a réussi
« assez généralement. Toutefois je me suis trom-
« pé en 1814, en croyant que la France, à la vue
« de ses dangers, allait ne faire qu'un avec moi;
« mais je ne m'y suis plus trompé en 1815, au
« retour de Waterloo. »

L'Empereur ne se sentait pas bien, il s'est retiré de fort bonne heure.

Mardi 21.

Le Gouverneur arrêtant lui-même un domestique. — Lecture de la Bible. — Livre saint.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Nous n'en n'avons pas moins été en calèche comme de coutume. Au retour, nous avons trouvé que le Gouverneur était venu pendant notre absence, et qu'il avait arrêté lui-même un de nos domestiques, dernièrement au service du Sous-Gouverneur Skelton, et depuis peu de jours à celui du genéral Montholon. En l'apprenant, l'Empereur a dit : « Quelle turpitude! c'est ignoble! « un Gouverneur !..... Un lieutenant-général

« anglais, arrêter lui-même un domestique! « Vraiment c'est par trop dégoûtant!..... »

Le Grand-Maréchal est venu nous joindre, nous annonçant l'arrivée d'un vaisseau magasin, parti d'Angleterre le 8 mars.

Après le dîner, l'Empereur a demandé. « Que « lirons-nous ce soir? » On s'est accordé pour la Bible. « C'est assurément bien édifiant, disait « l'Empereur, on ne le devinerait point en « Europe. » Et il nous a lu le livre de Judith, observant à presque chaque lieu, chaque ville, ou village qu'il nommait. « J'ai campé là; j'ai « enlevé ce poste d'assaut; j'ai donné bataille « dans celui-là, etc., etc... »

Mercredi 22.

Caprices de l'autorité. — La princesse Stéphanie de Bade, etc.

Dans la journée, il a été beaucoup question des matelots anglais du Northumberland, qu'on nous avait donnés comme domestiques, et qu'il s'agissait de nous retirer en cet instant. Ils étaient pourtant avec nous en vertu d'un contrat réciproque qui liait les deux partis pour un an. Mais nous sommes en dehors du droit

commun. Le Gouverneur disait que l'Amiral les demandait absolument; l'Amiral disait qu'il les laisserait, si le Gouverneur le voulait. On nous donnait des soldats en échange; mais on nous les a pris, rendus, repris et rendus de nouveau, sans que nous puissions deviner ce qu'on voulait.

Me trouvant chez l'Empereur, et en attendant son dîner, la conversation est tombée sur l'établissement de madame Campan, les personnes qui y ont été élevées, les fortunes que l'Empereur a faites à plusieurs d'entre elles; et il s'est arrêté particulièrement sur *Stéphanie de Beauharnais*, devenue Princesse de Bade, qu'il a dit affectionner beaucoup; et il est entré dans un grand nombre de détails à son sujet.

La Princesse Stéphanie de Bade avait perdu sa mère, n'étant encore qu'un enfant, et fut laissée par elle aux soins d'une Anglaise, son amie intime; celle-ci, fort riche et sans enfans, l'avait en quelque sorte adoptée, et avait confié son éducation à d'anciennes religieuses, dans le midi de la France, à Montauban, je crois.

Napoléon, encore Premier Consul, entendit un jour Joséphine, dont elle était la parente,

mentionner cette circonstance. « Comment pou-
« vez-vous, s'écria-t-il, permettre une pareille
« chose ? Quelqu'un de votre nom à la charge
« d'une étrangère, d'une Anglaise en cet instant
« notre ennemie, ne craignez-vous pas que votre
« mémoire en souffre un jour ? » Et aussitôt un courrier fut expédié pour ramener la jeune enfant aux Tuileries, mais les religieuses ne voulurent point s'en dessaisir. Napoléon, heurté, prit les informations et autorisations nécessaires, et bientôt il fut expédié un second courrier au Préfet du lieu, avec ordre de se saisir à l'instant même de la jeune Beauharnais, au nom de la loi.

Or, telles étaient, par les circonstances du temps, certaines éducations et les opinions qu'elles cherchaient à créer, que la jeune Stéphanie ne se vit pas réclamée sans douleur, et qu'elle ne vit pas sans effroi celui qui se disait son allié, et voulaitêtre son bien faiteur. Elle fut placée chez madame Campan, à Saint-Germain; on lui prodigua toutes sortes de maîtres et elle n'en sortit que pour jeter un grand éclat par sa beauté, ses grâces, son esprit et ses vertus.

L'Empereur l'adopta pour fille, et la maria au

prince héréditaire de Bade. Le mariage, durant quelques années, fut loin d'être heureux; mais avec le temps les préventions disparurent, les époux se réunirent et ils n'ont plus eu, dès cet instant, qu'à regretter le bonheur dont ils s'étaient privés.

La Princesse de Bade, aux conférences d'Erfurt, avait été fort distinguée par l'Empereur Alexandre, son beau-frère, qui lui prodiguait de véritables attentions. On le savait, et pour y obvier, les gens dirigeant la haute politique, lors de nos désastres de 1813, craignant l'entrevue d'Alexandre avec la Princesse de Bade, à Manheim, cherchèrent à détruire à temps son influence par des rapports mensongers et des propos inventés qui lui aliénèrent l'esprit de ce monarque. Aussi lors de l'arrivée d'Alexandre à Manheim, dans sa marche triomphale vers Paris, la Princesse Stéphanie fut loin d'en être bien traitée: elle put s'en trouver blessée dans ses sentimens; mais sa fierté demeura tout entière, et alors commença pour son mari une véritable gloire de caractère. Les personnages les plus augustes le circonvinrent de toutes parts et l'importunèrent long-temps pour qu'il répudiât

la femme qu'il avait reçue de Napoléon; mais il s'y refusa constamment, répondant, avec une noble fierté, qu'il ne commettrait jamais une bassesse qui répugnait autant à sa tendresse qu'à son honneur. Ce Prince généreux, auquel nous n'avions pas rendu assez de justice à Paris, a succombé depuis sous une maladie longue et douloureuse, et la princesse lui a prodigué jusqu'au dernier moment, de ses propres mains, les soins les plus minutieux et les plus touchans, qui lui ont mérité la plus vive affection de ses proches et de ses peuples.

Elle avait embelli l'exercice de la souveraineté. Elle a honoré son caractère de femme et de fille; elle a professé dans tous les temps la plus haute vénération et la plus vive reconnaissance pour celui qui, au sommet d'un pouvoir sans bornes, l'avait bénévolement adoptée pour *fille*.

Jeudi 23.

Maximes de l'Empereur. — Scène de Portalis au Conseil d'Etat, etc. — Accidens de l'Empereur à St-Cloud, à Auxonne, à Marly.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures dans sa chambre; il me trouvait l'air malade;

il l'était lui-même; il avait mal dormi. Il a fait sa toilette, me disant que cela le remettrait. Delà nous sommes passés au jardin. La conversation l'a conduit à dire que nos mœurs voulaient que le souverain ne parût que comme un bienfait; les actes de rigueur devaient passer par les autres; la clémence devait lui demeurer: c'était son premier domaine. A Paris on lui avait reproché parfois, disait-il, certaines conversations, des paroles qu'il n'aurait pas dû, il est vrai, exprimer lui-même. Cependant, ajoutait-il, sa situation personnelle, son extrême activité, la plupart de ses actes, qui venaient tous réellement de lui, auraient dû lui faire passer, disait-il, bien des choses. Du reste, il rendait justice au tact extrêmement fin de la capitale; nulle part sans doute, observait-il, il ne se trouvait autant d'esprit ni plus de goût qu'à Paris. Il se reprochait la scène de *Portalis* au Conseil d'Etat. Moi, qui l'avais présente, je lui disais l'avoir trouvée, en quelque sorte, paternelle. * « Il y avait pourtant quelque chose « de trop, a-t-il repris. J'eusse dû m'arrêter

* Voyez volume 1, page 349.

« avant de lui commander de sortir. La scène « eût dû finir, puisqu'il ne se justifiait pas, par « un simple *c'est bon*. Il n'eût dû trouver le « châtiment que chez lui. Le souverain a tou- « jours tort de parler en colère. Peut-être étais- « je excusable dans mon conseil, j'y étais en fa- « mille; ou bien peut-être encore, mon cher, « après tout, cela demeure-t-il un vrai tort de « ma part : on a ses défauts, la nature a ses « droits. »

Il se reprochait aussi, disait-il, la scène faite à M. de G....., aux Tuileries, dans une de ses grandes audiences du dimanche, en présence de toute la Cour. « Mais là, continuait-il, je « fus vraiment poussé à bout. J'éclatai contre « mon gré. Je venais de lui donner une légion « de la capitale, qu'il s'agissait de défendre. « J'ai appris plus tard qu'il se réjouissait de « nos désastres, et les appelait; mais je n'en « savais rien encore. Nous allions avoir l'en- « nemi sur les bras; ce M. de G..... m'écrit « froidement, que sa santé ne lui permet pas « ce service; et il ose se montrer frais et « dispos, sous mes yeux, en courtisan; j'en fus « indigné. Toutefois je me contins et le passai;

« mais il trouva le secret de se replacer encore « trois ou quatre fois, avec empressement, sur « mes pas. Je n'y pus plus tenir et la bombe « éclata. Comment, Monsieur.....

« .....

Je passe le reste qui est assez long.

« Ce qui m'affligea le plus dans tout cela, « disait l'Empereur en finissant, c'était la situa- « tion du fils, mon chambellan, dont j'étais « loin d'avoir à me plaindre. »

De-là, l'Empereur en est revenu au faubourg Saint-Germain et m'a questionné sur beaucoup de familles et beaucoup d'individus. Le hasard a amené le nom de Mme de S..... Elle avait été constamment, disais-je, d'un attachement extrême pour l'Empereur, et on devait le lui faire expier cruellement, sans doute, en cet instant. L'Empereur ne soupçonnait pas toute l'étendue et la vérité de son zèle et de son attachement. Toutefois, il avait été fort touché dans le temps de la générosité avec laquelle elle s'était dévouée à demeurer auprès de l'Impératrice Joséphine. Il avait à se reprocher de n'avoir rien fait pour elle. Il fallait qu'elle eût été malheureuse dans le choix des momens où elle avait

demandé la nomination de son mari au Sénat.

J'avais été dès mon enfance très-lié avec Mme de S.....; elle avait de la confiance en moi; j'ai raconté à l'Empereur l'anecdote de sa nomination de dame du Palais. Son mari la conduisit un matin à l'Impératrice Joséphine, qui la remercia de bonne foi d'avoir demandé d'entrer à son service, et lui dit qu'elle l'acceptait. Ce fut un coup de foudre pour Mme de S....., qui était bien éloignée d'y avoir songé, et qui, dans sa timidité naturelle, garda le silence. J'étais loin, sans doute, alors d'approuver ou de conseiller un tel emploi, toutefois je lui rendis un vrai service en retenant une lettre de refus qu'elle m'avait confiée à l'insu des siens, et qui eût pu devenir funeste aux intrigues de ceux qui avaient mené toute cette affaire.

L'Empereur demandant d'où avait pu venir sa grande répugnance, je répondais que c'était par sa connaissance et ses rapports directs avec nos princes. « Elle avait raison, disait-il, com-« ment son mari pouvait-il la placer ainsi dans une « fausse position?... C'est comme dans mes no-« minations de Chambellans; l'un d'eux me fit « prier de trouver bon qu'il refusât, ayant été,

« disait-il, premier gentilhomme de la Chambre « de Louis XVI et de Louis XVIII. Je fus le « premier à m'écrier : Comment veut-on que cela « fût possible ?... Il a raison. C'était un manque « de goût dans ceux qui me le proposaient; « mais moi, qu'avais-je à y faire ? Pouvais-je « deviner de pareils détails ? mes grandes affai- « res me permettaient-elles d'y décendre ?

« Quoi qu'il en soit, continuait l'Empereur, « si Mme de S..... eût su s'y prendre, elle eût « obtenu de moi ce qu'elle eût demandé. J'a- « vais de l'estime pour elle. Mais elle n'a « montré de l'intérêt et ne s'est employée que « pour des personnes qui n'ont pas été très- « reconnaissantes. Entre autres, pour quelqu'un « qui, pair du Roi, eût voulu l'être encore « de moi. A mon retour, sa fille étant venue « m'assurer que si je voulais lui accorder cette « faveur, il en profiterait avec empressement et « se conduirait avec zèle, ne connaissant, di- « sait-il, d'autre parti que celui de la nation, « ce qui du reste était très-bien, etc., etc. »

Sur les quatre heures, l'Empereur est monté en calèche; durant notre course accoutumée

il a parlé de plusieurs accidens fort graves qui avaient menacé sa vie.

A Saint-Cloud, il avait voulu une fois mener sa calèche à six chevaux et à grand'-guides, l'aide-de-camp Cafarelly, ayant gauchement traversé les chevaux, les fit emporter. L'Empereur ne put prendre le tour nécessaire, la calèche fut avec toute la force d'une vélocité extrême, frapper contre la grille; l'Empereur se trouva violemment jeté à 8 ou 10 pieds en travers sur le ventre. Il a été mort, disait-il, 8 ou 10 secondes : il avait senti le moment où il avait cessé d'exister ce qu'il appelait le moment de la *négative*. Le premier qui se jetant à bas de son cheval, vint à le toucher le ressuscita, le rappela soudainement à la vie par le simple contact comme dans le cauchemar, où l'on se trouve délivré, disait-il, dès qu'on a pu proférer un cri.

Une autre fois, disait-il encore, il avait été noyé assez long-temps. C'était en 1786, à Auxonne, sa garnison; étant à nager, et seul il avait perdu connaissance, coulé, obéi au courant; il avait senti fort bien la vie lui échapper; il avait même entendu, sur les bords, des

camarades annoncer qu'il était noyé, et dire qu'ils couraient chercher des bateaux pour reprendre son corps. Dans cet état un choc le rendit à la vie. C'était un banc de sable contre lequel frappa sa poitrine; sa tête se trouvant merveilleusement hors de l'eau, il en sortit lui-même, vomit beaucoup, rejoignit ses vêtemens et avait atteint son logis, qu'on cherchait encore son corps.

Une autre fois à Marly, à la chasse du sanglier, tout l'équipage étant en fuite, en véritable déroute d'armée, disait l'Empereur; il tint bon avec Soult et Berthier contre trois énormes sangliers qui les chargeaient à bout portant. « Nous les tuâmes roides tous les trois « disait-il, mais je fus touché par le mien, et « j'ai failli en perdre le doigt que voilà. » En effet, la dernière phalange de l'avant dernier doigt de la main gauche portait une forte blessure. « Mais le risible, disait l'Empereur était « de voir la multitude des hommes entourés de « tous leurs chiens, se cachant derrière les trois « héros; et criant à tue tête : *à l'Empereur*, « *sauvez l'Empereur, à l'Empereur!!* Mais « pourtant personne n'avançant, etc., etc.

Vendredi 24.

Politique.

L'Empereur n'est sorti que pour monter en calèche. Notre promenade a été de près d'une heure et demie, nous allions lentement et nous avons redoublé notre tour. L'Empereur était sur la politique; la lecture des derniers journaux, arrivés depuis trois jours, en a fourni le sujet.

En France l'émigration des patriotes était rapide, et l'on semblait vouloir la favoriser en ne confisquant pas les biens, etc., etc. . . . . .

. . . . . .

L'Empereur croyait voir dans les débats du parlement d'Angleterre l'arrière-pensée du partage de la France, il en était navré. « Tout « cœur vraiment français, disait-il, doit être « au désespoir; une immense majorité sur le sol « de la patrie doit ressentir les angoisses de la « plus vive douleur. Ah! s'est-il écrié, que ne « suis-je dans une sphère en dehors de ce globe! « Que n'ai-je le pied sur un sol évidemment « libre et indépendant, où l'on ne pourrait « soupçonner aucune influence d'autrui! Que

« j'étonnerais le monde ! J'adresserais une pro-
« clamation aux Français ; je leur crierais : Vous
« allez finir si vous ne vous réunissez. L'odieux,
« l'insolent étranger va vous morceler, vous
« anéantir. Relevez-vous Français, faites masse à
« tout prix, ralliez-vous s'il le faut, *même aux*
« *Bourbons*.... car l'existence de la patrie, son
« salut avant tout !.. »

Toutefois il pensait que la Russie devait combattre ce partage ; elle devait avoir à craindre par-là l'accroissement et l'agglomération de l'Allemagne contre elle. L'un de nous ayant observé que l'Autriche devait s'y opposer aussi, dans la crainte de n'avoir plus un soutien nécessaire contre les entreprises de la Russie, et ayant de plus mentionné qu'elle pourrait vouloir être utile au Roi de Rome et s'en servir, l'Empereur a répliqué : « Oui, comme d'ins-
« trument de menace, peut-être ; mais jamais
« comme un objet de bienveillance : il doit leur
« être trop redoutable. Le Roi de Rome serait
« l'homme des peuples, il sera celui de l'Italie ;
« aussi la politique autrichienne le tuera, peut-
« être pas sous son grand-père, qui est un hon-
« nête homme, mais qui ne vivra pas toujours. Ou

« bien encore, si les mœurs de nos jours n'ad-
« mettent pas un tel attentat, alors ils essaye-
« ront d'abrutir ses facultés, ils l'hébêteront; et
« si enfin il échappait à l'assassinat physique et
« à l'assassinat moral, si sa mère et la nature ve-
« naient à le sauver de tous ces dangers, alors !...
« Alors !... a-t-il répété plusieurs fois, comme
« en cherchant. Alors... Comme alors... Car, qui
« peut assigner les destinées d'aucun ici bas ! »

L'Empereur est retourné de-là à l'Angleterre, concluant qu'elle seule était véritablement intéressée à la destruction de la France. Et dans l'abondance, la mobilité de son esprit, il s'est mis à parcourir les divers plans qu'elle pouvait suivre. Elle ne devait pas trop accroître la Belgique, disait-il, autrement Anvers lui deviendrait formidable comme sous la France; elle devait laisser les Bourbons dans le centre avec huit ou dix millions d'habitans seulement, et les environner de Princes, Ducs ou Rois de Normandie, Bretagne, Aquitaine et Provence; de telle sorte, que Cherbourg, Brest, la Garonne et la Méditerranée se trouvassent dans des mains différentes. C'était, disait-il, faire rétrograder la monarchie française de plusieurs

siècles, faire recommencer les premiers Capets et ménager aux Bourbons quelques centaines d'années de nouveaux efforts pénibles et laborieux. « Mais heureusement, pour en arriver là, « observait l'Empereur, l'Angleterre devait « avoir à surmonter des obstacles invincibles : « l'uniformité de la division territoriale en dé- « partemens, la similitude du langage, l'iden- « tité de mœurs, l'universalité du Code, la « généralité de mes lycées, et la gloire, la splen- « deur que j'ai léguées. Voilà autant de nœuds « indissolubles, d'institutions vraiment natio- « nales. Avec cela on ne morcelle pas, on ne « dissout pas un grand peuple, ou il se renou- « velle et ressuscite toujours. C'est le géant de « l'Arioste que l'on voit courir après chacun de « ses membres abattus, sa tête même; la repla- « cer et combattre de nouveau. — Ah, Sire, a « dit alors quelqu'un, la vertu et la puissance « du géant tenaient à un seul cheveu arraché, « et si le cheveu vital de la France devait être « Napoléon! — Non, a repris assez brusquement « l'Empereur, ce ne saurait être, mon souvenir « et mes idées survivraient encore. » Et puis reprenant, il a dit : « Avec ma France, au con-

« traire, l'Angleterre devait naturellement finir « par n'en être plus qu'un appendice. La nature « l'avait faite une de nos îles aussi bien que « celles d'Oléron ou de la Corse. A quoi tien- « nent les destinées des Empires, disait-il ! Que « nos révolutions sont petites et insignifiantes « dans l'organisation de l'univers ! Si au lieu « de l'expédition d'Egypte, j'eusse fait celle « d'Irlande; si de légers dérangemens n'avaient « mis obstacle à mon entreprise de Boulogne, « que pouvait être l'Angleterre aujourd'hui? « Que serait le Continent? le monde politique? « etc., etc. »

Samedi 25.

Brutus de Voltaire.

Après le dîner l'Empereur a lu *Œdipe*, qu'il a extrêmement vanté; puis *Brutus*, dont il a fait une analyse très-remarquable. Voltaire, disait-il, n'avait point entendu ici le vrai sentiment. Les Romains étaient guidés par l'amour de la patrie comme nous le sommes par l'honneur. Or, Voltaire ne peignait pas le vrai sublime de Brutus, sacrifiant ses enfans, malgré ses angoisses paternelles, au salut de la patrie;

il en avait fait un monstre d'orgueil, immolant ses enfans à sa situation présente, à son nom, à sa célébrité. Tout le nœud de la pièce, continuait-il, était conçu à l'avenant. Tullie était une forcenée qui mettait le marché à la main pour son lit, et non une femme tendre dont la séduction et l'influence dangereuse pouvaient entraîner au crime, etc., etc.

Dimanche 26.

Etablissement français sur le fleuve Saint-Laurent. — L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. — Carnot au moment de l'abdication.

L'Empereur m'a fait appeler vers les deux heures. Il n'était pas bien; il était fatigué souffrant. Nous avons parcouru quelques journaux.

Ces journaux nous disaient que son frère Joseph avait acheté de grandes propriétés au Nord de l'état de New-Yorck, sur le fleuve Saint-Laurent, et qu'un grand nombre de Français se groupaient autour de lui, de manière à fonder bientôt un établissement. On observait que le choix du lieu semblait être fait dans les intérêts des États-Unis, et en opposition à la

politique de l'Angleterre; car, dans le Sud, à la Louisiane par exemple, les réfugiés n'auraient pu avoir d'autres vues et d'autre avenir que le repos et la prospérité domestique; tandis qu'aux lieux où on les plaçait, il était évident qu'ils devaient devenir bientôt un attrait naturel pour la population du Canada, déjà française, et former par la suite une forte barrière, ou même un point hostile contre les Anglais, qui en sont encore les dominateurs. L'Empereur disait que cet établissement devait compter en peu de temps une réunion d'hommes très-forts dans tous les genres. S'ils remplissaient leur devoir, ajoutait-il, il sortirait de là d'excellens écrits, des réfutations victorieuses du système qui triomphe aujourd'hui en Europe; l'Empereur avait déjà eu à l'île d'Elbe quelque idée semblable.

De-là il est passé à récapituler tout ce qu'il avait donné aux membres de sa famille; les sommes qu'ils pouvaient avoir recueillies; elles devaient être très-considérables. Lui seul, observait-il, n'avait rien; s'il se trouvait, avec le temps, posséder quelque chose en Europe, il ne

le devrait qu'à la prévoyance et à la combinaison de quelques amis.

Si l'Empereur eût gagné l'Amérique, il comptait, disait-il, appeler à lui tous ses proches; il supposait qu'ils eussent pu réaliser au moins 40 millions. Ce point serait devenu le noyau d'un rassemblement national, d'une patrie nouvelle. Avant un an, les événemens de la France, ceux de l'Europe auraient groupé autour de lui cent millions, et soixante mille individus, la plupart de ceux-ci ayant propriétés, talens et instruction. L'Empereur disait qu'il aurait aimé à réaliser ce rêve, c'eût été une gloire nouvelle.

« L'Amérique, continuait-il, était notre vé-
« ritable asile, sous tous les rapports. C'est un
« immense continent, d'une liberté toute particu-
« lière. Si vous avez de la mélancolie, vous pouvez
« monter en voiture, courir mille lieues et jouir
« constamment du plaisir d'un simple voya-
« geur; vous y êtes l'égal de tout le monde;
« vous vous perdez à votre gré dans la foule
« sans inconvéniens, avec vos mœurs, votre
« langage, votre religion, etc., etc. »

L'Empereur disait qu'il ne pouvait désormais

se trouver simple particulier sur le continent de l'Europe, son nom y était trop populaire; il tenait trop désormais par quelque côté à chaque peuple; il était devenu de tous les pays.

« Pour vous, m'a-t-il dit en riant, votre lot « naturel était les pays de l'Orénoque ou ceux « du Mexique : les souvenirs du *bon Las Casas* « n'y sont point effacés; vous y auriez eu ce que « vous eussiez voulu. Il est de la sorte des des- « tinations toutes marquées. Grégoire, par « exemple, n'a qu'à aller à Haïti, on l'y fera « Pape. »

Au moment de la seconde abdication de l'Empereur, un Américain à Paris lui écrivait : « Tant que vous avez été à la tête d'une nation, « tout prodige de votre part était possible, « toutes les espérances pouvaient être conçues; « mais aujourd'hui rien ne vous est plus possible « en Europe. Fuyez, gagnez les États-Unis, je « connais le cœur des chefs, et les dispositions « de la multitude; vous trouverez là une patrie « et de véritables consolations. » L'Empereur ne le voulut pas. Il pouvait sans nul doute, à la faveur de la célérité ou du déguisement, gagner Brest, Nantes, Bordeaux, Toulon, et probable-

ment atteindre l'Amérique; mais il ne pensait pas que sa dignité lui permît le déguisement ni la fuite; il se croyait tenu à montrer à toute l'Europe son entière confiance au peuple français, et l'extrême affection de celui-ci à sa personne, en traversant son territoire dans une telle crise, en simple particulier et sans escorte. Enfin, et c'est par-dessus tout, ce qui le dirigeait en cet instant critique, il espérait qu'à la vue du danger, les yeux se dessilleraient, qu'on reviendrait à lui, et qu'il pourrait sauver la patrie : c'est ce qui lui fit alonger le temps le plus qu'il put à la Malmaison; c'est ce qui le fit retarder beaucoup encore à Rochefort. S'il est à Sainte-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit; jamais il ne put se séparer de cette pensée. Plus tard, quand il n'y eut plus d'autre ressource que d'accepter l'hospitalité du Bellérophon, peut-être ce ne fut pas sans une espèce de secrète satisfaction intérieure qu'il s'y voyait irrésistiblement amené par la force des choses: être en Angleterre, c'était ne pas s'être éloigné de la France. Il savait bien qu'il n'y serait pas libre; mais il espérait être entendu; et alors que de chances s'ouvraient à la nouvelle direc-

tion qu'il pourrait imprimer! « Les ministres « anglais, ennemis de leur patrie ou vendus à « l'étranger, disait-il, ont trouvé ma seule per- « sonne encore trop redoutable; ils ont pensé « que ma seule opinion dans Londres eût été « plus que l'opposition toute entière; qu'il leur « eût fallu changer de système ou quitter leurs « places; et pour conserver leurs places, ils ont « lâchement sacrifié les vrais intérêts de leur « pays; le triomphe, la gloire de ses lois, la « paix du monde, le bonheur de l'Europe, la « prospérité, les bénédictions de l'avenir. »

Le soir, l'Empereur, dans le cours de la conversation, s'est trouvé revenir de nouveau sur Waterloo, sur ses anxiétés, ses indécisions avant de prendre un parti décisif touchant son abdication. Je passe une foule de détails, pour ne pas me répéter, je n'en garde que ce qui suit :,

Son discours à ses ministres, en agitant l'abdication, fut la prophétie littérale de ce que nous avons vu depuis. Carnot fut le seul qui sembla le comprendre: il combattit cette abdication, qui, selon lui, était le coup de mort de la patrie; il voulait qu'on se défendît, jusqu'à extinction, en désespérés; il fut le seul de son

avis; tout le reste opina pour l'abdication; elle fut résolue; et alors Carnot s'appuyant la tête de ses deux mains, se mit à fondre en larmes.

Dans un autre endroit l'Empereur disait: « Je ne suis pas un Dieu, je ne pouvais pas « faire tout à moi seul; je ne pouvais sauver la « nation qu'avec elle-même; j'étais bien sûr que « le peuple avait ce sentiment; aussi souffre-t-« il aujourd'hui sans l'avoir mérité; c'est la « tourbe des intrigans; ce sont les gens à titres, « à emplois, qui ont été les vrais coupables. « Ce qui les a séduits, ce qui m'a perdu, c'est « la douceur du système de 1814, la bénignité « de la restauration; ils ont cru à sa répétition. « Le changement de prince était devenu pour « eux une mauvaise plaisanterie. Il n'y en a pas « un qui n'ait cru demeurer tout ce qu'il était « en me voyant remplacé par Louis XVIII, ou « par tout autre. Dans cette grande affaire, ces « hommes malhabiles, avides, égoïstes ne « voyaient qu'une compétition dont ils s'im-« portaient peu, et ne songeaient qu'à leurs « intérêts individuels, lorsqu'il s'agissait d'une « guerre de principes à mort qui devait les « dévorer tous; et puis, pourquoi le dissimuler?

« convenons-en, j'avais élevé, et il s'est trouvé « dans mon entourage *de fières can...../* » Et se tournant vers moi, il a ajouté : « Et ceci encore « n'est pas pour votre faubourg Saint-Germain. « Son affaire est une autre question, ceux-là ne « sont pas sans pouvoir fournir quelqu'espèce « d'excuse. Lors du premier renversement en « 1814, les grands traîtres ne sont pas partis de « là; je n'eus pas trop à m'en plaindre; et à « mon retour ils ne me devaient plus rien; j'a- « vais abdiqué, le Roi était revenu; ils étaient « retournés à leurs premières affections : ils « avaient recommencé un nouveau bail, etc. »

Lundi 27.

Etat de l'industrie en France. — Sur les physionomies.

L'Empereur est sorti vers les deux heures, le temps était fort beau. La saison est sensiblement différente de celle que nous avions en arrivant; elle est infiniment plus fraîche. L'Empereur néanmoins était souffrant, semblait fort ennuyé. Il a marché vers l'extrémité du bois en attendant que la calèche vînt nous prendre. Nous avons fait notre tour ordinaire.

La conversation est tombée sur l'état de l'in-

dustrie en France. L'Empereur l'avait portée, disait-il, à un degré inconnu jusqu'à lui; et on ne le croyait pas en Europe, même en France. Les étrangers en ont été grandement surpris à leur arrivée. L'abbé de Montesquiou, disait-il, ne revenait pas d'en avoir les preuves en mains lors de son ministère de l'intérieur.

L'Empereur était le premier en France qui eût dit : D'abord, l'agriculture, puis l'industrie, c'est-à-dire les manufactures ; enfin, le commerce, qui ne doit être que la surabondance des deux premiers. C'était encore lui qui avait défini et mis en pratique, d'une manière claire et suivie, les intérêts des manufacturiers et des négocians. C'était lui à qui on devait la conquête du sucre, de l'indigo et du coton. Il avait proposé 1 million pour celui qui trouverait à filer le lin comme le coton, et il ne doutait pas que ce résultat n'eût été obtenu et que la fatalité des circonstances avait seule empêché de consacrer cette magnifique découverte, etc., etc.

Les ennemis de notre propre bien, la vieille aristocratie, disait-il, s'étaient perdue en mauvaises plaisanteries, en frivoles caricatures sur

tous ces objets ; mais les Anglais, qui sentaient le coup, n'en riaient point, et en demeurent encore affectés aujourd'hui.

Quelque temps avant de dîner, l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il était fort souffrant ; il essayait de causer ; il n'en avait pas la force ; il attribuait sa situation à de mauvais vin nouvellement arrivé. Et à propos de vin, il racontait que Corvisart, Berthollet et autres chimistes et médecins lui avaient souvent recommandé et répété, à lui qui était si éminemment exposé, que si jamais en buvant il lui arrivait de trouver le moindre mauvais goût à du vin, il devait le recracher à l'instant.

De-là, la conversation l'a conduit à s'étonner du caractère de quelqu'un dont les traits étaient un vrai contraste. « Cela prouve, disait-« il, qu'on ne doit pas prendre les hommes à « leur visage ; on ne les connaît bien qu'à l'es-« sai. Que de figures j'ai eu à juger dans ma « vie ! que d'expériences j'ai eu a faire ! que « de dénonciations, que de rapports j'ai enten-« dus ! Aussi m'étais-je fait la loi constante de « ne me laisser influencer jamais par les traits « ni par les paroles. Néanmoins, il faut conve-

« nir que les traits fournissent parfois de bi-
« zarres rapprochemens ! Par exemple, en consi-
« dérant *notre Monseigneur* (le Gouverneur)
« qui ne trouve du *chat-tigre* dans ses traits?
« Autre exemple : J'avais quelqu'un en service
« intime auprès de moi; je l'aimais beaucoup,
« et j'ai été obligé de le chasser parce que je l'ai
« pris plusieurs fois la main dans le sac et
« qu'il volait trop impudemment : eh bien!
« qu'on le regarde, on lui trouvera *un œil de*
« *pie* »

Quelqu'un lui cita à se sujet Mirabeau qui, en parlant du visage de *Pastoret*, disait : « Il y « a du *tigre* et du *veau*, mais le *veau* domine. » Ce qui l'a beaucoup fait rire, parce que cela, a-t-il dit, était exactement vrai.

L'Empereur a voulu dîner seul dans sa chambre. Il m'a fait revenir sur les dix heures; il était mieux; il a parcouru plusieurs des livres dont son canapé était couvert. Il a entamé l'Alexandre de Racine, qu'il a en grand dégoût, et a pris l'Andromaque, qui est une de ses passions.

Mardi 28.

L'Empereur devant le camp anglais.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Le temps était fort doux et fort agréable. Nous avons été en calèche près d'une heure. Il avait d'abord été question d'aller à cheval; l'Empereur en sent le besoin pour sa santé; mais il semble y porter un dégoût extrême. Il ne saurait, dit-il, tourner sur lui-même de la sorte. Dans nos limites il se croit dans un manége, il en a des nausées. Cependant, au retour nous sommes venus à bout de l'y déterminer. Il nous avait tous auprès de lui; nous avons gagné la crête du prolongement de la montagne des Chèvres qui sépare l'horizon de la ville d'avec celui de Longwood. Nous sommes revenus en passant sur le front du camp : c'était la seconde fois depuis notre séjour à Longwood. Tous les soldats, quelles que fussent leurs occupations, ont tout quitté, et sont accourus spontanément pour former la haie. « Quel soldat « européen, disait l'Empereur à ce sujet, n'est « pas ému à mon approche ! » Et c'est parce qu'il le savait, qu'il évitait soigneusement ici de passer devant le camp anglais, dans la crainte

qu'on ne l'accusât de vouloir exciter ce sentiment. Cette petite course et la fatigue qu'elle a causée a été agréable à tout le monde. Nous étions de retour à cinq heures. L'Empereur trouvait la journée bien longue : depuis quelque temps il ne dicte plus. Il a aperçu des espèces de quilles façonnées par les gens pour leur usage; il les a fait apporter et nous avons fait une partie. J'y ai perdu contre l'Empereur un napoléon et demi, qu'il m'a bien fait payer, pour les jeter au valet de pied qui nous servait la boule.

Mercredi 29.

La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame mère. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du Consul. — M^me^ de Chevreuse. — Lettre de Madame mère.

Depuis long-temps l'Empereur se promet, chaque soirée, à notre sollicitation, de monter à cheval le lendemain de bon matin; mais au moment d'exécuter ce projet, il ne s'en trouve plus le courage. Aujourd'hui il était donc au jardin dès huit heures et demie; il m'y a fait appeler. La conversation est tombée sur la

Corse, et y est demeurée plus d'une heure. « La « patrie est toujours chère, disait-il, Sainte-« Hélène même pourrait l'être à ce prix. » La Corse avait donc mille charmes, il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original par leur isolement qui les préserve des irruptions, et du mélange perpétuel qu'éprouve le Continent; que les habitans des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'ame qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il; il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même, elle lui eût suffi pour le deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les valées profondes, les gorges étroites; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité; parcourant la ligne des parens dont les querelles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. Une fille, disait-il, voyait entrer dans la valeur de sa dot le nombre

de ses cousins. Il se rappelait avec orgueil que n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande excursion de Paoli, à Porte di Nuovo. Son cortége était nombreux; plus de 5 cents des siens l'accompagnaient à cheval. Napoléon marchait à ses côtés. Paoli lui expliquait, chemin faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse; et sur les observations, le caractère et l'opinion qu'il avait pris de son jeune compagnon, il lui dit : « *O Napoléon! tu n'as rien de moderne! tu* « *appartiens tout à fait à Plutarque.* »

Quand Paoli voulut livrer son île aux Anglais, la famille Bonaparte demeura chaude à la tête du parti français, et eut le fatal honneur de voir *intimer* contre elle *une marche* des habitans de l'île, c'est-à-dire d'être attaquée par la levée en masse. 12 ou 15 mille paysans fondirent des montagnes sur Ajaccio, la maison fut pillée ou brûlée, les vignes perdues, les troupeaux détruits. Madame, entourée d'un petit nombre de fidèles, fut réduite à errer quelques temps sur la côte, et dût gagner la France. Toutefois Paoli, à qui cette famille

avait été si attachée, et qui lui-même avait toujours professé une considération particulière pour Madame, Paoli avait essayé la persuasion avant d'employer la force. « Renoncez à votre « opposition, lui avait-il fait dire, elle perdra « vous, les vôtres, votre fortune; les maux « seront incalculables, rien ne pourra les répa- « rer. » En effet, l'Empereur disait que sans les chances que lui a procurées la révolution, sa famille ne s'en serait jamais relevée. Madame répondit en héroïne, comme eût fait Cornélie, qu'elle ne connaissait pas deux lois; qu'elle, ses enfans, sa famille ne connaissaient que celles du devoir et de l'honneur. Si le vieil archidiacre Lucien eût vécu, disait l'Empereur, son cœur eût saigné à l'idée du péril de ses moutons, de ses chèvres et de ses bœufs, et sa prudence n'eût pas manqué de conjurer l'orage.

Madame, victime de son patriotisme et de son dévouement à la France, crut être accueillie à Marseille en émigrée de distinction; elle s'y trouva perdue, à peine en sûreté, et fut fort déconcertée de ne trouver le patriotisme que dans les rues, et tout-à-fait dans la boue.

Napoléon, dans sa jeunesse, avait écrit une

histoire de la Corse, qu'il adressa à l'abbé Raynal, ce qui lui valut quelques lettres et des distinctions flatteuses de la part de cet écrivain, alors l'homme à la mode. Cette histoire s'est perdue.

L'Empereur nous disait que lors de la guerre de Corse, aucun des Français qui étaient venus dans l'île n'en sortait tiède sur le caractère de ces montagnards; les uns en étaient pleins d'enthousiasme, les autres ne voulaient y voir que des brigands.

A Paris, on avait dit au Sénat que la France avait été chercher un maître chez un peuple dont les Romains ne voulaient pas pour esclave. « Ce sénateur a pu vouloir m'injurier, disait « l'Empereur, mais il payait là un grand com- « pliment aux Corses. Il disait vrai; jamais les « Romains n'achetaient d'esclaves corses; ils « savaient qu'on n'en pouvait rien tirer; il était « impossible de les plier à l'esclavage. »

Lors de la guerre de la liberté en Corse, quelqu'un proposa le singulier plan de couper ou de brûler tous les châtaigniers dont le fruit faisait la nourriture des montagnards: « Vous « les forcerez, disait-il, à descendre dans la

« plaine vous demander la paix et du pain. » Heureusement, disait l'Empereur, que c'était de ces plans inexécutables, qui ne sont quelque chose que sur le papier. Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclamait constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégâts aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait, à ce sujet, des prises terribles avec le vieil archidiacre, son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux, et les défendait en patriarche. Dans sa fureur il reprochait à son neveu d'être *un novateur*, et accusait *les idées philosophiques* du péril de ses chèvres.

Paoli mourut fort vieux à Londres; il vit Napoléon Premier Consul et Empereur, et le chagrin de celui-ci est de ne pas l'avoir rappelé. « C'eût été une grande jouissance pour moi, un « vrai trophée, disait-il; mais entraîné par les « grandes affaires, j'avais rarement le temps de « me livrer à mes sentimens personnels. »

Au retour de l'Empereur, en 1815, Joseph, à l'arrivée de Lucien à Paris, conseilla à l'Empereur de l'envoyer gouverneur-général en

Corse : cela avait même été résolu ; l'importance et la précipitation des événemens l'ont empêché. S'il en avait été ainsi, disait l'Empereur, il y fût demeuré le maître; cela eût offert de grandes ressources à nos patriotes persécutés. A combien de malheureux la Corse n'eût-elle pas servi d'asile! Du reste, il répétait qu'il avait peut-être fait une faute, en abdiquant, de ne pas s'être réservé la souveraineté de la Corse, avec quelques millions de la liste civile; de n'avoir pas emporté ce qu'il avait de précieux, et gagné Toulon, d'où rien n'eût pu gêner son passage; qu'alors il se fût trouvé chez lui; la population eût été sa famille; il eût disposé de tous les bras, de tous les cœurs. Trente mille, cinquante mille alliés n'auraient pu le soumettre. Aucun d'eux n'en eût voulu prendre la charge; mais c'est cette position heureuse même qui l'a retenu. Il n'avait pas voulu qu'on eût pu dire que dans le naufrage du peuple français, qui lui était visible, lui seul avait eu l'art de gagner le port.

On lui observait alors qu'il avait couru dans le monde qu'il eût été le maître en 1814 d'avoir la Corse au lieu de l'île d'Elbe. « Sans doute,

« disait l'Empereur, et quand on saura bien les « affaires de Fontainebleau, on sera bien sur- « pris !... J'eusse pu alors me réserver ce que « j'eusse voulu ; l'humeur du moment me dé- « cida pour l'île d'Elbe. Toutefois si j'avais eu « la Corse, il est à croire que le retour de 1815 « n'eût pas été tenté. A l'île d'Elbe même, ce « n'est qu'en gouvernant mal, qu'en n'accom- « plissant pas vis-à-vis de moi les engagemens « stipulés qu'on a prononcé mon retour. »

Nous avons alors rappelé à l'Empereur sa première intention de monter à cheval; il nous a dit qu'il aimait mieux causer et marcher. Il a demandé son déjeûner, à la suite duquel nous sommes demeurés long-temps à parler sur l'ancienne Cour, la noblesse qui la composait, ses prétentions, les carrosses du Roi, etc., etc., et tout cela se comparait à mesure avec ce qu'avait créé l'Empereur.

De-là il est remonté à l'époque de son consulat et aux grandes difficultés qu'avait présentées l'espèce de Cour qu'il s'agissait alors de composer. Le Premier Consul, en arrivant aux Tuileries, succédait à des orages, des temps, des mœurs qu'il était résolu de faire oublier.

Mais il avait toujours été aux armées; il arrivait d'Égypte, il avait quitté la France jeune et sans expérience. Il ne connaissait personne, et c'est ce qui lui causa d'abord un grand embarras. Lebrun fut pour lui, dans ces premiers momens, une espèce de tuteur fort précieux. Les banquiers ou faiseurs d'affaires étaient alors ceux qui donnaient le ton; a peine le Consul était nommé, que plusieurs s'empressèrent d'offrir des prêts considérables. Ce dévoûment ne semblait que généreux, mais il renfermait d'arrières espérances. C'étaient en général des gens mal famés; ils furent refusés. Le Premier Consul avait une répugnance naturelle contre les faiseurs d'affaires; il s'était fait un devoir, disait-il, de montrer d'autres principes que ceux de Scherer, de Barras et du Directoire. Il voulait que la probité devînt le premier ressort et le caractère de son nouveau gouvernement. Le Consul se vit aussi presque aussitôt entouré de femmes de fournisseurs; elles étaient toutes charmantes et de la dernière élégance : ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer pour beaucoup dans leurs spéculations. Mais le sévère

Lebrun était là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. Toutefois on n'était pas sans embarras pour la composer : on ne voulait pas de nobles, pour ne pas effaroucher les opinions politiques; on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de relever les mœurs nouvelles; il ne restait donc pas grand' chose, aussi fut-ce d'abord pendant quelque temps une espèce de lanterne magique fort mêlée et très-changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite.

A Moscow le Vice-Roi trouva une correspondance de la Princesse Dolgorowski, qui avait habité Paris à cette époque. Elle parlait fort bien des Tuileries dans ses lettres. Elle disait que ce n'était pas précisément une Cour, mais que ce n'était pas non plus un camp ; que c'était une autorité, une tenue toute nouvelle; que le Premier Consul n'avait pas le chapeau sous le bras ni l'épée d'acier, il est vrai; mais que ce n'était pas non plus un homme à sabre, etc., etc. « Et, continuait l'Empereur, voilà « pourtant ce que sont les hommes et les rap« ports; c'est sur de pareilles expressions, mais

« mal présentées, que la Princesse Dolgorowski « a dû être fort mal traitée par moi. Je dois lui « avoir donné l'ordre dans le temps de quitter « la France; nous la supposions mauvaise, et « nous étions, *comme on le voit*, dans l'erreur. « La maîtresse de M. de T....., dont il « n'avait point encore fait sa femme, *madame* « *G*...., a beaucoup contribué à nous aliéner « les Russes. »

L'Empereur observait qu'au retour de l'île d'Elbe, il aurait éprouvé moins d'embarras pour composer sa société. « Elle était même « toute trouvée, disait-il, dans ce que j'appelais « *mes veuves :* la duchesse d'Istrie, M^me^ Duroc, « M^me^ Regnier, Legrand, et toutes les autres « veuves de mes premiers généraux. Je disais « aux princesses qui me demandaient comment « recomposer leur Cour, de suivre mon exemple. « Rien n'était plus naturel, plus beau, plus « moral. Elles étaient encore jeunes, et pourtant « déjà formées au monde; dans le nombre il « s'en trouvait même de charmantes et de fort « aimables : la plupart auront été ruinées; plu- « sieurs, dit-on, se remarient et changent de

« nom *, de sorte que de tant de fortunes et de « tant d'élévation fondées par moi, tout, jus- « qu'aux noms même disparaîtront peut-être. « S'il en était ainsi, ne donneront-ils pas l'occa- « sion de dire qu'il fallait après tout qu'il y eût « un vice radical dans les choix que j'avais faits : « ce serait du reste tant pis pour eux; ils ne « feront là que ménager un triomphe et des « insolences à la vieille aristocratie. »

Nous sommes revenus à lui rappeler la course à cheval; nous y tenions, parce que nous savions que sa santé en dépend; mais il n'y a pas eu moyen. « Nous sommes bien ici, a-t-il dit, « bâtissons-y trois tentes, etc., etc. » Et la causerie a continué sur le faubourg St.-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la Métropole; et il a raconté l'exil de Mme de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour poussé à bout il lui avait dit : « Ma- « dame, dans vos maximes et dans vos doctrines

* On avait dit à l'Empereur que trois ou quatre de ces veuves les plus distinguées venaient de se remarier. Ce qui s'est trouvé faux.

« féodales, vous vous prétendez les seigneurs « de vos terres; eh bien! moi, d'après vos prin- « cipes, je me dis le seigneur de la France, et « Paris est mon village. Or, je n'y souffre per- « sonne qui veuille m'y déplaire. Je vous juge « par vos propres lois; sortez-en, et n'y rentrez « jamais. » L'Empereur, en l'exilant, s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

Je disais à l'Empereur que j'avais été beaucoup à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu Mme de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil, et l'ayant suivie dans tous ses voyages. Dans ma mission en Illirie, je les rencontrai de nuit dans une auberge au pied du Simplon, et ce leur fut une véritable joie, une bonne fortune inattendue que de pouvoir se procurer au milieu du désert les plus petits détails de Paris et de la Cour : c'était l'avidité

de Fouquet aux récits de Lauzun; car l'éloignement de la capitale était devenu pour elles une véritable mort, et elles en étaient au désespoir.

Enfin, j'observais à l'Empereur que j'avais vu l'hôtel de Luynes pendant long-temps sinon conquis, du moins calmé, et peut-être moins qu'indifférend. Les désastres inattendus avaient tout réveillé.

Quant à Mme de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été sans doute poussée par l'appât de la célébrité, et l'essaim de ses courtisans ou de ses adorateurs, dont quelques-uns étaient peu dignes d'elle. « J'entends, reprit l'Empereur, « elle espérait recommencer la Fronde; mais « moi je n'étais pas un Roi mineur. »

Le brick le Musquito, parti d'Angleterre le 23 mars, est arrivé avec les journaux des Débats jusqu'au 5 mars et ceux de Londres jusqu'au 21. Rentrant dans son cabinet, l'Empereur m'a dit de le suivre. Il y a lu les journaux des Débats. Pendant cette lecture, il m'est arrivé du Grand-Maréchal une lettre venant de l'Europe pour l'Empereur. Je la lui ai remise; il l'a lue une fois, a soupiré. Il l'a relue encore, déchirée et

jetée sous la table; elle était arrivée ouverte!.... Il s'est remis à sa lecture des journaux, puis s'interrompant tout à coup au bout de quelques minutes, il m'a dit: « C'est de la pauvre Madame; elle « se porte bien, et veut venir me joindre!..... » et il s'est remis à lire. Ces nouvelles, les premières qui fussent parvenues à l'Empereur sur sa famille, étaient de la main du cardinal Fesch, et l'Empereur se montrait visiblement blessé de les avoir reçues ouvertes.

Jeudi 30

Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Nous nous trouvions tous autour de lui; il est revenu sur les journaux des Débats, sur les statues que les papiers annonçaient devoir être élevées à Moreau et à Pichegru. « A Moreau, « disait-il, dont la conspiration de 1803 est « aujourd'hui si bien prouvée; à Moreau, qui, « en 1813, est mort sous la bannière russe! A « Pichegru, coupable d'un des plus grands « crimes que l'on connaisse; un général qui « s'est fait battre exprès, qui a fait tuer ses

« soldats, de connivence avec l'ennemi ! Et « après tout, continuait-il, comme l'histoire « n'est guère que ce que répètent les hommes, « à force de répèter que ce sont de grands hom- « mes qui ont bien mérité de leur pays, ils « finiront par passer pour tels, et leurs adver- « saires ne seront plus que des misérables. »

On lui observait qu'il ne pouvait en être ainsi que dans les temps de ténèbres et d'ignorance; qu'aujourd'hui la quantité d'actes et de monumens publics, l'impression, la gravure et l'universalité des lumières feraient toujours ressortir la vérité pour ceux qui voudraient la connaître, que chaque parti aurait ses historiens, à l'aide desquels l'homme sage pourrait toujours porter un jugement impartial.

L'Empereur alors a repris toute l'affaire de Moreau, Georges et Pichegru, dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai promis plus tard les détails; il a dit aujourd'hui que celui qui confessa les premières indications, désigna, sans pouvoir la nommer, une personne à laquelle Georges et les autres chefs ne parlaient que chapeau bas, avec beaucoup d'égards et de respect. On présuma d'abord que ce devait être le duc de Berri.

Un instant on pensa que cela avait pu être l'apparition momentanée du duc d'Enghien. Charles d'Hosier, l'un des conspirateurs, que la mélancolie saisit dans sa prison, déchira le voile, sans intention. Il se pendit peu de jours après son arrestation; on accourut au bruit, on le délivra, mais la nature avait repris ses droits: gissant sur son grabat, et dans la crise qu'il venait d'éprouver, il répétait des imprécations contre Moreau, l'accusait d'avoir appelé traîtreusement un bon nombre d'honnêtes gens, de leur avoir promis une grande assistance, et de n'avoir personne; il nommait aussi Georges et Pichegru. Ce furent les premiers soupçons qu'on eut contre Moreau, les premiers indices contre Pichegru; on n'avait pensé jusque là ni à l'un ni à l'autre. Ce fut alors que Réal, qui était accouru à cette espèce de confession de mort de d'Hosier, proposa au Consul d'arrêter Moreau.

« La crise était des plus fortes, disait l'Em-
« pereur; l'opinion publique fermentait; on
« calomniait la sincérité du gouvernement sur
« la conspiration dont il parlait, sur les cons-
« pirateurs qu'il dénonçait. Ils étaient au nom-
« bre d'environ quarante que le gouvernement

« affirmait être dans Paris. On en publia les « noms, et le Premier Consul mit son honneur « à s'en saisir. Il manda Bessières, et commanda « que sa garde entourât Paris et gardât ses « murailles. Pendant six semaines personne ne « sortit plus de Paris sans des motifs précis et « autorisés. Tous les esprits étaient sombres; « mais chaque matin le Moniteur annonçait « la capture d'un, deux ou trois des individus « mentionnés. L'opinion tourna, elle me revint, « et l'indignation croissait à mesure qu'on sai- « sissait des conspirateurs. Il n'en échappa pas « un seul, ils furent tous arrêtés. »

Les papiers du temps disent comment le fut Georges, qui ne succomba qu'après avoir tué deux hommes. Il paraît qu'il avait été trahi par son camarade, qui conduisait le cabriolet où ils étaient ensemble l'un et l'autre.

Quant à Pichegru, il fut victime de la plus infâme trahison. « C'est vraiment, disait l'Em- « pereur, la dégradation de l'humanité; il fut « vendu par son ami intime. Cet homme, disait « l'Empereur, que je ne veux pas nommer, « tant son acte est hideux et dégoûtant. » Et ici nous lui apprîmes que ce nom était dans le

Moniteur, ce qui l'étonna. « Cet homme, « continua-t-il, ancien militaire, et qui depuis « a fait le négoce à Lyon, vint offrir de le « livrer pour cent mille écus. Il raconta qu'ils « avaient soupé la veille ensemble, et que Pi- « chegru, se lisant chaque matin dans le Mo- « niteur, et sentant approcher sa destinée, lui « avait dit : Mais si moi et quelques généraux « nous allions résolûment nous présenter au « front des troupes, ne les enlèverions-nous « pas? — Non, lui dit son ami, vous ne vous « doutez pas de la France; vous n'auriez pas « un seul soldat. Et il disait vrai. La nuit « venue, l'infidèle ami conduisit les agens de « police à la porte de Pichegru, leur détailla « les formes de la chambre, ses moyens de dé- « fense. Pichegru avait des pistolets sur sa « table de nuit, la lumière était allumée, il « dormait; on ouvrit doucement la porte avec « de fausses clefs que l'ami avait fait faire ex- « près. On renversa la table de nuit, la lumière « s'éteignit, et l'on se colleta avec Pichegru, « réveillé en sursaut. Il était très-fort; il fallut « le lier et le transporter nu. Il rugissait « comme un taureau. »

Le Premier Consul, arrivant au gouvernement, avait eu à cœur d'appaiser les départemens de l'Ouest. Il avait fait venir la plupart des chefs; il en avait ému plusieurs, et avait, dit-il, fait verser des larmes à quelques-uns au nom de la patrie et de la gloire. Georges eut son tour; l'Empereur dit qu'il tâta toutes ses fibres, parcourut toutes les cordes; ce fut en vain, le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout noble sentiment et froidement avide du pouvoir: il en demeurait toujours à vouloir commander ses cantons. Le Premier Consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit le langage du premier magistrat. Il le congédia en lui recommandant d'aller vivre chez lui tranquille et soumis, de ne pas se méprendre surtout à la nature de la démarche qu'il venait de faire en cet instant, de ne pas attribuer à faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force; qu'il se dît bien et répétât à tous les siens que tant que le Premier Consul tiendrait les rênes de l'autorité, il n'y aurait ni chance ni salut pour quiconque oserait conspirer. Georges s'en fut;

et la suite a prouvé que ce n'était pas sans avoir puisé dans cette conférence quelqu'estime pour celui qu'il ne cessa de vouloir détruire.

Moreau était le point d'attraction et de ralliement qui avait attiré la nuée de conspirateurs qui vint de Londres fondre sur Paris. Il paraît que Lajollais, son aide-de-camp, les avait trompés en leur parlant au nom de Moreau, et en leur disant que ce général était sûr de toute la France, et pouvait disposer de toute l'armée. Moreau ne cessa de leur dire à leur arrivée qu'il n'avait personne, pas même ses aides-de-camp; mais que s'ils tuaient le Premier Consul, il aurait tout le monde.

Moreau, livré à lui-même, était un fort bon homme, qu'il eût été facile de conduire: c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait plein de fiel et d'amertume: c'est qu'il avait vu sa belle-mère et sa femme. Le Premier Consul, qui eût été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une fois à fond; cela ne dura que 4 jours. Le Consul jura alors de n'y plus revenir. En effet, depuis on essaya mainte fois de les rapprocher; Napoléon ne le voulut plus. Il prédit que Moreau ferait

des fautes, qu'il se perdrait; et certes il ne le pouvait d'une manière plus avantageuse au Premier Consul.

A Wittemberg, quelques jours avant la bataille de Leipsick, on intercepta des chariots et des effets dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve en Angleterre. L'une de ces lettres était de Mme Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle, et de savoir prendre hardiment un parti; de faire triompher le légitime, celui des Bourbons. Moreau répondait à cela, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché « de la France, lui mandait-il, bien à même « de prendre de bonnes informations... Eh bien, « on m'a fait donner dans un véritable guépier. »

L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le Moniteur; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on

vînt se vanter de ces actes désavoués jusque là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur. Il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille.

Le grand procès de Moreau et de Pichegru fut fort long, et agita grandement l'esprit public. Ce qui vint ajouter à l'éclat de cette affaire et à la crise, fut de se trouver compliquer avec l'affaire du duc d'Enghien, qui vint à la traverse. « Les hommes d'État, disait l'Empereur, « m'ont reproché une grande faute dans ce « procès, et l'ont comparée à celle de Louis XVI « dans l'affaire du collier, qu'il mit entre les « mains du Parlement, au lieu de la faire juger « par une commission. Selon ces hommes d'E- « tat, j'aurais dû me contenter de livrer les cou- « pables à une commission militaire; c'eût été « terminé en deux fois vingt-quatre heures; *je* « *le pouvais*; c'était légal, et l'on ne m'en eût « pas voulu d'avantage; je ne me serais pas ex- « posé aux chances que je courus. Mais je me « sentais un pouvoir tellement indéterminé; « j'étais en même temps si fort en justice, que

« je voulus que le monde entier demeurât té-
« moin. Aussi, les ambassadeurs, les agens de
« toutes les puissances assistèrent-ils aux dé-
« bats ! »

L'un de nous alors observa à l'Empereur que le parti qu'il avait pris se trouvait bien heureux aujourd'hui, et pour l'histoire, et pour son caractère. Il existait par là trois volumes de pièces authentiques du procès.

Un de nous, qui servait alors à l'armée de Boulogne, disait que tous ces événemens, même celui du duc d'Enghien, y avaient paru simples; qu'ils y avaient été tous adoptés, et que sa surprise avait été grande, revenant quelques mois après à Paris, d'y trouver l'exaspération qu'ils y avaient créée.

L'Empereur convenait qu'elle avait été extrême, surtout celle causée par la mort du duc d'Enghien, sur laquelle même encore aujourd'hui en Europe, on semblait, disait-il, juger aveuglément et avec passion. Il énumérait de nouveau son droit et ses raisons; il a fait passer en revue les nombreuses tentatives pratiquées sur sa personne. Il observait que pourtant il devait à la justice de dire qu'il n'avait jamais

trouvé Louis XVIII dans une conspiration directe contre sa vie, ce qui avait été, l'on pouvait dire, permanent ailleurs. Il n'avait jamais connu de ce prince que des plans systématiques, des opérations idéales, etc., etc....

« Si je fusse demeuré en 1815, a-t-il continué, j'allais produire au grand jour quelques-uns des derniers attentats. L'affaire « Maubreuil surtout eût été solennellement « instruite par la première Cour de l'Empire, « et l'Europe eût frémi d'horreur en voyant « jusqu'où pouvait remonter la honte de l'assassinat et du guet-à-pens.

Vendredi 31.

Politique. — Angleterre. — Lettres retenues par le Gouverneur. — Paroles caractéristiques.

A cinq heures, j'ai été joindre l'Empereur dans le jardin; nous y étions tous réunis. Il était sur la politique ; il peignait la triste situation de l'Angleterre, au milieu de ses triomphes; le gouffre de sa dette, la folie, le besoin, l'impossibilité pour elle d'être un pouvoir continental, les dangers de sa constitution, les véritables embarras des ministres; la juste clameur

de tous. L'Angleterre avec ses 150 ou 200 mille hommes, faisait autant d'efforts que lui, Empereur, en avait jamais fait au temps de sa grande puissance et peut-être davantage. Jamais il n'avait eu plus de 500 mille Français au complet. Les traces de son système continental étaient suivies désormais par toutes les puissances du Continent : elles le seraient plus à mesure qu'elles s'assiéraient davantage. Il n'hésitait pas à dire, et il le prouvait, que malgré les événemens du jour, l'Angleterre eût gagné à demeurer fidèle au traité d'Amiens ; que l'Europe entière y eût gagné; que lui seul, Napoléon, et sa gloire y eussent perdu. Et que c'était l'Angleterre pourtant, et non pas lui, qui l'avait rompu.

Il n'était plus qu'un système pour l'Angleterre, continuait-il, celui de revenir à sa constitution, d'abandonner le système militaire, de ne plus se mêler du Continent que par l'influence de la mer, sur laquelle elle régnait seule désormais. Si elle prenait toute autre marche, on pouvait lui prédire de grands malheurs, et elle la prendrait inévitablement cette marche, parce que toute son aristocratie le

voudrait ainsi, et que l'ineptie, l'orgueil ou la vénalité de son ministère présent le feraient persister dans sa marche actuelle.

La conversation finie, l'Empereur est rentré dans son cabinet et m'a dit de le suivre. Il m'a parlé d'une lettre qui, m'ayant été envoyée d'Angleterre par la poste ordinaire, aurait été retenue par le Gouverneur, pour ne lui avoir pas été adressée officiellement. On en disait autant d'une lettre pour le Grand-Maréchal. L'Empereur observait que s'il en était ainsi, il y aurait quelque chose de barbare et d'inhumain dans la conduite du Gouverneur, de les avoir renvoyées sans nous en avoir parlé, sans nous donner la consolation d'apprendre de qui elles étaient.... Un défaut de forme, disait-il, peut se réparer aisément dans l'île; il ne saurait en être de même à 2 mille lieues de distance de nous. A ce sujet j'ai raconté à l'Empereur qu'il m'était arrivé, du reste, quelque chose d'à peu près pareil, il y avait 8 à 10 jours. « Une personne allant en Europe m'avait « persécuté pour m'être utile. Je m'étais rendu. « Je l'avais chargée d'un vieux soulier, comme « modèle, et d'une montre à me faire changer,

« puisqu'ici on ne saurait les raccommoder. Le « Gouverneur avait défendu ces commissions, « parce qu'elles ne lui avaient pas été adressées « à lui - même. Je n'en ai rien dit à per- « sonne, Sire, parce que mon principe est de « dévorer une injure que je ne puis pas faire « réparer; mais je trouverai le moment d'en « faire connaître mon opinion au Gouverneur. « En attendant, ni lui, ni mon commission- « naire n'ont eu la satisfaction de m'arracher « ni un mot, ni une ligne, bien que le dernier « soit revenu plusieurs fois à la charge. »

Après le dîner, l'Empereur, causant sur notre situation et la conduite du Gouverneur, qui est venu aujourd'hui faire rapidement le tour de nos murailles, revenait sur la dernière entrevue qu'ils avaient eue ensemble, et disait des choses précieuses à ce sujet. « Je l'ai fort maltraité sans « doute, disait-il, et rien que ma situation pré- « sente ne saurait me justifier; mais la mau- « vaise humeur m'est permise : j'en rougirais « dans toute autre situation. Si c'eût été aux « Tuileries, je me croirais en conscience obligé « à des réparations. Jamais, au temps de ma « puissance, je ne maltraitai quelqu'un qu'il

« n'y eût de ma part quelque mot qui raccom-
« modât le tout; mais ici, il n'y en a eu aucun,
« et je n'en avais pas l'envie. Toutefois, il y a
« été peu sensible; sa délicatesse n'en a pas
« semblé blessée. J'aurais aimé, pour son hon-
« neur, par exemple, à lui voir témoigner de
« la colère, ou repousser la porte avec violence
« en sortant. J'eusse été certain du moins qu'il
« y avait en lui du ressort et de l'élasticité;
« mais je n'y ai rien trouvé. »

La conversation a continué sur la politique; elle était animée, vive, courante et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instans le coin du monde où je me trouvais; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (→) indique que les sujets se suivent; et ce signe (—) que le sujet qui suit est différent de celui qui précède.

AFRIQUE. Projet d'expédition pour explorer son intérieur, 294.

ANGLETERRE. Rapprochemens de sa révolution avec celle de France, 248. L'Empereur disait qu'avec sa France, l'Angleterre devait finir par n'en être plus qu'un appendice. – La nature l'avait faite une de nos îles, 389. Eût gagné à être fidèle au traité d'Amiens. – N'était plus qu'un système pour elle, celui de revenir à sa constitution, ou s'exposait autrement à de grands malheurs, 428.

ARCOLE. (*Bataille d'*) Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 181.

ASKER-KAN. (*Ambassadeur de Perse à Paris*). Détails. – Anecdotes, 134.

ATLAS HISTORIQUE, etc., de Le Sage. – Son historique demandé par l'Empereur, 317.

AUTRICHE. (*Puissance d'*) L'Empereur disait avoir fait une grande faute de ne l'avoir pas morcelée en plusieurs couronnes. – Insinuations d'un prince de cette maison. – Le mariage de Marie-Louise a perdu Napoléon, 130.

BADE. (*Stéphanie de Beauharnais, princesse de*) Lors du divorce de Joséphine, s'est rapprochée de son mari, et n'ont plus fait qu'un ménage des plus heureux, 366. Son enfance. – Circonstances de son élévation. – Son beau caractère 576.

BERTHOLET (*Comte, Pair.*) Trait charmant de l'Empereur envers lui. – Sa Conduite en 1814 et au retour de l'île d'Elbe, 307.

BERTRAND DE MOLLEVILLE (*M. Ex-Ministre de Louis XVI*). Son opinion sur Napoléon, 293.

BONAPARTE (*Lætitia, mère de l'Empereur*). Paroles de l'Empereur, 366. Donnait beaucoup à ses enfans en secret. – Eût tout donné à son fils pour le retour de l'île d'Elbe et après Waterloo. – Sa fierté. – Sa noble ambition. – Avait une ame forte

et trempée aux grands événemens, 367. Sa maison à Ajaccio brulée. - Réduite à errer sur la côte avant de gagner la France. -Sa réponse magnanime à Paoli, 406.

Cafarelli (*Vice-Amiral*). 297.

Cambacérès (*Duc de Parme*). L'Empereur le disait l'homme des abus, avec un goût décidé pour l'ancien régime, 45.

Carnot. Combattit la seconde abdication. - Quand elle fut résolue se mit à fondre en larmes 397.

Caroline Bonaparte (*Reine de Naples*). L'Empereur disait qu'il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée, 369.

Castiglione (*Bataille de*), Chapitre de la campagne d'Italie dicté par l'Empereur, 151.

Cérachi (*Sculpteur*). Avait projeté de poignarder le Premier Consul quand il poserait. - Détails du complot, 20.

Chevreuse (*Madame de*). Son exil amené par son opinion. - Avait rêvé de recommencer la Fronde, disait Napoléon, 415.

Cockburn (*Amiral*). Présente sir Hudson Lowe, son successeur. - Mortification, 68. Griefs des captifs contre lui, 71. S'en jouent comme geolier. - S'en plaignent comme hôte, 71.

Code civil. Grande part qu'y prend Napoléon. - Ses diverses improvisations au Conseil d'État, 284.

Corse (*île de*). Sa description par l'Empereur. - Amour de Napoléon pour le pays natal. - L'eût deviné, disait-il, au seul odorat, 405.

Decrès (*Duc, Ministre de la marine*). Constance de l'Empereur à son égard. C'est qu'il était, disait-il, ce qu'il avait pu trouver de mieux, 296. Ses sentimens en 1814. - Anecdotes, 301.

Desaix (*Général*). Nommé par les Egyptiens et les Arabes le *Sultan juste*, 279.

Dictionnaire des Girouettes. Selon l'Empereur : la dégradation de notre société, le code de la turpitude, le bourbier de notre honneur, 306.

Dolgorowski (*Princesse*). Maltraitée à tort par le Premier Consul, 413.

Emériau (*Comte, Vice-Amiral*). L'Empereur l'eût fait ministre, s'il l'eût trouvé à la hauteur du poste, 297.

Émigrés. Le Premier Consul avait eu l'idée d'une masse ou syndicat de leurs biens restans pour leur être distribués proportionnellement, 258.

Espagne. L'Empereur disait que cette guerre l'avait perdu. - Charles IV demandait que l'Empereur adoptât une fille quelconque, et en fît une princesse des Asturies, 267.

Eugène Beauharnais. L'Empereur dit lui avoir donné plus de 40 millions. - Pensait avoir de grands comptes à régler avec lui, 97. — Dans les misères de la révolution en apprentissage chez un menuisier, 558

Fanatique de Schœnbrun. Met Napoléon en grand péril. - Son sang froid. - Sa férocité, 22.

Faubourg Saint-Germain. L'Empereur pas trop défavorable, observait que les grands traîtres n'étaient point partis de là, 399.

Fouché (*Duc d'Otrante*). Ses intrigues en 1815, causes de la seconde abdication.-Avait toujours son vilain pied sali dans les souliers de tout le monde, disait l'Empereur, 28. Le Talleyrand des clubs, 52. Eût été fidèle, si l'Empereur eût été victorieux, 53. Reçoit dans les cent jours un agent secret de M. de Metternich. - L'Empereur le découvre. - Son apostrophe, 54. — Conseille, sans mission, à Josephine de dissoudre son mariage, 359.

France. Rapprochement de sa révolution avec celle d'Angleterre, 248. L'Empereur croit voir dans les débats du parlement d'Angleterre, l'arrière pensée du partage de la France. - Ses réflexions, 387

Gantaume (*Vice-Amiral*). Matelot nul et sans moyens, disait l'Empereur, 297.

George Cadoudal. Avait été fort près de Napoléon, lors de son complot, 19.—Détails sur la conspiration, 419. Son arrestation, 421. Sous le consulat Napoléon le fit venir et le trouva constamment insensible à tous sentimens, généreux et froidement avide de pouvoir, 423.

Grégoire (*Abbé*). N'a qu'à aller à Hayti, selon l'Empereur, on l'y fera Pape, 395.

Grétry. Obtient de l'Empereur, après de longues sollicitations que l'on joue Richard Cœur-de-Lion. - Réflexions, 105.

Hoche (*Général*). Portrait. - D'une ambition hostile, 275. Sa mort, 276.

Hortense Beauharnais, (*Reine de Hollande*). Dans les misères de la révolution, en apprentissage chez une lingère, etc., 358-365.

Hudson Lowe (*Gouverneur de Ste.-Hélène.*) Son arrivée à Ste.-Hélène, 58. Sa première visite. - N'est point reçu, 60. Exige des captifs des déclarations individuelles d'unir leur sort à celui de Napoléon, 61. - 81. Son introduction auprès de l'Empereur, 68. Son signalement, 73. Insinuations équivoques, 107. Avait été chef de haute-police, agent actif d'espionnage et d'embau-

chage en Italie, 108. Sa première méchanceté, 109. Fait comparaître devant lui tous les domestiques de l'Empereur. - Sa première insulte, 113. Sa première barbarie, 115. Conversation vive avec l'Empereur, 145. Veut faire accepter son médecin à l'Empereur, qui le refuse, 149. Défiance de l'Empereur, 150. Veut être assuré chaque jour, par témoignage évident, de l'existence de l'Empereur, 255. Prédiction sur sa mémoire, 343. Arrête lui-même un de nos domestiques. - Paroles de l'Empereur à ce sujet, 374. Fait retirer et rendre plusieurs fois des matelots qu'on avait donnés aux captifs pour les servir, 376.

Hudson Lowe (*Lady*). Son portrait, 106.

Homère. Poëte, orateur, historien, législateur, géographe, théologien, disait Napoléon, qui le pensait inimitable, 270.

Indes. Projet de l'Empereur pour une expédition dans cette partie du monde, 300.

Jérome Bonaparte (*Ancien Roi de Westphalie*). Paroles de l'Empereur. - Au retour de l'île d'Elbe, avait beaucoup gagné. - Noble et belle conduite de sa femme, princesse de Wirtemberg, 370.

Joséphine (*Impératrice.*) L'Empereur disait avoir fait avec elle un ménage tout à fait bourgeois, 353. Un fils d'elle eût rendu Napoléon fort heureux, 354. Elle propose à Napoléon une grande supercherie politique, 355. Avait à l'excès le goût du luxe, 356. On lui avait prédit dans son enfance qu'elle porterait une couronne. - Anecdote sur son premier mari et la sainte-ampoule, 356. - Son mariage avec Napoléon, 357. — Se soumit de bonne foi au divorce, malgré la peine mortelle qu'elle en éprouvait, 359. - Parlait souvent et avec amitié de Marie-Louise et du roi de Rome, - Aurait voulu venir à la Cour, 361. - Savait mettre à profit la connaissance parfaite qu'elle avait du caractère de Napoléon, 362. L'Empereur persuadé qu'il était ce qu'elle aimait le mieux, 362. Elle lui avait donné le bonheur. - S'était constamment montrée son amie la plus vraie. - Il disait lui avoir conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance, 365. Mettait la soumission, le dévouement, la complaisance, au rang de l'adresse politique dans son sexe, 368. Blâmait et grondait sur ce point sa fille Hortense et sa parente Stéphanie, 364.

Krusenstern (*Voyageur*

russe). Anecdote sur sa relâche à Canton, 246.

Las Cases (*le comte de*). Déclaration exigée du Gouverneur, 81. L'Empereur lui demande l'historique de son Atlas, 317. L'Empereur lui disait qu'en cas d'expatriation, son lot naturel était les pays de l'Orénoque et du Mexique, où les souvenirs du bon Las Casas n'étaient point effacés, 395.

Latouche-Tréville (*Amiral*). Fort regretté de Napoléon; lui présentait l'idée d'un vrai talent, 298.

Latour-Foissac (*Général*). L'Empereur disait que l'acte des Consuls qui l'avait frappé était indubitablement tyrannique, illégal; mais qu'il avait été indispensable, 112.

Lebrun (*Duc de Plaisance*). L'Empereur le dit l'homme des idéalités, 45. Napoléon se plaisait à reconnaître qu'il lui avait servi de guide à son avènement au pouvoir, 412.

Lefèvre (*Madame la maréchale, duchesse de Dantzick*). Les mauvaises plaisanteries dont elle était l'objet tombent devant l'élévation de ses sentimens et la bonté de son cœur, 347.

Louis Bonaparte (*ancien roi de Hollande*). L'Empereur le disait un enfant gâté par la lecture de Jean-Jacques. - Son mariage était le résultat des intrigues de Joséphine, 104. L'Empereur aurait voulu le marier à une nièce de M. de Talleyrand, 364.

Lucien Bonaparte (*Archidiacre d'Ajaccio, grand-oncle de Napoléon*). Sa colère contre son neveu Napoléon. - Accuse les idées nouvelles du péril de ses chèvres, 409.

Lucien Bonaparte. Destiné, en 1815, au gouvernement général de la Corse, 409.

Macdonald (*Maréchal, duc de Tarente*). L'Empereur mentionne sa loyauté, 280.

Mahomet. Idées de l'Empereur; il doutait de tout ce qu'on lui attribuait, 103.

Marceau (*Général*). Vénération qu'il a inspirée à l'ennemi. - Les Autrichiens observent une armistice pour ses obsèques, 279.

Maret (*Duc de Bassano*). L'Empereur persuadé de son véritable attachement, 44.

Masséna (*Maréchal*). Anecdote, 279.

Metternich (*Ministre d'Autriche*). Opinion de l'Empereur, 44.

Missiessi (*Vice-Amiral*). L'empereur le croyait peu sûr. Sa famille avait livré Toulon, 297.

Moncey (*Maréchal*). L'Empereur mentionnait son honnêteté, 280.

Morale. Dissertations de l'Empereur sur différentes maxi-

mes. - Disait que les hommes ne sont point si ingrats qu'on le prétend. - Combattait que les hommes ne changent point. - Niait que les yeux fussent le miroir de l'ame. - Exception, etc. 372.

MOREAU (*Général*) Portrait par Napoléon. - Le disait un général de monarchie, 276. Impliqué dans la conspiration de Pichegru. - Gouverné par sa femme et sa belle-mère. - Lettre caractéristique à sa femme interceptée. - Première idée de Napoléon est de la rendre publique; il en est détourné par grandeur d'ame, 424.

NAPOLÉON. Description de son appartement à Longwood, 9. Détails minutieux de sa toilette, 12. Son costume à Sainte-Hélène, 15. — Se regardait à la tête des affaires, comme au milieu des batailles dont les conspirations étaient les boulets. - S'abandonnait à son étoile, 17. comptait 30 et quelques conspirations à pièces authentiques. - En cachait autant qu'il pouvait, 18. Complot de Georges, 19. De Cérachi, 20. Attentat du fanatique de Schœnbrun, 22. — Partis à prendre après Waterloo, 24. Pensait qu'il eût sauvé la patrie, si le corps législatif eût voulu y concourir, 25. Avait été surnommé le 100 *mille hommes*, 35. — N'avait ni préjugés ni passion. - Sa raison dictait toujours ses jugemens. - Gardait en lui-même les impressions de la peine qu'on lui causait, et les émotions de bienveillance et de sensibilité qu'on lui faisait éprouver, 37. — Dit que s'il eût gagné l'Amérique, eût de là protégé la France contre les réacteurs, 41. Ses paroles sur les idées libérales et leur marche irrésistible, 41. Dit qu'il avait refermé l'outre des vents déchirée depuis par les baïonnettes des réacteurs, 58. — Refuse la première visite de sir Hudson Lowe, 60. Remontrances paternelles, 64. — Dès Fontainebleau, avait prévu son retour en France, 66. — Convention des souverains relative à sa captivité, 76. Ne voyait que deux grandes chances pour sortir de Sainte-Hélène, 79. — Disait que dans 10 ans l'Europe serait toute cosaque ou tout en république, 80. — Belle conversation avec le colonel Wilsk, 84. — Demandait au prince Régent la liberté ou un bourreau, 91. — porte feuille perdu à Waterloo, 93. Au retour de Moscow est sur le point d'être arrêté en Silésie, 95. Son compte de toilette à Sainte-Hélène ne se montait qu'à 4 napoléons par mois, 96. Songe à prendre sur Eugène un crédit annuel de 6 mille napoléons. - Lui avait donné plus de 40 millions, 97. Son ameublement rue de la Victoire, 98. Donne le prix du trône et des ameublemens impériaux. - Détails, etc., 98. Son faire

dans son administration domestique, 99. — Disait que les hommes qui ont changé l'univers n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs; mais en remuant des masses. - C'était la marche du génie, 103. En ramenant à la civilisation a ramené au bon goût, 105. — Richard Cœur-de-lion, 105. — Ses proclamations en Italie, 109. Rit de celles qu'il avait faites en Egypte, 110. Disait avoir été obligé de parler légèrement lui-même de la religion, pour pouvoir amener les soldats français à en entendre parler, 110. Ne s'est jamais habillé en Musulman. - N'est entré dans une mosquée que comme vainqueur, 110. Disait que l'Empire d'Orient et la sujétion de toute l'Asie eussent bien valu un turban et des pantalons, 111. — Recommande aux captifs près de lui d'être *frères*, 116. — Détails sur la guerre de Russie, 124. Parallèle de ses succès en Allemagne, avec ceux desalliés contre la France, 128. Ses conditions après la victoire, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, 129. Ambitionnait d'arbitrer un jour la grande cause des peuples et des Rois, 130. A fait la grande faute à Wagram de n'avoir pas partagé l'Autriche en plusieurs royaumes. - A reçu à cet égard des sollicitations d'un des Archiducs, 130. Se sentait des sentimens trop bourgeois sur l'article des alliances. - Son mariage l'avait perdu, 131. — Réclusion pour maladie, 132. Disait l'indépendance de la patrie être aussi comme l'honneur *une tle escarpée et sans bords*, 144. Disait que pour avoir possédé un trône et distribué des couronnes, il n'avait point oublié sa condition première, 147. Ne demandait point une maison et des meubles ; mais un bourreau et un linceuil, 148. Disait qu'il faudra bien qu'un historien français, s'il a du cœur, lui restitue quelque chose. - Dit avoir récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Analyse toute son histoire en peu de lignes, 259. Dit que le Moniteur demeurerait sa justification, 242. Ses intentions sur les émigrés, 258. — Circonstances heureuses qui ont concouru à amener sa prodigieuse carrière, 262. Le grand nombre de ses frères lui a été très-utile. - Son mariage avec madame de Beauharnais, l'a mis en point de contact avec toute la noblesse, 263. Son origine étrangère l'a fait regarder comme un compatriote par les Italiens, lors du mariage de la princesse Pauline et du couronnement par le Pape, 264. Le nom de Napoléon, peu connu, poétique, est venu ajouter encore quelque chose à la grande circonstance

266. — Austerlitz ébranla la vieille aristocratie. - Tilsit la subjugua. - *Que n'est-il légitime?* disait-elle, 266. - Ne peut même, à Sainte-Hélène, échapper aux suggestions du dehors, 273. — Appelé à l'Institut le géomètre des batailles, le mécanicien de la victoire, 283. Avait présidé constamment au Conseil d'Etat, les séances du Code Civil. - Grande part qu'il y prend. - Ses brillantes improvisations, 283. — Son opinion sur la marine et les amiraux, 296. Avait rendu tous ses ministères faciles, 297. — Se dit arrivé au trône vierge de tout crime. - N'aura pas à craindre de la postérité le reproche d'avoir été trop méchant; mais peut-être trop bon, 306. — Reçoit les passagers de la flotte du Bengale, 308. — Dit qu'on lui a envoyé à Sainte-Hélène, plus qu'un geolier. - Conversation vive avec le gouverneur, 341. — Bruits ridicules sur lui et la Reine Hortense, 364. Ses paroles sur les membres de sa famille, 365. — Dissertation sur des maximes de morale, 372. Son jugement sur les hommes, 373. Ses remarques sur la Bible, 374. — Disait que la clémence était le premier domaine du souverain. Qu'il ne devait paraître que comme un bienfait, 380. Se reprochait la scène de Portalis au conseil d'État. - Celle de M. G.... aux Tuileries, 380. Questions sur le faubourg Saint-Germain. - Sur madame de S....., 382. — Danger qu'il court à Saint-Cloud en menant une calèche, 385. A Auxonne en se baignant, 386. à Marly, à la chasse du sanglier, 386 — Si au lieu de l'expédition d'Égypte il eût fait celle d'Irlande ou si de légers dérangemens n'eussent mis obstacle à son entreprise de Boulogne, que serait aujourd'hui l'Angleterre, le Continent, le monde politique ? 391. — S'il se trouvait quelque chose en Europe, il le devait à la prévoyance de quelques amis, 393. S'il eût gagné l'Amérique, comptait appeler à lui tous ses proches. - Ce fût devenu le noyau d'un rassemblement national, 394. Les événemens de l'Europe auraient groupé autour de lui 100 millions et 60 mille individus, 394. Disait ne pouvoir se trouver simple particulier sur le continent de l'Europe. - Était devenu de tous les pays, 394. Eût pu gagner l'Amérique. - Ne pensait pas que sa dignité lui permît le déguisement et la fuite, 395. Croyait, en s'éloignant lentement, devoir donner une grande marque de confiance au peuple français. - Ne désespérait pas de lui être utile

encore. - S'il est à Saint-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit, 396. Ne pouvait sauver la nation qu'avec elle-même, 398. Avait porté l'industrie en France, à un degré inconnu. - Était le premier en France qui eût dit d'abord l'agriculture, puis l'industrie, enfin le commerce. - On lui doit la conquête du sucre, de l'indigo. - Avait proposé un million pour celui qui eût trouvé à filer le lin comme le coton, 400. — Tous ses médecins le prémunissent contre le poison, 401. — Sur la Corse et le pays natal. - Détails, 405. Paoli le dit un homme de Plutarque, 406. Dans sa jeunesse avait écrit une histoire de Corse, qui se trouve perdue, 407. — A Fontainebleau eût pu se réserver ce qu'il eût voulu; l'humeur du moment le décida pour l'île d'Elbe, 411. Se dit une parcelle de rocher lancée dans l'espace. - N'avoir pas regretté la perte du trône. - Sous son consulat ne veut pas admettre les faiseurs d'affaires dans la société des Tuileries. - Difficulté pour la composer, 411. Trouvait moins d'embarras à son retour de l'île d'Elbe, la disait toute composée de ce qu'il appelait ses veuves: maréchale Duroc, duchesse d'Istrie, etc., etc., 414. Conspiration de George, 419.

NARBONNE (*Le comte de*). L'Empereur disait qu'il était le seul qui eut mérité le titre d'ambassadeur. Napoléon l'aimait beaucoup et le regretta vivement, 93. Par une bizarrerie singulière, ses talens ont contribué à la perte de Napoléon, 95.

O'MÉARA (*Médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène*). Explication qui lui est demandée par l'Empereur. - Sa réponse franche et droite, 255.

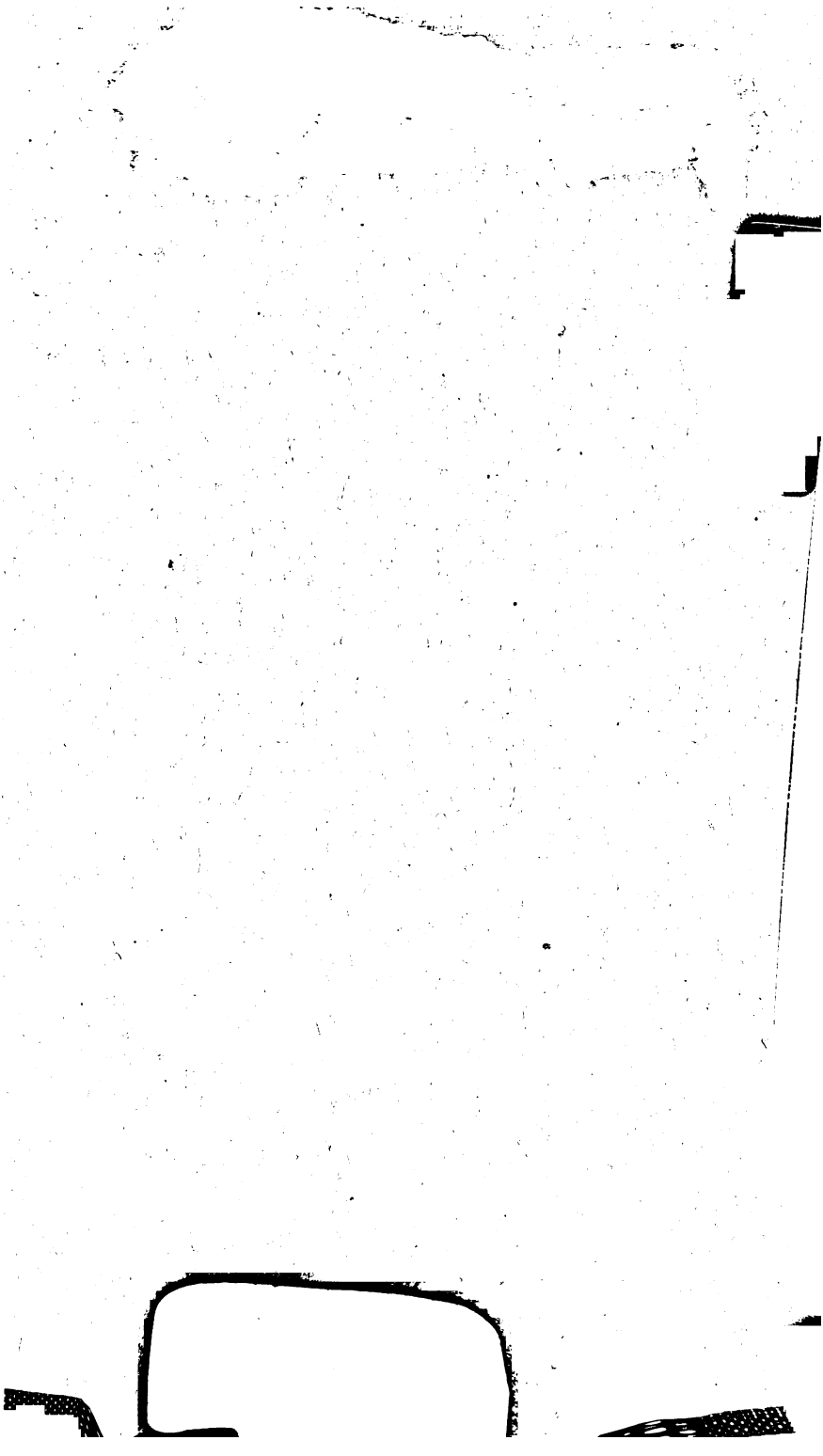
PAOLI. Paroles sur Napoléon, 406. Sa mort. - Regrets de Napoléon de ne l'avoir pas fait rentrer en France, 409.

PARIS. L'Empereur disait que nulle part on ne trouvait plus de goût ni autant d'esprit, 580.

PEINES (*Inégalités des*). Sujet débattu, 313.

PERSE. L'Empereur avait voulu la faire servir à inquiéter la Russie, 133. - Asker-Kan. - Son ambassade à Paris. - Détails, 134. Anecdotes 138.

PICHEGRU (*Général*). Son arrestation -. Infamie de celui qui le livre, 421.

PIE VII. Avait du penchant pour Napoléon; ne lui imputait pas sa translation en France. - Paroles de lui à Lucien, lors du retour de l'île d'Elbe, 265.

PHYSIONOMIE. Paroles de l'empereur sur divers. - Le chat-tigre. - L'œil de pie, etc. 401.